

Les écrits

- Caroline Lamarche** Mettre bas
Jean-Marc Desgent Une âme avale toute la langue
Paul Chamberland (Je suis) une supplication sans réponse
Étienne Lalonde Le facteur vent
Pierre Senges Falstaff: apothéose
Guy Cloutier État d'alerte
Éric Méchoulan Ces deux-là
Thomas Mainguy À la fenêtre du souvenir
Katrina Kalda Paysages de la langue
Paul Chanel Malenfant Cosmogonie des choses
Laurence C. Thériault La nuit du champ de coquelicots
Jean Désy Nous partirons
Mona Latif-Ghattas Quand c'est la plus jeune qui part
Naïm Kattan Cent ans de littérature: Maurice Nadeau
Hommage à Jean-Guy Pilon
Hélène Dorion, Pierre Morency, Fernand Ouellette,
Monique LaRue, Madeleine Monette, Francine D'Amour,
Martine Audet, Patrick Lafontaine, Jean-Guy Pilon
Caroline Lamarche Miroirs fêlés



MARS2012

LES ÉCRITS — REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Pierre Ouellet

Directeur adjoint : André Ricard

Président honoraire : Jean-Guy Pilon

Comité de rédaction : Jacques Allard, André Brochu
Nicole Brossard, Hélène Dorion, Jacques Folch-Ribas,
Naim Kattan, Claude Lévesque

Conseil d'administration :

Jean-Claude Corbeil, Georges Leroux, Claude Lévesque

Adjointe administrative et correction d'épreuves :
Marie-Simone Beaulieu

Secrétaire de rédaction et attachée de presse :
Diane Brabant

Conception graphique et mise en pages :
Olivier Lasser et Amélie Barrette

Les Écrits — Case postale 87, succursale Place du Parc, Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548
www.lesecrits.ca • ouellet.pierre@uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts de Montréal subventionnent cette publication.
Membre de la SODEP.

Conseil des arts
et des lettres
Québec



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935
ISBN PDF 978-2-924558-09-6

Nous reconnaissons l'appui du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide aux publications pour nos dépenses d'envoi postal.

PAP — n° d'enregistrement 9993
Envoi de Poste-publications-Enregistrement n° 40044285

SOMMAIRE

NUMÉRO 134 • MARS 2012

PIERRE OUELLET

Présentation 5

CAROLINE LAMARCHE

Mettre bas 11

JEAN-MARC DESGENT

Une âme avale toute la langue 13

PAUL CHAMBERLAND

(Je suis) une supplication sans réponse 17

ÉTIENNE LALONDE

Le facteur vent 27

PIERRE SENGES

Falstaff: apothéose 33

GUY CLOUTIER

État d'alerte 43

ÉRIC MÉCHOULAN

Ces deux-là 53

THOMAS MAINGUY

À la fenêtre du souvenir 67

KATRINA KALDA

Paysages de la langue 71

PAUL CHANEL MALENFANT

Cosmogonie des choses 93

LAURENCE C. THÉRIAULT

La nuit du champ de coquelicots 107

JEAN DÉSY

Nous partirons 113

MONA LATIF-GHATTAS

Quand c'est la plus jeune qui part 117

NAÏM KATTAN

Cent ans de littérature: Maurice Nadeau 121

HOMMAGE À JEAN-GUY PILON

HÉLÈNE DORION «*L'espérance du soleil*». Présentation 131

PIERRE MORENCY *Continuité* 134

FERNAND OUELLETTE *D'émois et d'appels* 139

MONIQUE LA RUE *Monsieur le directeur* 143

MADELEINE MONETTE *Les déliés et les pleins*. 148

FRANCINE D'AMOUR *L'un des leurs* 151

MARTINE AUDET *Ton cœur est un arbre* 155

PARTRICK LAFONTAINE *Montréal* 156

HÉLÈNE DORION *On voudrait* 157

JEAN-GUY PILON *Le dernier regard* 159

CAROLINE LAMARCHE

Miroirs fêlés 161

NOTICES BIOGRAPHIQUES 169

PORTFOLIO : BERLINDE DE BRUYCKERE 173

PIERRE OUELLET

Présentation

Les mots et les images sont une «seconde peau»... dans laquelle nous nous donnons naissance à tout moment, non pas tels que nous sommes mais tels que nous nous imaginons, accouchant d'une sorte de *mutant*: «fusion d'entrailles, point extrême de la dissolution, quand le muscle devient museau, la peau, déchet végétal, l'agonie, une danse, et la blessure, l'œil», écrit Caroline Lamarche à propos des œuvres de Berlinde De Bruyckere, «chair de notre chair» où l'on sent la vulnérabilité du vivant se transmuier en une puissance vertigineuse dans laquelle la mort et la souffrance sont littéralement emportées «là où» l'artiste «ensevelit et libère, s'ensevelit et nous libère»... L'auteure du *Jour du chien* (Minuit) et des *Lettres du pays froid* (Gallimard) rencontre ici la troublante statuaire de notre Temps, celle que Berlinde De Bruyckere élève depuis des années dans le paysage de l'art actuel, ainsi qu'on a pu le constater à la galerie DHC de Montréal qui lui a récemment consacré une importante exposition. Ces deux «artistes» belges, l'une francophone, tout entière dédiée aux mots, et l'autre de culture flamande, hantée par les formes et les volumes, sont l'une et l'autre attirées par la gravité des corps, par l'étourdissante gravitation des membres et de la chair dans les orbites entremêlées du désir et de la douleur. Tout comme MarieAnge, autre artiste belge dont parle Caroline Lamarche à la fin de ce numéro, dans des œuvres photographiques où c'est la folie qui, entre le désir inassouvi et la souffrance indéfinie, soumet

les visages et les regards à la force d'attraction des astres les plus noirs.

Cette énergie gravitationnelle nous mène là où l'«âme avale toute la langue», dirait Jean-Marc Desgent, là où nous ne sommes plus qu'«une supplication sans réponse», dirait à son tour Paul Chamberland, plongés dans la «cosmogonie des choses», dit Paul Chanel Malenfant dans ses explorations alphabétiques de la «forêt vierge folle» où nous nous perdons parmi les mots. Les textes du présent numéro disent l'«état d'alerte» (Guy Cloutier) dans lequel notre monde se meut sous l'effet du «facteur vent» (Étienne Lalonde), du brusque refroidissement qui pénètre en nous par «la fenêtre du souvenir» (Thomas Mainguay) à travers laquelle nous apparaissent les «paysages de la langue» que Katrina Kalda explore dans la mémoire de notre siècle. Pierre Senges dans l'«apothéose de Falstaff», Éric Méchoulan dans le «mensonge» que sont pour lui «ces deux-là» dont il nous dit de long en large les «vérités», Laurence C. Thériault dans la «boîte-objectif» où elle range «la nuit du champ de coquelicots» comme s'il s'agissait d'une collection secrète d'images et de mots, puis Jean Désy et Mona Latif-Ghattas dans leur hantise du «départ» («Nous partirons», dit l'un; «Quand c'est la plus jeune qui part», ajoute l'autre), racontent tous, chacun à sa manière, les aventures de cette gravité souvent légère, flottante, parfois pesante, tombante, des corps et des mots, des âmes et des voix, comme si la littérature était elle-même la théorie et la pratique réconciliées de la gravitation universelle des désirs et des peurs, des peines et des joies qui font l'histoire de toute vie. C'est justement à «cent ans de littérature» que Naïm Kattan s'intéresse ici à travers la personne de l'auteur et éditeur Maurice Nadeau auquel il rend hommage à l'occasion de son centième anniversaire, qui est la fête d'une littérature multiséculaire qu'il aura défendue avec constance et acharnement, à l'instar de l'auteur d'*Écrire le réel* et ancien directeur des *Écrits*, qui ne cesse de promouvoir partout

où il passe la parole littéraire d'ici et d'ailleurs. La revue lui rendra hommage dans l'un de ses prochains numéros, comme elle le fait dans ces pages à l'un de ses autres directeurs, Jean-Guy Pilon, désormais président honoraire, qui aura veillé à sa destinée pendant de nombreuses années.

Hélène Dorion, poète réputée et membre du Comité de rédaction, a réuni sept auteurs de différentes générations, de Fernand Ouellette et Pierre Morency à Martine Audet et Patrick Lafontaine, en passant par Monique La Rue, Madeleine Monette et Francine D'Amour, pour dire en vers et en prose, à travers des extraits de correspondance, des récits autobiographiques et des textes poétiques qui sont bien plus que des poèmes de circonstance, l'estime, l'admiration, l'amitié et la profonde complicité qui lient les écrivains d'ici à un poète qui aura profondément marqué la culture québécoise depuis près de soixante ans. Et nous sommes particulièrement émus que Jean-Guy Pilon nous ait confié un poème inédit, qui répond à cet hommage par des vers sans doute un peu sombres mais auxquels ceux qu'il a largement inspirés répliquent d'emblée par leur témoignage qu'il n'aura pas été «qu'un signe à peine esquissé à la fragile surface de l'eau sans mémoire», comme il l'écrit dans la clause de son poème, mais le passeur de témoin que Pierre Morency évoque dans sa lettre en empruntant les mots de Gaston Miron : «ici, entre nous, il y a d'un homme à l'autre des mots qui sont le propre fil conducteur de l'homme.»







CAROLINE LAMARCHE

Mettre bas

BERLINDE DE BRUYCKERE

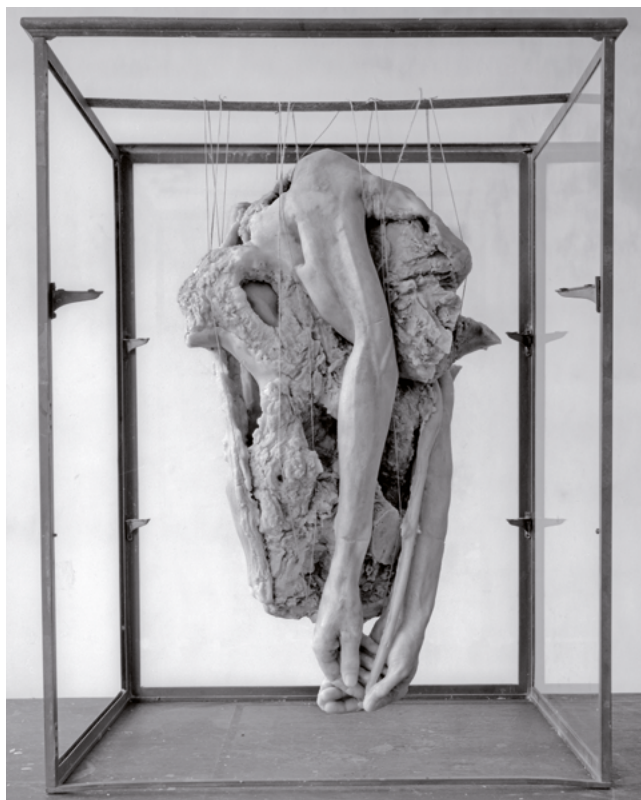
La chair exténuée est douce, elle luit d'un éclat surréel. Tout est chair, même la couronne d'épines, sacre de l'agonie. Et la main, la jambe, le pli de l'aine, la saignée du genou. *Chair de ma chair*, dit-on de l'enfant mis au monde. Les bêtes le savent, qui *mettent bas*. Rejoindre la terre comme l'arbre tombe, les arbres alentour se touchant, mêlant leurs bras fraternels, s'inclinant de même, murmurant.

L'ouvrière qui se penche au chevet de ces corps épuisés, cette femme au prénom de béguine ou de fée, a choisi pour son rituel une matière qui brûle, se consume, feu-follet ou prière, ici refroidie, moulée en seconde peau, linceul d'un raffinement et d'une fidélité extrêmes, qui ne dissimule ni ne ment.

Cette chair est la nôtre à l'instant où le sang la quitte, où nous nous *mettons bas*, seuls ou dans les bras d'un être aussi vulnérable, blessé du même mal. Moment où la lutte cesse, fusion d'entrailles, point extrême de la dissolution, quand le muscle devient museau, la peau, déchet végétal, l'agonie, une danse, et la blessure, l'œil.

Lieu d'un tel abandon qu'il semble exclu du monde, peuplé d'êtres d'une fragilité de verre, laissés pour morts derrière une frontière invisible, et dont la plaie même ne coule plus, joyau scellé d'un clou, fenêtre rouge que le froid coagule.

L'atelier pourtant est lumineux et chaud. On y parle aux figures de cire, touchés par leur vertigineuse et délicate présence. On se parle, aussi, témoins d'une troublante alchimie. Là une femme ensevelit et libère, s'ensevelit et nous libère¹.



1. J'ai découvert le travail de Berline De Bruyckere, puis de Marie-Ange, dans la librairie Saint-Hubert, galerie du Roi, à Bruxelles, où leurs œuvres furent exposées par Bertrand Niaudet, libraire et galeriste éclairé. Il nous a quittés le 18 octobre 2011. Son intelligence de l'art contemporain, sa sensibilité, son courage et son humour — sa lumière, tout simplement — en firent notre ami, notre frère.

JEAN-MARC DESGENT

Une âme avale toute la langue

1

Ça veut voir le profond, moi, c'est fini, glisser hors du monde,
 C'est le dur mystère de tout un chacun,
 Les armées de fillettes bien droites dans ma tête,
 Mes jeunes années et leur épouvantable,
 Les croyances et mes poumons brûlés. Toi, l'hiver,
 c'est ma chambre lente.

Ta voix est si claire, je rêve gris.
 J'ai l'être enseveli,
 je suis au bas des ciels,
 C'est l'Homme pas assez,
 je suis l'homme mal vissé,
 Je suis tous ceux dont l'âme est une glace qui monte
 dans la gorge.

2

Mes neiges ont des glisses, bruissent des glaces,
 L'impossible dehors, j'ai les mains vide-dieu,
 Je suis allongé, caché, calé dans la pensée banquise,
 Je suis sans cœur, je suis frigorifié, et toi, les trous,
 Tes pieds et la tempête sont des blancs, des bleus immobiles,

Avec les crevaisons d'âme, pas de rêve, pas d'idée,
Voilà, je me vois l'être, nulle part.

3

Je suis les cœurs-personne.
L'épiphanie des mots et des astres, malgré eux
Dans l'existence pauvrete de n'importe qui.
Et, ça descend vite sous zéro, ne te dégraille pas, la nuit,
toï, la nuit.
Je m'exprime loin, je suis mal dit, c'est mal dit,
Je suis démembré ou chuté, tu crois que tu peux y faire
quelque chose,
Ce n'est pas donné, nos guérisons.

4

Les chiens et les chiennes, tu vois.
On brûle dans un lit.
Après, c'est la cour des miracles, moi, partout.
Jeunes femmes, jeunes hommes apeurés, abattus, on n'arrête
pas la guerre,
C'est une nation qu'on pend, mon pays, mes chansons.
Les amoureux appartiennent aux ténèbres qu'on ne sait
plus les compter.
Toi, moi, ça ne manque à personne.
On a entré, claqué mon corps dans l'hiver,
Tu vois, c'est sans vêtement, tu vois, c'est sans main sur
la peau,
Tu vois, c'est comme vieillir, se cacher, penser :
C'est comme vieillir, cacher son corps, penser la mort.
C'est la cervelle humaine, tu ne vois pas ça.
C'est n'importe quelle vie traversée par l'ennui, aussi par
la haine.

5

Je soulève la crinoline des soldats :
Certains sont cœurs pétrifiés,
D'autres sont brûlés dans leur tête, je suis,
Certains ont le pouls expiré, c'est si froid le mal qui s'ouvre,
D'autres sont poignardés, c'est tout.
Tombent, s'affaissent et je m'écroule aussi.
On ne peut pas être plus défiguré,
Me voici.

6

Mes tempêtes avec le verbe avaler fendent la chair,
Les pensées coupantes, la pseudo-vie,
Ça dit ce qu'il faut pour que les maléfices tourbillonnent.
Ce sont les cavités, la caverne laissant s'échapper l'animal.
Me voici blessé simple, un bout d'âme, va chercher
quelqu'un qui ne meurt pas.
Je comprends, je comprends, tu me veux à moitié survivant,
À moitié enfant et momie, les intimes acides,
les petites odeurs aigres des cadavres :
C'est aussi ça, le vertige de toute ma tête.

7

C'est tout seul. Voilà! Ça vit.
Tu rêves choses, hommes, nuits.
Les mots traversés, le monde du cœur poussé.
C'est-y la tempête, mille visages, c'est-y la beauté,
Lentement, les poumons, lentement, les êtres, lentement,
l'amour, qui d'autre.
Une âme avale toute la langue, toutes saisons confondues.

8

Il y a la chambre, les ruines, le nord,
L'emportement, des draps, des idées.
On ne voit pas la même mort, n'importe quand,
n'importe qui.

Ici, l'impensé.
Je dis, j'ai les mots, tu as l'état vrai,
J'habite la descente, le naufrage précipités ;
Tu m'embrasses, ça m'ouvre la gueule,
Je respire l'ouragan de ma personne.



PAUL CHAMBERLAND

(Je suis) une supplication sans réponse

On s'interroge sur l'origine de sa propre voix et on ne trouve nulle part en soi de réponse satisfaisante. On sursaute et on grogne quelques mots mécontents à la cantonade, et on s'interrompt, parfois en pleine phrase.

ANTOINE VOLODINE, *Écrivains*

À peine commençons-nous à raconter, que nous suffoquions. À nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître *inimaginable*.

ROBERT ANTELME, *L'Espèce humaine*

Une fracture vient de couper le fil de la pensée.

Ça s'est produit avec ces mots : « Qui peut accueillir la vie nue ? » Le sens du syntagme s'est dérobé ; il insiste néanmoins sous l'opacité du signifiant. Écrire autrement ? Faire confiance à un tracé fracturé — fragmentaire ? Au cas où, une percée.

Seule, à présent, une question, une supplication s'entête. Mais à qui attribuer le Je qu'elle fait entendre ?

Peu de mots : ce qui semble pouvoir être dit s'épuise en une ou deux syllabes. Le souffle a tout de suite manqué, il n'y en a eu que pour un cri.

Ce cri n'est pas *mien*.

C'est celui de la pensée en moi, excédée. Il m'ouvre avec véhémence la bouche pour faire entendre un Je qui ne revient plus à « moi ».

Assaillie, suffoquée, la pensée n'a plus trouvé d'autre recours pour tenir le coup, pour tenir, que la *contracture* d'un cri.

Quelqu'un n'a pas d'abord eu l'idée de poser une question, de supplier. Non, ça ne s'est pas passé ainsi. La question, la supplication l'a submergé, emportant un Je pantelant.

La question, la supplication te revient à présent tel qu'il t'est donné de t'*attester* comme celui qui n'a pu faire autrement que se laisser l'entendre.

Parvenu aux extrêmes confins du temps, Je, quelqu'un...

Ce que tu as vu, dis-le. Sans céder à la répugnance, reprends le propos au moment où il a été interrompu. La vie nue... Ce qui vient: la Terre a été de toutes parts dévastée. Par pans entiers, la civilisation s'est effondrée. Il n'y a plus pour tous d'autre situation que d'urgence. S'autorisant de l'impératif de sécurité, un État d'exception planétaire assure partout son emprise, brutale, efficace, impitoyable — *technique*. Personne n'échappe à la précarité, au dénuement, à l'impuissance, à la détresse et à l'abjection qui font les conditions de l'existence réduite à la vie nue. Quiconque n'a pas déjà péri n'est qu'un survivant disposant d'un maigre sursis.

L'humain, en chacun des hommes, a été humilié, mutilé.

Voilà ce qui a été imaginé: projeté sur l'écran mental. Et il n'y a pas eu moyen de « couper » l'image comme on chasse un mauvais rêve.

Pressante, la question prend cette tournure: « Mais que pouvons-nous faire au cours du temps qu'il nous reste? » Aussitôt formulée, la question cède à ce qui vrille en elle, une lancinante appréhension: il n'y aurait plus rien que nous puissions faire. Déjà, oui, insurmontable, notre dénuement.

Mais comme la question ne cesse d'insister, bien qu'elle entraîne du côté de l'irréversible, elle tourne en une supplication sans réponse.

Projeté comme déjà parvenu aux extrêmes confins du temps sur une Terre dévastée, que me serait-il donné d'entrevoir *d'ici là* au cours du temps qu'il nous reste? Car c'est à *celui d'ici*, dès à présent, qu'il est donné d'entrevoir ce qui aura lieu *là-bas* quand, du temps, il n'en restera plus.

Qui je suis entrevoit *celui de là-bas* comme livré à l'impitoyable déni de son humanité, acculé à l'*exténuation* de son Je suis. Et, *de là-bas à ici*, qui je suis, accusant le contrecoup d'un tel assaut, semble déjà près de l'être, cet autre. Puisque sous la pression de l'Imminent, emporté par la force démesurée de la destruction en cours, qui je suis se découvre indiscernable du Je suis mis en péril de n'importe qui sur Terre, dès maintenant comme alors.

Car tout ce dont un être humain attend, tout naturellement, que *ça fasse monde* autour de lui, tout ça, oui, ne le «reconnaitra» plus alors. Et il se verra traité comme un déchet qu'il faut éliminer tôt ou tard.

Celui qu'on tient sans même y penser pour l'être singulier qu'on serait «proprement» pour soi-même comme pour les autres ne rencontrera plus à perte de vue, *là-bas*, qu'un non-monde, un *immonde*: ce (non-)lieu de non-droit où sont bannis, *mis au ban*, ceux à qui est réservé le «traitement spécial» destiné aux *non-hommes*.

Mais, qui je suis, en quoi et comment pourrait-il attester qu'il «reçoit» celui de *là-bas* tel qu'il pressent l'entrevoir? Pas autrement, du fait de la pression de l'Imminent, qu'en étant alerté, inquiété jusque dans l'attestation de son propre *Je suis*. Celui de *là-bas*, je le reçois comme cet être luttant avec l'énergie du désespoir contre l'envahissante exténuation de son

ipséité, laquelle n'est rien sans la reconnaissance des autres ni l'accord avec un monde *humain*. Ce dont j'accuse le coup dès à présent provient de ce qui porte radicalement atteinte à la dignité et réduit à une extrême précarité la vie — de n'importe quel être humain.

Dès à présent, *ici partout* sur Terre, panoptique, un Index est pointé, rivant chacun à l'existence « déictique » d'un individu à qui, aux fins d'une efficace « gestion des populations », l'on n'attribue désormais plus d'autre « identité » publique que celle de ses paramètres biométriques. Démesurée, exorbitante, bien qu'impeccablement « rationnelle », l'avancée du non-humain *provenu de l'homme* investit, la tenant bientôt en otage, l'existence de n'importe qui d'entre nous.

Au cours de l'intervalle qui tient à distance ici et là-bas, le temps s'est brusquement *contracté*, disloquant/projetant qui en subit l'épreuve dans un impossible « hors-temps » — lequel menace, annulant l'intervalle, de faire irruption *n'importe quand*, rabattant l'un sur l'autre le présent alerté et l'à-venir de la dévastation accomplie.

Appréhendée, la brutale contraction du temps déclenche du coup la *contracture* de la pensée. La voici contrainte de lutter avec acharnement pour échapper au péril de son interruption en frayant passage à l'ultime riposte d'un cri.

Celui de là-bas, celui d'alors, je le reçois : je *l'entends*. J'entends la question sans réponse *qu'il est*, j'entends la supplication désespérée *qu'il est* en l'absence de tout recours. Cette question, cette supplication soutenant de justesse un *Je suis* vacillant, exténué, au bord de l'extinction, celui de là-bas, celui des extrêmes confins du temps, voilà tout ce qu'il lui reste d'être.

Et c'est dans le temps contracté, hors durée, qui précipite là-bas jusqu'ici, que cette question, cette supplication m'atteint, se répercutant sans délai en un pressant appel — une *injonction*.

Une tâche est assignée à celui pour qui, du temps, *il en reste encore*. Cette tâche qu'est *accueillir la vie nue*.

Cherchant à définir cette tâche que serait accueillir la vie nue, il me faut bien convenir que je ne sais plus au juste ce que signifierait en pareil cas «accueillir». Je ne sais plus ce que je dis et que pourtant je persiste à redire en insensé là où du savoir fait défaut, peut-être irrémédiablement.

Le dire, en tant qu'il s'obstine sous tension à frayer passage à l'exercice de la pensée, supporte le hiatus qui menace de l'interrompre parce qu'il se découvre tout entier porté vers un *laisser entendre* : se laisse entendre un *dire autre* auquel le parlant que je suis est enjoint de répondre en son dire bien qu'il ne lui revienne pas d'en revendiquer l'initiative. Car l'autre d'où provient ce dire-là, rien n'«autorise» à le tenir pour un «sujet» dont l'énoncé garantirait quelque *arrêt* du sens. Tout au contraire, le *nom* de cet autre est abandonné à la chose dépourvue de toute autorité, vouée qu'elle est à l'impuissance, à l'indignité et à l'abjection de la vie nue.

Aussitôt exposée, projetée vers un dehors qui ne la reconnaît pas, la voix qui se fait entendre comme celle de l'autre emporté aux extrêmes confins du temps se replie au creux des os. Elle rompt avec sa trajectoire aventurée et s'embâillonne dans le peu de sens qu'il reste. Ce peu est ce qui reste au sens une fois qu'il a été soustrait à une profusion égarée. La voix s'humilie, consentant à subir l'épreuve du deuil de tout espoir accroché à une dernière certitude, et à une ultime consolation.

Dans sa teneur, la question se fait à présent plus exigeante : *Qui accueille la vie nue? Qui peut accueillir la vie nue? Quel est le sujet d'un tel acte d'accueil?*

Si je ne peux faire autrement qu'affirmer de la vie nue qu'elle sollicite irrésistiblement *mon* accueil, je suis alors

forcé de convenir que je ne sais pas du tout qui, en moi, *pourrait* accueillir la vie nue. Qui *suis-je* pour me pressentir capable d'un tel acte?

Pouvoir accueillir la vie nue ne serait l'acte que je prétendrais être tel que si je savais vraiment ce qu'est la vie nue. Élaborer un savoir conceptuel à propos des situations qui entraînent la réduction de l'existence aux conditions de la vie nue n'est, en dépit de sa nécessité, en aucune façon assimilable au sentiment d'ébranlement de tout son être qui submerge celui qui est soumis effectivement à *l'épreuve* de la vie nue – à l'assaut du non-humain.

En quoi et selon quelles exigences puis-je me juger apte à «recevoir» celui qui subit pareille épreuve? Telle est la question inéluctable que fait surgir l'anticipation de la tâche qu'est accueillir la vie nue.

Avoir à subir l'épreuve de l'indignité imposée à quelqu'un par d'autres hommes, de la détresse qui le terrasse d'être devenu l'otage de sa biologie, de l'abjection et d'un entier déni d'humanité, c'est là connaître le sort de la vie nue, c'est *être* la vie nue. Mais *qui* disposerait encore de la capacité de comprendre la nature de cette «chose» qu'on a décidé de faire de lui? Celui qui pourrait compter sur l'ultime ressource qu'est son ipséité, son *Je suis*? Celui qui parviendrait à résister à l'assaut du non-humain, lequel, une fois qu'il l'a privé des conditions qui font humaine l'existence, s'acharne encore à supprimer l'auto-attestation, qu'il est, de son humanité?

Celui qui ne sait pas ce qu'est la vie nue, qui n'est pas acculé aux conditions qu'elle implique, comment prétendrait-il *pouvoir* l'accueillir? C'est néanmoins de lui que la vie nue, en une pressante sollicitation, attend qu'il l'accueille. Elle l'y enjoint, justement parce qu'il est celui pour qui, du temps, il en reste encore.

La vie nue est carence, privation, mise au ban ; reste inassimilable, déjection. Elle est pour tout sujet l'aberrant destin d'une absence à soi : une *désobjectivation* — une radicale impuissance. Il ne se trouve pas en elle la moindre place pour cet acte *libre* qu'est éminemment accueillir.

Je ne peux savoir «qui», en moi, au cours du temps qu'il reste, serait disposé à *pouvoir* donner toute la place à l'impuissance radicale de la vie nue puisque celle-ci, dont la nature est d'occuper toute la place assignée au *Je suis*, ne lui en laisserait plus pour qu'il s'atteste comme celui qu'il est pour lui-même. Mais simultanément, en un mouvement inverse, puisque en vue d'une telle tâche, du temps, il en reste, et comme ne cesse de me presser l'injonction à faire fond sur l'improbable pouvoir de donner toute la place à l'*impuissance*, celle-ci ne la trouve, en moi, cette place, que moyennant la décision d'un *Je suis*, lequel se porte tout entier dans son acte comme celui qui l'accueille. Certes, nul résultat ne doit être escompté d'un tel acte. Mais ce Je-là, du moins, rudement désillusionné, sait à présent ne devoir trouver d'autre pivot de son auto-attestation que par le consentement à un à-venir de l'impuissance radicale de la vie nue alors que celle-ci, dans cet à-venir qui serait celui de son irréversible achèvement, entraînerait tout *Je suis* dans une définitive exténuation.

Ce «pouvoir de l'impuissance» tient dans le tournant, aussi peu perceptible que la «renverse du souffle» (Celan), selon lequel un *Je suis* ne découvre d'autre *possibilité* de s'insurger, de résister à l'altération des hommes en non-hommes qu'en décidant d'accueillir inconditionnellement l'impuissance radicale qu'est la vie nue. *Puisque alors et seulement ainsi ce Je suis, bien que se sachant dépourvu de la moindre assurance, prend sur lui l'assaut de cela qui tend à annihiler tout Je suis.*

C'est de *n'être qu'entier* dessaisissement face à l'à-venir de la vie nue que je me découvre disposé à l'accueillir, que je *peux* le tenter: nul autre accès à l'acte d'accueil que depuis l'impuissance assumée de la vie nue. Mais, du coup, parce que, *du temps, il en reste*, de là-bas la vie nue *s'excède* ici elle-même en appelant, en convoquant un *Je suis* résolu à l'accueillir dans l'acte même qui consiste à tenir tête au non-humain provenu de l'homme.

La *possibilité* d'accueillir la vie nue n'est donnée qu'à celui à qui est apparue inéluctable la vision de la dernière extrémité, là où nulle force ne serait en mesure de différer la chute dans le non-humain. Ce qui, sous la pression de l'ultime urgence, s'arrache à la radicale impuissance de la vie nue est, en tant qu'acte suprême, désespéré, un accueillir à fond perdu, inconditionnel. Et cet accueillir porte, pousse, comme un cri, son *Je*, son *Je suis*, en tant qu'il se connaît indiscernable du *Je suis* de n'importe qui sur Terre dès à présent, alors que nous surplombe déjà le *désastreux* éclat de l'astre noir du non-humain.

Parvenu aux extrêmes confins du temps, Je, quelqu'un...

Je suis la question qui m'ôte tout mot de la bouche sauf «Je suis». Comme si elle le poussait, ce «Je suis», avec la dernière énergie, celle du désespoir. Comme si, me précédant dans une antécédance inaccessible, elle m'astreignait à reconnaître comme à jamais indécidable, quant à sa provenance, le partage de l'humain et du non-humain chez les hommes. Maintenu en l'absence de réponse, et comme incandescente, cette question, cette supplication persiste en un incoercible *ostinato*.





ÉTIENNE LALONDE

Le facteur vent

R
egarder respirer
Les étoiles en désordre
S'arrêter un instant
Demander au temps de retenir son souffle
De se braquer vers le nord
Marcher
Prier
La vie empoisonnée
Scaphandre
Paratonnerre
Une tempête au complet
Chaque chose née sans lumière

Décédé sans le bruit de crépitement du bois
En alternance soleil nuages
Alors qu'ils avaient le dos tourné
Le feu ouvrait les mains
Avec un bourdonnement de vitesse
Rien de nouveau sous le soleil
Le feu peut rire encore, avoir peur ou mourir
L'automne n'est pas parfait

Retrouvés étouffés
Le ciel tombait à plat
L'air ne se souvenait de rien
Herbes
Quenouilles
Nous demeurions assis dans le soleil hurlant
Moins venteux que le nord
Tes mains froides, sans le temps
Leur doux chant étouffé
Au début de mentir

D'innombrables objets
Des hautes vagues
Des chemins
Les saisons perdent la vue
Là où la lune se jette
La nuit est gaspillée
Les oublis arrachés
Au départ de la lumière
Ne parle pas comme ça
Tes colonnes
Tes écailles
Ton odeur criminelle
Ta bouche remplie d'éclairs

Si tu allais à voix haute
Je saurais me gérer
Ou me faire exploser
Prête à tomber à l'intérieur de moi
Prendre l'air
De chaque avenir à mordre
Rochers
Gris-gris
Falaises
Les dessous tachés
D'un coucher de soleil

Où irais-tu, en tombant
Qui appellerait au loin
Toi, moins froid, moins noir
Que la fonte raclée d'un ciel d'été au soir
Nature, me demanderaient les choses
La vie a des ciseaux
Mieux vaut déraciner
La nature à deux mains
Que de se noyer de l'intérieur

Au vent tes ailes deviennent
Les chaînes de mon sommeil
Plus loin que la maison
Quelques étincelles
Les cendres encore tièdes
D'un pays sans lumière
La brûlure a des cordes
D'une cathédrale de haut
Pour lui faire jouer
L'hymne à mes secrets

La neige a ravalé
Le vent retenu contre elle
Elle fut la première à parler
Il restait un mot, elle ne l'a pas dit
Je retrouvai mon chemin

Le ciel faisait semblant de dormir
Même dans ses caresses
J'ai pensé
Regarde mon cœur fondre
Ailleurs, en tant que lanterne
Mon frère demandait moins la mort
Que son lit crucifère
N'importe quel esprit
Peut faire de telles promesses

Compter les nuages
En forme de bêtes
Emballer les jours avec le même soin
En d'autres termes
À chaque signe de la faveur du large
Une lampe cassée
Il est vrai que les jours
Devraient s'en charger
L'illusion
Quand le ciel est cerné
Du désir des fantômes

Une vie en orbite
Les souvenirs, les miracles
Regroupés en un tas
Le cri de la mère frappant à la porte
Au milieu de l'hiver
Je fais souvent le même rêve
Le même bruit que mes chaînes
Quelle est la suite des choses
Une maladie du paysage
Des ruines
Le cœur défenestré
Accueillir l'origine où repose la fin

Je secoue mes fantômes
Je ne demande rien au soleil
Un peu de lumière
Qu'il ait ses brûlements et nous les nôtres

Les couleurs fanées
Des enfants mis sous terre
Avec leur corps de suie
Le sourire-araignée
Le charme nu de l'endroit
Qui soudain s'est enfui
L'automne devenu liquide
De mémoire
Faire son deuil
De nouvelles violences
Devront rêver de nous



PIERRE SENGES

Falstaff: apothéose

L'apothéose de Falstaff, c'est d'avoir fait le mort sur un champ de bataille, d'avoir trompé l'assassin sans trahir les spectateurs, de s'être relevé en l'absence de témoin ; et de survivre un an, deux ans, à ce premier sacrifice drolatique. Falstaff (revenu à l'auberge, de nouveau confronté à ses menus inextricables soucis d'argents, d'ardoise, de fiançailles avec des laideçons, d'amitiés considérées comme un plateau de fruits de mer), Falstaff est un précurseur, vers les cuisines, de la résurrection des corps glorieux.

Il a fait le mort

Il a fait le mort : personne n'irait le lui reprocher, sauf ces chevaliers épris d'honneur, cloués à la règle de l'ancienne féodalité (affligés par l'idée de faire ? ce serait étonnant de la part de courtisans et de champion de dames vertueuses — affligés par la mort ? ils prétendent pourtant la convertir en jeu de banquets ou en formalité de tribunal). Ce qui les chagrine, c'est d'associer comme un fraudeur de réfectoire l'artificiel à l'idée de mort, qui plus est sur le sol sacré du champ de bataille, au risque de dénigrer l'ensemble des armées en route l'une contre l'autre (ce ne sont qu'armures vides excitées par la rhétorique de Shakespeare — faites-le taire, elles s'écroulent). L'expression *faire le mort* contient pourtant de quoi remplir tout un livre d'éthique, qui par chance serait en plus de ça un livre d'esthétique, un manuel du parfait régisseur de théâtre, un *Ars Moriendi*

récitant Boèce, Montaigne et Pascal et tout le catalogue de la Mélancolie, une version chanson-à-boire des livres de bien-séance, l'essence spirituelle des 36 stratagèmes, un *Traité de logique formelle* sans le moindre ornement parodique, une *Méditation* inspirée des péripéties des corps, une *Cosmographie de l'humain* (sa conscience, ses déboires, son ciel étoilé, d'après des épiphanies ou d'après des incidents burlesques), une *Oraison Par Delà Bien et Mal* sur nos faiblesses et nos volontés sans limite, une *Conclusion* au sujet de l'être faillible, le *Journal d'un amateur de toiles peintes*, un *Livre de philosophie* sous la forme de brouillons de scénarios de film (tirer de l'oubli *Richard III* pour auditionner des actrices débutantes – de si gourmandes diction).

Falstaff mourant

Falstaff mourant – il se relèvera une fois l'assassin envolé (envolé n'est pas le mot juste : voyez plutôt comment ce vengeur arrogant s'éloigne au pas de l'oie ; c'est le meurtrier, c'est aussi son dernier témoin, la dernière personne à pouvoir jurer sur le *Domesday Book* que ce triple quintal de viande est bien mort (s'il avait été attentif, il aurait compris qu'une épée s'engage dans Falstaff puis en ressort comme une mauvaise nouvelle passée par une oreille, échappée par l'autre)). La mort, le témoin, la preuve irréfutable, le coup d'épée comme poinçon, la concordance de toute chose – d'accord, d'accord, mais ce Gnafron-meule-de-foin se relèvera, disant Au diable tous vos éléments de certitude, les preuves sont mes accessoires, le factotum viendra les ramasser quand tout le monde aura tourné les talons : ni avec amour, c'est un désinvolte, ni par rancune, c'est un méticuleux.

Gésir

Gésir ? faire le mort est impardonnable pour un homme épris de valeur chevaleresque, c'est (ce serait) la tricherie de cabaret prenant place, ô temps pourris (*out of joint*), sur le terrain du

fair play absolu, clair comme l'horizon à l'aube fraîche, la terre de l'honneur et des combats à armes égales. (Mon œil, dit bien évidemment Falstaff, tandis qu'il contemple l'envers des feuilles: Les fourbes, les espions, les traîtres, les hommes que je confonds toujours avec des glycines, une fois lâchés sur la prairie, suivis de brinquebalantes (sic) batteries de casseroles, deviendraient aussitôt des séraphins, des anges, ne parlant que d'une seule parole? et ces bottes secrètes, diablement fourchues, elles seraient des révérences? ce petit poignard caché dans les chaussettes, ce serait pour mieux lever la main droite et dire *je le jure* d'une voix qui sent le vin de messe? — à d'autres.) Faire le mort résume en un seul geste ridicule (tomber à la renverse) les péchés de mensonge, de lâcheté, de manquement à la parole donnée (la parole guerrière), de blasphème et de pitrerie; ce n'est même pas une ruse des batailles gagnées, mais le dernier recours des batailles perdues d'avance — ou pire, celles qu'on se refuse à engager parce qu'il y a définitivement une distance trop grande entre Falstaff et son adversaire, une vraie armure reluisante et susceptible. L'adversaire? Il essuie maintenant le sang le long de sa cotte d'armes, il a ce geste du chien tournant le dos à son dépôt, grattant vite fait de ses deux pattes arrières; il est fier, si fier, d'être vivant à côté d'un tombereau; l'idée même d'un Falstaff mimant la mort pour échapper à son destin le condamne, lui, à l'humiliation: lui, et pas ce Falstaff situé depuis des lustres par delà honneur et déshonneur. Comment expliquer au chevalier debout que faire le mort n'a rien d'une infamie, mais serait au contraire, dans de telles circonstances, le plus haut héroïsme?

Le geste le plus haut sous l'aspect d'une défaite

Le geste le plus haut sous l'aspect d'une défaite: le combattant s'inspirant, sans le savoir peut-être, du règne animal (plus souvent berné qu'émerveillé, le promeneur solitaire), laisse de côté les gesticulations des maîtres d'armes pour adopter une

immobilité résolument imperturbable (et pour cause : son salut en dépend) : une immobilité de sage, le cul dans l'herbe fraîche, ou le dos à jamais reposé, face, mettons, à l'infini ciel bleu (on sait ce qu'il faut entendre par *ciel bleu*). Il y a un instant à peine, c'était tierce, seconde, septime, octave, supination, et les heaumes branlaient comme des couvercles, et toute l'énergie dissipée dans le souffle était perdue pour la méditation — maintenant, le combattant interprétant la plus belle posture, un minimalisme étonnant de la part d'un garçon aussi instable, apprend à contenir toute force dans cette masse apparemment inerte, et le fait avec une tranquillité elle aussi apparente de maître d'arts tantriques.

Quiétude

Se tenir quiet, mimer le tournesol pour laisser venir à soi les témoignages de l'insouciance en provenance de l'air léger chanté autrefois par Prospero, et ne plus dire un seul mot. Ravaler les paroles inutiles et filer droit vers la tombe, c'est une façon d'anticiper les conclusions, et se montrer d'une sagesse supérieure à toute autre mégalomanie, ou trouille incommensurable : celui qui contrefait le mort délicatement se contente d'anticiper une fin prévisible, dépourvue de fantaisie, la mort à peine agrémentée par les seules variations que permet l'escrime (ou qu'improvise l'assassin) : mourir du ventre fendu, mourir du cœur épinglé, mourir du poumon crevé au son morose des cornemuses. Falstaff (ou qui que ce soit d'autre dans la même situation : tombé dans ce monde comme la mouche dans la bière : s'y croyant, y prenant goût toutefois) est plutôt l'homme des nombreux détours, capable d'entraîner avec lui les Argonautes de Jason et Ulysse et sa troupe avant d'en revenir aux faits (*aux faits*) : il perçoit malgré ses yeux vitreux d'ivrogne que bien souvent la Paix n'est que détours loin des charniers, et que ces détours sont désertion ou prose fleurie. Seulement voilà : pour une fois il se tait, il tombe abruptement, il ne fait

pas de manières, d'un pan entier de vie à trépas, et c'est ce qui trompe l'adversaire. Le surlendemain, Falstaff mort et ressuscité aura tout le loisir de faire entrer à nouveau des histoires dans l'histoire, par incises : d'ailleurs, il aura de quoi gloser, gloser, gloser, jusqu'à assommer ses interlocuteurs, pour que ça lui serve de revanche.

Se rendre maître de sa mort

Se rendre maître de sa mort, voici de vieilles lubies : on voudra bien gésir, mais ne pas gésir n'importe comment, choisir la simplicité humble du sac de sable, ou le hiératisme du tronc d'arbre, ou la posture maniériste du chien de fusil, ou un expressionnisme nourri des anatomies du siècle passé et de la crudité des photogrammes — exhaler son dernier soupir, mais ne pas l'exhaler négligemment, choisir le romantisme du dernier souffle léger comme celui qu'un enfant accorde soi-disant à la fleur de pissenlit ; ou lui préférer l'héroïsme du rôle du tyran châtié par les insurgés au dernier acte ; ou s'offrir la farce vulgaire de Panurge et de sa tablée, qui feraient du dernier soupir une sorte de pet confronté au ciel des anges. Et ainsi de suite : celui qui feint le mort apprend la minutie auprès des maîtres de la marqueterie : tomber, frémir, soupirer, fixer l'éternité, garder l'œil sec, retenir son souffle, donner quartier libre au reste de son corps, et se remémorer, surtout se remémorer, en un instant selon la légende les heures les plus pittoresques de son existence.

S'effacer

Et aussi : s'effacer (ce qui est un véritable défi pour un baryton de cette taille), disparaître, amorcer dès l'instant de sa mort cette pulvérisation qui nous fait croire au néant ; composer dans le tableau général un mort au milieu de tant d'autres morts, mêlé au paysage, c'est-à-dire une fois de plus faire preuve de modestie — heureusement, le gros Sir John chevalier

du Pot d'Étain, champion de Dolly Honeymoon, saura effacer cette modestie, comme un fait d'armes efface un affront : il lui suffira de revenir à la vie, remettre le couvert, embrocher six chapons sur une seule tige et composer la *Ballade en l'Honneur de Moi-Même* en respectant le mètre épique, comme un boiteux.

L'héroïsme de l'humiliation

L'héroïsme de l'humiliation passagère — en admettant que feindre le mort sur un champ de bataille est en effet le dernier moment de la lâcheté, et non pas cet art extrêmement délicat de la ruse, de la retenue, de la méditation, de l'approche artificieuse de la mort, de l'économie de moyens (cabotinage par discrétion), de la chorégraphie immobile et de la théâtralité muette, enfin l'art de l'évitement des grands gestes redondants de la guerre. L'héroïsme par l'humiliation, c'est cette mort misérable contrefaite ici même pour mieux la conjurer et se promettre à l'avenir une autre forme de mort, cette fois grandiloquente, non dénuée de lyrisme : une mort comparable aux élégies érotiques romaines. L'histoire de la chevalerie (ou de l'âme chevaleresque) connaît plusieurs exemples de ces humiliations héroïques, à commencer par le martyr de Sima Qian, puis le voyage de Lancelot sur une charrette, puis Alonso Quichotte s'offrant en pâture aux amateurs de ridicule, et le renoncement d'Humphrey Bogart face au vilain Edward G. Robinson pendant l'ouragan de *Key Largo*.

Donner à l'adversaire la victoire dont il se contente

Donner à l'adversaire la victoire dont il se contente (stratagème numéro 37) : et d'ailleurs, il s'en contente si promptement qu'il ne se penchera pas sur le corps (selon notre exemple : le double quintal de Sir John, vrai canard de Barbarie farci aux figues), n'accompagnera pas la minutie de cette mort feinte par la minutie d'une inspection — ni pitié de chevalier à chevalier, ni curiosité morbide, ni veillée funèbre, ni méfiance d'assassin

berné, ni intelligence de médecin légiste, ni méticulosité quelque peu impétueuse de détrousseur de cadavre. L'insignifiance de cet assassin, falot second rôle incapable de savoir ce que faire signifie, l'insignifiance sauve Falstaff, Falstaff le sursignifiant.

Conspuez l'ivrogne Falstaff

Conspuez, conspuez l'ivrogne — son aube attend midi, c'est une aube patiente, le dormeur garde le lit, c'est la seule façon pour lui de veiller sur (eh oui) le monde des rêves. Sans quitter cet énorme plumard (vrai chariot de roi fainéant, char du triomphant rempli des draps de Hollande, laine de Castille, soie de Chine, coton de France, toile écrue de l'échoppe d'à-côté — cette pyramide de coussins, c'est un butin de guerre), le Falstaff de retour de beuverie (a-t-il vaincu, a-t-il capitulé cette nuit devant les Vendanges?) ne s'aventure pas aussitôt dans le siècle, il fait durer cette nuit de sommeil, seule clémente, seule sans reproche, quand tout le reste n'est que mégères moralisantes (son protocole consiste à se faire apporter le petit déjeuner au lit: imaginez donc un petit bol fumant au sommet du ventre). Conspuez, conspuez le paresseux, le jouisseur, l'homme qui ne cesse de dénicher le plaisir à la chasse au furet dans l'un ou l'autre des terriers de garennes. (Vous préférez les dandys des siècles à venir, plus raffinés, mieux articulés, vraies grâces de hérons, le bon goût emmanché d'un long cou, et une cravate superbe? ceux-là cueillent leur jouissance comme ils détachent une seule cerise de sa queue, rendent la queue, mangent la cerise, cachent le noyau, cherchent une poubelle, n'en finissent plus — lui, Falstaff, falstaffement falstaffien, quand il empoigne sa jouissance (*carpe diem*, «dès aujourd'hui les roses de la vie»), il a l'air de baratter, tout remue comme ci et comme ça, ses pires ennemis parlent de combat de catch, on ne sait pas trop au juste s'ils font allusion à ses repas ou à ses nuits de noces, et prétendent que même un petit air à l'épINETTE dans les aigus

ne saurait redonner à ces fêtes une légèreté convenable – et ainsi les dandys distinguent la jouissance queue-de-cerise de la jouissance poignée-de-gruau.) Conspuez celui qui ronfle et cesse de ronfler pour mentir, mange le tapioca en parlant de velouté d’asperges, concurrencerait don Quichotte sur le terrain de l’autosuggestion s’il décidait de trouver la matrone délicieusement fluette, mais préfère encore s’en tenir à la matrone, sublimer la matronité de la matrone quitte à inventer une nouvelle forme de débauche, ou composer à son honneur des sonnets mensongers sans se duper lui-même: ce qui fait de sa raillerie l’aboutissement de sa mélancolie. Conspuez, conspuez – Falstaff dans ce décor de bouge ne pourra de toute manière jamais s’appliquer à des plaisirs filigranés; la pastorale, quoi qu’on ait pu en dire il y a un instant, n’est pas son fort: le bonheur n’est pas pour lui, même fin avril et début mai, une branche de cerisier en fleurs déposée non loin d’une sylphide, ni l’amour exprimé de façon exaspérante sur l’un de ces flûtiaux que je voudrais bien rendre au diable, ni des baguenaudes dans les blés en herbe jusqu’à mi-mollet tandis que l’astre du jour, eh bien que voulez-vous qu’il fasse l’astre du jour? il luit. Falstaff, l’autre Pacha des menteurs, la Caravane des Bobards, l’Eunuque du Sérail des Illusions, le Marchand de Balles et de Peau de Balles? peut-être, mais ses fictions patiemment fermentées à l’abri de la lumière du jour ne sont pas à la mode de l’Arcadie, mais bien d’un style plus fameux, une forme peu déguisée de jouissance qui côtoie les mouroirs.

Sans bouger d’un pouce: vaincre l’adversaire

L’adversaire croit triompher: sa façon de pivoter sur lui-même dans l’intention d’aller transpercer ailleurs d’autres cochons sauvages, évoque précisément le geste du torero content de sa dernière passe – la passe est admirable, il faut bien l’admettre, mais ce petit geste d’hidalgo satisfait qui tourne les talons ne

l'est pas : particulièrement désobligeant, ce derrière cambré, même pailleté, présenté à l'animal (la corrida a su mettre de la mythologie à peu près partout, y compris dans la fuite des valets de piste à l'abri du *burladero*, mais pas dans ce petit coup de rein, allez savoir pourquoi). Il s'éloigne comme vainqueur ; en vérité, il est vaincu, ou il est en train de l'être : Falstaff en gisant est sur le point de le mâter, plus il gît et plus il l'emporte, il ne modifie plus sa position, il compte jusqu'à cent – encore quelques minutes et l'autre grand dadais, debout, au loin, sautillant, aura définitivement perdu.

Les allongements de sir John Snooze and Snore

Combien de fois sir John Snooze and Snore s'est-il allongé sous le regard du Dieu de la Genèse ? sur le dos, sur le ventre, sur le côté, satisfait, soucieux, assommé, nerveux comme une jeune pousse, à point d'heure, à l'aube des bergers, après le repas de midi ou tôt le soir, comme un bedeau, si trois nuits blanches ont eu raison de lui ? Il y a eu des siestes frauduleuses, des siestes pécheresses, des siestes qui valaient un *pater*, d'autres un pèlerinage à Compostelle, des siestes de pure forme, des siestes de complaisance, des siestes qui ont été le prolongement imprévu de la méditation, des siestes pour fuir le chagrin, d'autres pour tenter de mieux le définir, des siestes pendulaires, statiques, houleuses, par bribes, des siestes pentamètres iambiques, des siestes spondée (*Snore, snore*) respectées comme des rituels, des siestes *baccheus* (une brève, deux longues) qui chassent les mauvaises humeurs et parfois peuplent les limbes, et bien sûr des siestes épiques, tous les chevaux de Tamerlan, et des siestes élégiaques, le plus souvent des siestes pour rien, perdues pour tout le monde, siestes simplement siestes, pendant lesquelles la graisse se transforme en graisse (sic) et l'énergie se dissipe le moins possible. Faire le mort entre deux scènes de duel sans merci, c'est aussi l'occasion pour John Falstaff de redonner ses lettres de noblesse au genre

sieste méprisé par beaucoup: là, la sieste ne sera pas cette inqualifiable lâcheté de mangeur, elle sera chargée de sens, elle sera héroïque. La sieste deviendra ruse, victoire différée, moquerie et diversion, sagesse non violente, sobriété d'aquarelliste, nonchalance dandy, imperturbabilité de sage stoïcien, harmonie immobile avec le reste du paysage, composition et performance, rôle muet crevant l'écran, mystère d'Éleusis ou rituel orphique, approche de la mort, danse macabre sans un mouvement, entourloupe faite à la mort elle-même par l'adoption de tous ses attributs sur un mode parodique, mais du plus grand sérieux – et mariage stupéfiant de la pitrerie et du macabre.



GUY CLOUTIER

État d'alerte

1

Son chant a la douceur
d'un abri sous le noir horizontal
l'oiseau bleu résiste à la neige

Résiste ou appelle?

Son *ripieno*
suspendu au froid

Tandis que son regard le grève
la pianiste se tient devant le matin
comme il se tient vent debout
dans le sang de son corps

Elle se tient devant ses ailes comme elle n'a jamais été

Et elle scrute dans la partition
cette effraction qui s'ouvre
pour donner jour à l'espoir.

2

Ce n'est pas de la discrétion c'est de la retenue
pour tenir la distance
le cœur à vue sur le clavier
et décider de ce qui chante

Se confier à la seule attente
Ne plus écouter que le corps
redressé qui s'impose
sans se laisser saisir

État d'alerte!

S'avancer à visage découvert

Et se dire que cela fera
dans la neige indécise
une lumière plus vaste que le jour.

3

Ne pas oublier le passage

Comme les grands masques Shona
les stèles fleuries d'une pierre à pardon
La carapace fragile et musicale du corps

Les tranchants les matières tendues

La main comme une lame
qu'elle n'aura jamais à ensanglanter

seulement à bleuir
dans l'eau du dégel.

4

Peut-elle espérer son chant
qu'il la ramène au calme dont elle rêve
comme il l'a soustraite au mauvais calme

Par des coups d'ailes

Une mise en effraction

Bien que ses feux soient
du côté de l'obscur
des cendres des ombres
plus que du côté de la lumière

Croit-elle pouvoir allumer
de nouveaux incendies
sans risquer de perdre peu à peu la main.

5

Or voici à présent
l'appel
une lettre à la solitude
dans laquelle elle
demandera refuge.

6

Aura-t-elle de nouveau la chance
d'opposer au monde son secret
comme d'autres moins aveuglés
sortent la tête de l'eau
au point d'orgue.

7

Ses aveux restent sans bruit

Croirait-elle ainsi s'effacer et se couvrir
comme l'enfant se couvre de pudeur

Oui pudeur de la nuit.

8

Sa disparition est une fugue
un divertissement
un point subit d'attaque
parfois à l'à pic d'un sol
où l'on se retrouve seul

Et l'intensité
et la réserve
d'une infinie puissance
parce qu'elle est

tue.

9

Elle ne répond pas aux circonstances

Parce que sa musique n'est pas
de circonstance

Elle est un état

Chaque phrase est un acte

Un acte d'état

Elle préfère aller au brut de sa douleur
comme elle s'est réveillée au chevet de son désir
la voici au bout des choses.

10

Et sur la partition
les choses sont restées en l'état

L'oiseau bleu pourra répondre
le sang bien sûr pair et passe
la neige qui le cachera bien peu

À portée de main la ligne n'est pas dessin
pas contour

Elle est la surface

Elle n'a pas besoin de lumière

Elle va où la lumière va.

11

Le chant répété dans la nuit
comme une bougie brûlante
et cet élan qu'elle réclame
dans la violence dans la douceur

Dans l'équilibre

Quel oiseau seulement
saurait y demeurer son vol
sans l'élan

12

Une éclaircie autour des sommets

Lumière bleutée

Neigeuse
feutrée
douce et fraîche

Une sorte de poche de lumière
près des nuages dans la vallée

Pour garder un jour de plus
cette maintenant si rare impression
de vacuité
de désorientation
de temps non fixé

De vraie solitude
dans le plain-chanté du froid.

13

L'acte

L'éclat

Répéter l'acte

Pourquoi ne pas proposer
ce pari

Que ces fractures rapprochées
puissent être harmoniques

Qu'elles portent
cette extrême fatigue
ce vertige auquel elle cèderait tout à fait

Veiller

Voit-elle enfin devant elle
un passage possible

14

Le risque aussi

D'oublier
le bonheur
le piège déjà presque renfermé
presque parfait

De s'accrocher à cette démesure

La seule

Un rêve de hauteur

Et vivre!

15

Elle n'irait plus dans la lune
Elle n'irait plus dans la montagne

Toute à ses doigts

Son corps
n'a plus les défauts de la nature.

16

Le terrain est vaste
le chemin bien tracé
les eaux libérées s'y précipitent

La pianiste attend son temps

Un instant de feux
au milieu de cette vie
au moment où elle y apparaît
de faiblesse ou de force
leste ses mains.

17

Un passage

Paysage des mains

Le centre est blanc

Immense

Horizontal.

18

C'est plus sauvage qu'une saison
plus haut aussi

Il y a la lumière du soir

Il y a les fleurs
si tardives

Elle porte à nouveau en soi
dur et fragile
le secret du monde
et sa résistance

Absolument nue
la voici avec nous

Debout.



ÉRIC MÉCHOULAN

Ces deux-là.

MENSONGE

Quand on arrache un œil, vous savez, on le regrette vite: après, il n'en reste plus qu'un à extraire, et c'est bien dommage. C'est ce qu'il m'a dit dans son enthousiaste charabia, que je devais presque traduire, les mots dans la barbe du prophète et le reste au tout venant. L'enfance, ces deux-là, c'est l'enfance qui les avait unis, m'a-t-il répété, butant sur sa phrase comme sur une racine qu'il essaierait de sortir de terre à coups de pioche, ces deux-là couraient sans cesse d'une maison à l'autre, mangeaient les restes des repas sans se soucier des heures, parlaient jusqu'à ce que la langue s'assèche au fond de la bouche, se touchaient des mains, des épaules, des yeux et ne laissaient personne douter de leur amitié, avais-je réussi à transcrire, m'escrimant à rendre en périodes à peu près élégantes le bredouillis loqueteux de son histoire. Ils empoignaient leurs existences comme si c'était des manteaux inutiles et les faisaient tourner autour de leurs têtes pour s'amuser — des sortes de derviches tourneurs comme à la télé, avais-je ajouté, mais ça ne l'avait pas fait rire: d'abord, il n'avait pas de télé, et puis il n'avait plus beaucoup ri depuis qu'une crosse de fusil lui avait brisé le maxillaire inférieur, il essayait des fois de sourire, mais ce n'était pas facile avec des miettes de mâchoire, on le voyait aux yeux seulement qu'il voulait sourire. Quand on apercevait l'un au détour de la route, l'autre se glissait vite dans son ombre et ils cheminaient ensemble, leurs jambes

ressemblaient aux aiguilles agiles de l'horloge, la petite entraînant la grande, la grande collant à la petite, jusqu'à ce qu'ils tombent dans le sillon aveugle de midi, marmonne-t-il, je traduis, j'interprète un peu, j'enjolive, après tout c'est moi celui qui sais écrire, je viens de loin pour cela, savoir écrire c'est la majeure partie de mon prestige (ici il faut absolument des critères de gloire comme ailleurs des comptes en banque).

Ils n'avaient aucune idée de leur avenir, ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient devenir, sans doute ne voulaient-ils pas devenir. Mais, vous le savez bien, chaque seconde nous met ailleurs, tchac, chaque seconde nous désosse, tchac, ou nous rhabille, tchac: un engrenage dont ils imaginaient qu'ils constitueraient le grain de sable. Quelle blague! Ils poussaient dans la vie et tout le village les guettait, comme si c'était des plantes rares, des figuiers sauvages qui auraient pris en plein désert, là où on ne récolte que des cailloux en poudre et des os asséchés. Les racines d'un figuier, c'est costaud, ça vous lèverait une maison ou crèverait un puits. Comme avec un cric, ces deux-là avaient levé leurs maisons et s'étaient glissés en dehors de leurs familles, ils avaient crevé le puits et s'étaient mis à tremper dedans tranquillement, bien au frais. Et nous, nous les regardions, exaspérés. Nous les aurions tués, si nous avions pu.

Au milieu des maisons du village racornies comme des fruits qu'on aurait laissé sécher au soleil, ils nous faisaient peur avec leur amitié débordante. Ils nous empoisonnaient l'existence avec leurs manières de vivre l'un pour l'autre dans une ineffable sérénité, comme s'ils avaient été conçus pour la joie, ces enfants, sans regarder notre misère, sans sentir nos rues puantes, sans écouter les gémissements des femmes, les chiens enroués, les petits qui vomissent. Il parlait vite, je ne parvenais pas à attraper tous les mots, j'en remplaçais certains, j'en ignorais d'autres, ce serait quand même son histoire, mais dans d'autres phrases, tirées à quatre épingles,

comme il se doit : ces deux-là, nous les envoyions à la ville régulièrement, par le car du jeudi, pour faire des courses, bien sûr, mais surtout pour nous en débarrasser, pour respirer de nouveau. Quand ils prenaient le car, la main dans la main, et qu'ils partaient pour la journée, la parfaite monotonie du village retrouvait son allégresse, les gens marchaient dans la rue avec moins d'inquiétude, tout paraissait plus léger : pas d'accès, aucune issue, une parfaite sûreté. Le temps était suspendu dans sa paresse ordinaire, ses illusions de travail, d'occupation, de routine. Malheureusement, le car finissait par revenir, le car déposait son contingent de poussière, de sacs, de bestioles apeurées, quelques caisses de marchandises et nos deux zigotos la main dans la main qui regardaient au travers de nous comme si nous étions des fantômes inconsistants. Nous partions la mine basse, bavassait-il, cherchant des idées pour nous en défaire définitivement.

La nuit, nous rêvions de corps disloqués, de ventres crevés, de crânes écrasés, nous les voyions se tordre dans la grande marmite d'eau bouillante où nous mettions le manioc pour les repas rituels et regardions leurs images s'effilocher comme de la laine, nous entendions leurs cris de souffrance et si, pendant tous ces derniers mois et même ces dernières années, nous avons fait tout ce qui était humainement possible pour étouffer notre propre maladie, pour ne pas hurler en les regardant marcher dans les rues de notre village, cet appareil d'étouffement s'était dissous dans leur amitié et n'avait obtenu que des débris impossibles à démêler, nous prenant ainsi à notre propre piège, rassemblant jusque dans la mort, mélangeant de façon indistincte, ceux que la vie avait déjà enchevêtrés et nous abandonnant au désir incoercible de disparaître à notre tour. Ces rêves labyrinthiques nous réveillaient en pleine nuit, nous écoutions alors nos voisins pleurer de rage comme nous le faisons et le village semblait pris de transe autour de leurs jeunes âmes qui, elles, dor-

maient paisiblement. Nous attendions pendant le jour que la nuit vienne avec ses rêves ; nous attendions pendant la nuit que le jour nous délivre de nos réveils.

Étions-nous encore vivants ? Question toute rhétorique, grand-père, comment me raconterais-tu tout cela si tu ne vivais pas encore, me dis-je simplement en moi-même pour ne pas l'offenser ou le faire dériver de son histoire, ou alors il faudrait que, moi aussi, je sois mort et que j'écrive pour les morts. Dans une certaine mesure, c'est bien ce que je fais, ce que nous faisons tous, nous les écrivains, même vivants, c'est pour les morts que nous écrivons, morts passés qui nous hantent et morts futurs qui nous liront, tout se dresse autour de nous comme des spectres dans un cirque, des morts à la dérive dans nos songes et des listes de morts sur nos papiers, des cimetières bien rangés et des tombes égarées près de routes disparues ou inachevées, nous faisons l'instruction des cadavres : l'homme a toujours été très fort pour se rendre malheureux, pour se noyer dans la fatigue du désespoir, c'est la manière qu'il a trouvé de se faire passer pour mort. «Étions-nous encore vivants?» — la question, finalement, n'était pas inutile.

Puis, a-t-il murmuré tout excité, un miracle a eu lieu. Pourtant, la journée avait été parfaitement ordinaire. Nous les avions envoyés à la ville. Ils avaient emporté la liste des courses pour le village, comme d'habitude. Le car les avait emmenés loin de nous et, ainsi que cela se passait à chaque fois, nous avions respiré plus à l'aise, nous avions respiré tout court. Ça se voyait sur la tête des gens, les joues se creusaient et se gonflaient régulièrement comme des soufflets de forge, les narines s'épanouissaient et se contractaient paisiblement comme si inspirer et expirer faisaient partie des fonctions humaines les plus banales et les plus euphorisantes, banalement euphoriques, et chacun était allé vaquer à ses occupations, la tête remplie de soi. Toute la journée s'était écoulée

comme elle s'écoule toujours ces jours-là : le bruit du vent entre les maigres maisons du village, un bruit léger, tout en rondeur, qui glisse dans nos oreilles sans effort, au rythme de nos pensées vagabondes, la vie qui se met à passer, annonçant de la même voix la seconde qui part et la seconde qui vient, comme des trains inverses dans une gare invisible, le travail légèrement entrepris, fini sans s'en rendre compte, recommencé sans peine, le repas de midi plein de plats savoureux puis la sieste sans rêve et le réveil sans hurlement, enfin l'angoisse qui réapparaît, l'heure du car qui approche, les gorges qui se serrent et nous tous réunis à l'heure où le soleil s'arrête sur la place du village, là où le car arrive bientôt dans sa fierté poussiéreuse, les phares faisant semblant de trouver une nuit qui n'existe pas.

Nous restions là, bredouillait-il entre deux hoquets, figés, tâchant désespérément de nous accrocher encore aux lambeaux de la journée, quand ils sont descendus du car l'un derrière l'autre et qu'ils sont partis dans des directions opposées, l'un qui semblait vaguement honteux, l'autre muré dans un silence inattendu. La place est restée silencieuse : on aurait dit qu'un cyclone nous tenait tous dans son œil, nous examinant soigneusement, avant de nous disperser aux quatre coins de l'univers. Il était trop tôt pour bondir de joie, il fallait attendre, surveiller encore plus attentivement ce qu'ils allaient faire. Au lieu de retrouver le soulagement et la paix de la journée, nous sommes devenus plus lourds encore.

Que s'était-il passé à la ville ? Je voyais bien qu'il hésitait à ce moment de son récit, qu'il retrouvait mentalement l'épaisseur anxieuse de cette fin de journée et qu'il jouait avec le souvenir comme si rien ne s'était passé depuis. Il hésitait en cet instant, de même qu'ils avaient dû tous hésiter à comprendre, avant que la nuit ne les renvoie finalement dans leurs maisons et qu'il ne reprenne son bredouillement, son mâchouillis vocal, ses mots de sable que je tâchais d'assembler

dans des châteaux aux créneaux syntaxiques imprenables. Nous les avons d'abord observés: l'un d'un côté, l'autre de l'autre, rien ne les unissait plus. Ils évitaient même de se croiser. Nous suivions leurs louvoiements soigneux en faisant semblant de vaquer à nos tâches ordinaires, mais l'esprit et les yeux tout occupés par leurs trajectoires comme des chasseurs guettant les déplacements de plus en plus fatigués de leurs proies.

Nous avons ensuite essayé de savoir. Nos questions volaient autour d'eux comme des papillons de nuit, et comme les papillons de nuit elles se brûlaient à la chaleur de leur silence. Alors j'ai été envoyé à la ville pour tâcher d'apprendre ce qui avait eu lieu là-bas.

La ville est grande. On a l'impression de plonger dans son propre sang, de couler à pic dans la foule. Je n'aime pas beaucoup ça. La ville est pleine d'odeurs honteuses, de chairs en souffrance, sans compter les gaz d'échappement, les puanteurs d'industrie, les odeurs idiotes de chauffage. Et je ne parle pas du bruit: un boucan épouvantable, qui ne s'arrête pas, jamais, on dirait un torrent. De toute façon, c'est une ville d'eau. Chez nous, dans notre village, on se méfie de l'eau. C'est traître comme tout, l'eau. Nous essayons de l'enserrer dans des puits, bien au fond de la terre, entre de solides cailloux, mais nous n'aimons pas la voir courir sur le sol, foncer toujours vers le plus facile, couler là où la pente l'emmène: c'est comme les femmes. D'ailleurs, quand on doit les éduquer, les femmes, on les met un peu à mariner au fond des puits. Cette ville ressemble à l'eau et ils n'ont même pas de puits, ils laissent l'eau envahir les maisons, remplir des éviers, comme ils disent, et des baignoires et, on m'a dit, des piscines, je crois. Cette ville nous fait peur. Les hommes s'y transforment en poissons. Leur air m'est irrespirable, bégayait-il avec satisfaction, me regardant de travers, jouant dans son histoire avec ma citoyenneté, jouissant de ma bêtise

d'homme de ville qui note scrupuleusement ce qu'il raconte, le grand-père baveux au râtelier détruit, mais comme il ne sait pas lire, je m'en fiche, je raconte ce que je veux...

Et c'est là-dedans que je devais m'informer, continuait-il, parler aux marchands, aborder des femmes en tâchant de ne pas perdre pied, alors que je sentais bien que mon corps se dégonflait, que mes vêtements flottaient déjà autour de ma poitrine rétrécie, je n'étais guère plus qu'un chiffon. Comment convaincre les gens de la ville de parler à un chiffon? Ils sont tellement hautains et soupçonneux. Qu'est-ce qu'un chiffon pouvait leur vouloir? Est-ce qu'ils allaient pouvoir en tirer de l'argent? Au début, je ne montrais pas ma bourse, mais il a bien fallu que j'offre quelques tournées à un café et, bien vite, des cadeaux de chez nous. Alors, ils sont devenus bavards et ce n'était pas mieux, car ils parlaient vite, à tort et à travers, se moquant et s'interrompant les uns les autres, partant dans des digressions incoercibles, et je me sentais étouffer sous les mots comme je m'étais senti asphyxié par la ville. Je n'ai pas l'habitude de tant de mots, de tant de gens, de tant d'air.

Et puis leurs rues rectilignes, c'est épouvantable. Chez nous, tout est tordu, ridé, à l'image du sable dans le désert. Mes rides de vieil homme sont à l'image du paysage qui m'entoure et me donne sens. Même nos nouveaux-nés naissent ridés, tout de suite accordés aux mouvements souples du sable. Pas cette terre tassée ou ce macadam noirâtre et dur des rues de la ville.

De tout cela, je vous fais grâce, je vous résume le résultat, moi les digressions ce n'est pas mon fort, me dit-il sans que j'en croie un mot, bien sûr, la tête pleine de ses bavasseries interminables. Les gens de la ville les connaissent bien les deux amis de notre village. Ils les voient tous les jeudis venir faire les courses, toujours les mêmes courses, à peu de choses près. Ils sont célèbres de par la ville aussi. À la fin des courses, ils attendent le car qui doit les ramener





chez nous sur la place centrale de la ville, ils s'asseyaient à la table d'un des cafés et commandent du thé très sucré. Des clients viennent leur parler, les déranger exprès : ils sont une attraction du marché du jeudi. Le plus grand est vif, bavard, drôle, le petit est moins causeur, presque taciturne, mais plus mordant quand il s'y met. Le jeudi, après le marché, c'est la joute : on vient les défier et les réparties fusent. Tout le monde se met en cercle autour de leur table et c'est parti, tantôt l'un tantôt l'autre. Les gens de la ville, évidemment, m'ont dit qu'à chaque fois les cul-terreux l'avaient dans l'os, les merdeux de villageois se faisaient traîner dans la poussière des mots derrière le char victorieux des attablés urbains, tâché-je de traduire à ma manière citadine, mais faut pas les croire, je suis sûr que les petits ne se laissaient pas faire, à deux, ils ont dû en faire baver des bouches. Je leur fais confiance : nous, on ne pouvait pas les sentir, mais quand même, ils étaient de chez nous. S'il fallait les briser en mille morceaux, c'était à nous que cela revenait. De toute façon, ceux de la ville en auraient été bien incapables : ils ne tranchent plus la tête que des poulets déjà morts.

Or, ce jeudi-là, nos enfants se sont installés au café, mais à des tables séparées et sans vouloir dire un mot. Les défis ont fusé, comme toujours, et rien, le silence. Nous étions tous surpris, m'a dit le vieux. Pendant un moment, nous nous sommes moqués, mais en face le silence. Les insultes sont parties et toujours rien. Dans notre tête, les mots demandaient, vas-y, envoie-moi, mais ça ne servait à rien : tout rebondissait comme sur un mur. La place était devenue une sorte de boue pâteuse et nous, dedans, nous ne savions plus comment en sortir. Alors les bruits ont commencé à circuler, on a commencé à chercher le moment où ils s'étaient séparés, l'occasion qui avait tout arrêté. Je ne vous dis pas toutes les histoires qui ont aussitôt circulé. Ici, on parlait d'une femme bien sûr, ailleurs, d'un autre garçon peut-être,

ceux-là reniflaient une histoire d'argent, d'autres une vieille affaire de famille qui était remonté à la surface, mais ça, ce sont les rumeurs de la ville, des bêtises quoi, rien de sérieux, qu'est-ce qu'ils y comprennent à ces choses-là les urbains? J'ai erré dans la ville à la recherche d'autres éléments. J'avais l'impression d'être un cortège de fourmis arpentant des rues infinies sous le poids d'une immense miette de pain (j'aime bien regarder les fourmis, mais pas en être une). Après des heures désespérantes, je retournais vers le car quand un mendiant m'arrêta et, sans presque y penser, je lui donnai la dernière piécette qui me restait. J'allais passer rapidement sans écouter ses remerciements rituels, quand il m'accrocha par la manche. J'eus presque peur. Dans sa bouche, je ne voyais que quelques dents en mauvais état qui paraissaient siffler plutôt que parler, mais, finalement, je compris qu'il voulait me dire quelque chose des deux jeunes amis.

Il était tout proche lorsqu'il les avait vus, à la fin du marché, se diriger vers la place centrale. Il escomptait peut-être un petit quelque chose et allait leur demander la charité, lorsqu'il avait vu le petit s'écarter vivement et pousser ce qui ressemblait plutôt à un glapissement qu'à une parole, mais c'était quelque chose comme «tu m'as menti». Et le grand s'est mis à pleurer. Le petit s'est éloigné. Le grand l'a suivi de loin. Ils sont arrivés sur la place et ne se sont plus parlé.

Un mensonge? ai-je dit, un simple mensonge? Vous ne comprenez pas ce que signifie mentir, jeune homme, et je voyais s'esquisser un sourire dans sa demi-mâchoire. Chez nous, quand une mère n'en peut plus d'aimer son enfant, qu'il lui semble un fils du prophète en ligne directe, un ange de Dieu, elle s'exclame: regardez, il est beau comme un mensonge! Lorsque mes propres parents sont allés à la ville pour la première fois, les rues étaient toutes illuminées, avec des décorations partout, les cafés pleins de monde, de grandes voitures noires sillonnaient les avenues, et ils nous

ont dit, au retour, que c'était incroyable, que cela rendait fou, que c'était comme le mensonge, absolument comme le mensonge. Bien sûr, dans les joutes rituelles au café, tout prend la couleur du mensonge, tout est exagéré et faussé, distordu, déplacé et brisé: un miroir de la réalité qu'on aurait cassé et émietté, chaque image devenant dans tel fragment plus grande, dans tel autre plus petite comme dans des glaces déformantes qu'on voit parfois aux fêtes des villes dont on nous parle. Mais ces mensonges-là sont publics, ouverts, rituels. L'autre mensonge est noir et secret. Ce mensonge est terrible, il pèse et noie. C'est un cadavre qui s'accroche à vous dans le courant et vous entraîne au fond avec lui.

Quand je suis revenu au village, je n'ai eu qu'à dire «il y a eu un mensonge entre eux» et tout le monde a compris. Pourtant, le mendiant a pu vous mentir à vous en vous racontant cela? C'est possible, avec les gens de la ville, même avec les mendiants, on ne peut jamais être sûrs, reconnut-il. Mais c'est le plus plausible: pour un mensonge comme ça, on se sépare et on demeure silencieux, on garde le secret du mensonge commis, on ne se tue pas.

Ils ne se sont pas tués, ils se sont seulement éloignés l'un de l'autre, le grand par honte, le petit par amertume. Et tous nous avons souffert de cette amitié disparue autant que nous avons souffert de leur amitié exhibée: les hommes sont savants pour se faire du mal, a-t-il ajouté à mon intention. La honte est devenue la nôtre et l'amertume aussi. Nous vivions la peine de l'un et nous ressentions l'enfer de l'autre.

Bien entendu, nous avons délégué quelques médiateurs, mais ils se sont heurtés à un silence interminable, les pierres parleraient plus volontiers. Nous ne voulions pas connaître le secret du mensonge, surtout pas, insistait-il dans son martelage vocal, rabattant d'office ma plume suspendue sur les braises d'une impie curiosité. Les familles des deux amis craignaient même par-dessus tout que ce secret ne soit

divulgué et qu'il ne doive entraîner des vengeances en série : sait-on jamais ce qui arrive quand on lâche un secret ? Les médiateurs avaient pour tâche de les amener à se parler de nouveau sans revenir sur le mensonge lui-même, l'enfourer au fond d'une tombe et laisser vivre ceux qui demeurent sur terre. Rien n'y fit. L'un promenait sa honte dans le village, l'autre traînait sa peine avec lui.

La seule solution qui restait nous faisait peur et nous surveillions le grand attentivement : en raison de sa honte insupportable, ne sachant plus quoi faire, ignorant comment passer chaque jour la porte étroite de la réalité, il aurait quand même pu décider de tuer le petit. De l'autre côté, nous guettions ce que faisait ce dernier : il aurait pu décider de se tuer lui-même.

Que croyez-vous qu'il advint ? Il retenait un moment ses papotages poussifs, jouant avec mon attente, faisant semblant de hoqueter plus fort, il devenait tout rouge comme s'il s'étouffait de jouissance à l'idée de me faire lanterner, au point que j'en aurais rampé par terre si ça avait pu le décider à avancer, à sortir de sa fausse épilepsie pour simplement me dire la suite et sortir du souvenir de ses expériences terribles. Des expériences terribles, oui, mais pas des expériences terribles qui l'auraient jeté dans le comble de la détresse, m'avait-il bredouillé, juste à ses confins, tenait-il à préciser, aux frontières du véritable mauvais sort, quelque part pas loin de la mort installée à demeure pour longtemps, avait-il soufflé d'un ton presque joyeux, tu vois, il avait fallu endurer tant d'épreuves à peine croyables, à peine racontables, sans avoir pourtant été bouclés dans ce qu'il est impossible d'endurer et que, cependant, bien des gens ont enduré et jusqu'au bout et même au-delà de l'endurable (il aurait pu m'en raconter des exemples), et maintenant il me forçait à patienter tranquillement, il me jetait dans l'horrible résignation au sang-froid, il m'obligeait à passer pour flegmatique, moi qui lui aurais bien

botté le train, mais, pour ne pas l'effaroucher, je souriais naïvement, je m'apitoyais sur la douleur qui le traversait et le retournait, bavant, hoquetant, gémissant au lieu d'articuler simplement la fin de l'histoire, revivant peut-être ces moments de détresse collective, peinant à donner encore quelques signes distinctifs de l'humanité comme la parole, la station debout ou la bêtise, il se tordait et roulait sur son siège comme s'il s'enveloppait d'une insigne douleur, et enfin n'y tenant plus lui-même, débordé par le plaisir de parler, sentant s'ouvrir en lui les vannes de la vie ainsi qu'un constipé chronique à qui on aurait installé soudain un anus artificiel, il se remit à chuchoter. Voyez-vous, jeune homme, le grand trouva autre chose: il se fit pousser la barbe, oui la barbe, porta un bonnet blanc, un tout simple bonnet blanc et devint le disciple du saint du village. Il invita régulièrement le saint à sa maison et suivit sa discipline. Cette piété inattendue, me susurra-t-il la bouche tordue d'envie, l'a fait sortir du domaine de l'honneur pour le faire entrer dans le royaume du sacré, c'est ainsi.

Le secret honteux avait été placé sous la garde du saint qui, lui, partageait les secrets bien plus importants de Dieu, des secrets qui ne trompent jamais. Bien sûr, le saint ne révèle pas les secrets de Dieu (il suffit de savoir qu'il en a la charge), pas plus qu'il ne révèle ceux des hommes. Il décharge les hommes de la douleur du secret et les laisse bavarder familièrement dans l'ombre des maisons et des cafés, comme nous maintenant, pour raconter des histoires, des histoires belles comme des mensonges.

THOMAS MAINGUY

À la fenêtre du souvenir

SOUVENIR GARNÉLIEN

Sous la pierre que l'enfant soulève
 — Ne t'avise pas de t'en mêler, il joue mieux seul —
 Brille un monde noir d'épines et de fourmis.
 Il ne remet pas la pierre à sa place
 Lorsqu'il s'en va. L'équilibre n'est pourtant pas brisé.
 Tu songes à la symétrie versatile du jardin
 Et l'enfant revient blessé d'on ne sait où
 Les yeux comme deux profonds couloirs
 Où rien ne s'enfonçe qui n'ait déjà disparu.

THÉÂTRE

Un porc-épic à l'accalmie du soir et l'allumage des
 fenêtrés
 Mange l'écorce du pommier. L'arbre affaibli,
 Dit la fable du cher inconnu,
 Un jour tombera.
 Tu te figures la scène comme un relâchement
 De l'épaule par quoi décline le bras levé
 Jusqu'à ruiner les questions qui s'élevaient avec.

Tu tends l'oreille aux voix que tu croyais orphelines
– Un chœur
Clarifiant les aléas du théâtre où tu lanternes.

LE CHASSEUR

Marche encore, homme simple, et dis-nous
Ce qu'il nous reste de jambe
Lorsque les traces ne nous précèdent plus.
Tu as vu cette forêt en d'innombrables déclinaisons ;
Le chevreuil y revient pour les feuilles, les bourgeons
Du chêne et du charme, et le chasseur
Que l'abroustissement ne trompe pas.
L'empennage de la flèche, la cambrure de l'arc
Sont ceux d'une main sûre et expérimentée, jadis ;
Tremblante aujourd'hui à replacer la casquette.
Ne tarde plus, à moins que tu veuilles
Allonger ce séjour pour en narguer l'ordonnance.

VIE DU LOCATAIRE

Le ciel prend cette teinte, tu vois,
Quand il ressemble aux nuages.
Le soir vient, c'est normal, et les fenêtres portent
Plus bas sur la rue les dernières lueurs.
À l'intérieur des cadres alignés l'onde
De quelques visages annonce,
Comme du fond fumeux d'un parloir,

L'éminent relais de la lumière par cette autre lumière,
Croix de la noirceur, monnaie de l'insomnie.
Les maisons tassées comme des dominos
En équilibre formulent une équation mathématique
Dont la solution avec les heures
Se simplifie. La voix semblable
À celle du portier animé par le zèle
T'invite à tout emmener à l'étage le plus haut.

GLOIRE À L'HOMME DE COURAGE

Au centre du bassin, il y aura un grand bateau
(Lever l'ancre n'est pas une image après tout)
Et le soleil fera sur l'eau de grandes brisures
Aveuglantes. Tu porteras la main
Au-dessus de tes yeux en guise de garde-vue.
Les couleurs plaçant l'horizon seront si modelées
Qu'il te semblera contempler
Le tableau d'un maître.
Chaque instant perdu à rester là, planté
Comme l'arbre insistant à la fenêtre du souvenir,
Sera une façon de gagner le large par l'intérieur.
Sur ta veste un insigne redira
Ces longues routes derrières,
Refoulant jusqu'ici le sable du chemin.



KATRINA KALDA

Paysages de la langue

C'est à travers la neige et le froid de la Russie que la langue française est venue à moi, un matin de l'hiver 1989, alors que, partie d'un minuscule pays, encore affublé à l'époque du nom de République socialiste soviétique d'Estonie, j'accompagnais ma mère à Leningrad, en un voyage dont le but était d'obtenir, auprès du consulat, un visa d'entrée en France.

Me retourner vers ce jour de novembre, c'est contempler l'oubli car, de ce bref séjour, je ne garde pas de souvenir, si ce n'est quelques images éparses : les bulbes vert bronze et jaune des clochers, le brouhaha du café Pouchkine, où une cage en or, vide, est suspendue au plafond, et surtout la neige, qui aplanit le paysage, l'unifie, le rend monocorde, réduisant la ville à une unique longue rue. Nous avançons dans la neige, ma mère et moi, petite fille de neuf ans que je me figure emmitouflée, à cause des écharpe, bonnet, bottes de fourrure, dont on devait l'avoir vêtue eu égard à la saison, et plus encore à cause des accidents de l'histoire qui font de cette promenade banale un événement relégué dans l'antiquité, enveloppé dans les langes du passé, confiné dans un monde qui a disparu avec la chute de l'URSS.

Si cette marche à travers la ville enneigée me semble inscrite dans une époque révolue, ce n'est pas seulement parce qu'on a fermé entre elle et moi la cloison de l'Histoire, mais parce qu'elle se déploie dans un autre temps, dans le «il était une fois» du conte, temps des commencements, des

terres primitives, situées au-delà des mers et des montagnes, et dans lesquelles s'enracinent les mythes. Sans doute l'hiver, dénudant le paysage, le réduisant à son état archaïque, c'est-à-dire à être le support des éléments, concourait-il à cette intemporalité, car c'est dans l'écrin de l'hiver que je vois surgir le consulat, où nous sommes reçues par une jeune femme, s'adressant à nous en français. Pourquoi ai-je l'impression que c'était la première fois que j'entendais cette langue? Il se peut que ce ne fût pas exactement le cas, mais cela, au fond, n'importe guère, la toute première fois ne l'étant que parce qu'on l'institue telle, pour en faire le début d'un récit. Je puis donc dire que ma découverte de la langue française eut lieu un matin de novembre, en Russie: ce qui se fit entendre ce matin-là, chaîne verbale que non seulement je ne comprenais pas mais que j'étais incapable de diviser en unités, musique, donc, davantage que langue, m'apparut infiniment désirable, parfait, hors de portée par conséquent. C'est habitée par le besoin d'apprendre cette langue que je retournai en Estonie, soupçonnant ce que l'expérience confirmerait: on n'apprend pas à imiter la perfection, on ne peut que la posséder; on ne conquiert pas la grâce, on la reçoit.

Peut-être mon cheminement vers le français, à travers la parole, puis l'écriture, n'est-il que la recherche de ce moment, l'espoir de retrouver la fulgurance, la naissance imprédictible du désir, l'espoir de réentendre la musique, la langue s'élevant sur l'arrière-fond de la neige, d'un paysage devenu spectacle du silence, ainsi que du vacarme du café Pouchkine; contre la mutité et l'indistinct. Peut-être n'ai-je voulu écrire en français que pour retrouver cette fugace lumière, vite disparue, vite engloutie, comme on cherche dans une histoire d'amour à retrouver l'instant de la rencontre, l'éclat d'un regard, la gifle, le surgissement, instant qui ne peut se reproduire, la recherche nous permettant seulement de mesurer la distance qui nous sépare de cet aoriste de l'émotion, de cet en deçà du temps.



À ce matin lumineux de novembre répond le souvenir d'un soir d'hiver, où l'école n° 2 de Tallinn réunissait ses élèves à l'occasion d'une fête. J'avais appris pour ce soir-là, avec l'aide de ma mère, la chanson *Va mon ami, va*, dont le sens m'échappait en grande partie. Il advint, ce qui était prévisible, qu'au moment de chanter je fus incapable de me rappeler les paroles, ne me souvenant que de la mélodie que je ressassai silencieusement, espérant retrouver grâce à elle les mots égarés, miracle qui ne se produisit pas.

Je ne puis dissocier ce souvenir de mon apprentissage du français. Il est le rappel de l'avanie que la langue nous fait subir lorsqu'elle se refuse à nous, rappel aussi de ce que la conquête de la parole ne peut être qu'un combat contre l'informe. Car au-delà de la honte qu'elle m'inspira, mon inaptitude à retrouver les mots me révélait l'existence d'un monde ignoré, qui submerge le sens, existence des eaux noires, poisseuses de l'inconnu, assiégeant de toutes parts l'humain, entrant en lui et le débordant, la langue étant, à l'inverse, ce qui nous borde, de même qu'on borde les enfants, prenant soin de faire adhérer le drap au corps pour les aider à affronter la nuit. Elle révélait la supercherie du quotidien, les tables d'écolier, le syllabaire, l'odeur mate de la craie mouillée, celle de la cire dont on enduit le parquet une fois par an ne m'apparaissant plus soudain que comme de petites manipulations destinées à faire croire que la mer n'existe pas ou du moins à créer l'illusion d'un garde-fou, ce qu'on appelle la civilisation se résumant à ces coups de pouce donnés au réel, manœuvres infantiles, rites propitiatoires par lesquels on tient la nuit à distance. Mais les murs de l'école s'ouvrent sur la nuit, laissant s'infiltrer la mer du non-langage, que j'essaie de combattre en m'agitant, en recherchant vainement les paroles perdues, de même qu'on ne cesse de lutter lorsqu'on écrit,

ignorant que les marais engloutissent plus rapidement ceux qui se débattent pour échapper à la noyade. Je ne puis que deviner la présence, au large, d'une terre où il ne m'est pas permis d'accoster. Peut-être le cheminement vers la parole et, plus encore, le travail de l'écriture, ne sont-ils qu'une manière d'apprendre à accoster; la patiente attente de la colombe, qui survole la malédiction d'un monde rendu muet, le sens se dérochant dans l'infini liquide; la recherche à l'horizon d'un point blanc imperceptible, tenant dans son bec un rameau vert, promesse d'une terre émergeant des eaux.

Mais parce qu'en tout désespoir veille une consolation, j'avais aussi découvert ce jour-là que la langue n'est pas un décalque du monde, ni la désignation une taxinomie, opération d'apothicaire réduisant l'univers à un jardin botanique hérissé d'étiquettes qualifiant ses composants, mais qu'existait quelque part un lieu intermédiaire, zone frontière, lisière du nom, limbes situées entre la langue et le monde, qu'il devait être possible d'explorer. De ces limbes me parvenait, froid, estompé, le halo de la lune évoquée dans la chanson, «lune» étant l'un des seuls mots que je parvins à retrouver; et je comprenais de cette lune qu'elle n'était plus simplement un corps éteint, satellite renvoyant la lumière d'une autre étoile, mais un objet poétique: sœur de la terre, visage criblé de cicatrices, souvenir d'océans évaporés. Si je ne retrouvai plus le reste des paroles, c'est peut-être parce que, m'étant aventurée dans les limbes, je ne fus plus capable de remonter vers le nom.

Grâce à ce flottement du langage, je puis voir la nuit, aujourd'hui encore, à travers le paysage évoqué par la chanson; et la lune brillant dans la nuit à la manière d'une admonestation, entourée d'un mystère persistant, reste pour moi non seulement un corps céleste, mais l'incarnation de l'amour perdu, l'un de ces signes légendaires qui préludent à la séparation des amants: une pendule sonnante les douze coups de

minuit, un anneau d'argent au chaton de jaspe vert, le chant de l'alouette et du rossignol.



Quiconque s'est mesuré à une langue inconnue sait que l'apprentissage de la parole implique de consentir un moment au silence; au mutisme subi d'un obscur soir estonien répond ainsi le mutisme volontaire dans lequel, après notre arrivée en France, je m'enfermai durant deux mois. M'approchant de cette petite fille mutique pour l'interroger sur les raisons de son silence, je ressens à nouveau son obstination, le désir de ne pas laisser s'altérer la rémanence d'une voix, d'éviter du moins de la brouiller par le bégaiement de l'apprenti, ses hésitations et tâtonnements, désir, peut-être davantage encore, de retarder son épuisement, sa dissolution dans le quotidien qui, n'admettant pas l'existence du sacré, ramène le singulier à la répétition et l'événement au lieu commun. Sans doute la musique de la langue ne peut-elle s'entendre qu'à distance, à l'écart du bavardage, équivalent verbal des gestes mécaniques qui caractérisent la vie de tous les jours. Peut-être ne peut-elle vivre que dans le paradoxe, hors du lieu qui lui est assujetti, dans le non-lieu du souvenir, ou dans celui de la poésie, dans l'ancienne Saint-Pétersbourg, demeurant, après avoir perdu son nom, la ville-littérature qu'elle fut, ville-roman emplie d'escaliers torves où s'avance l'assassin d'une vieille usurière, de palais lumineux et de vastes places dédiés aux passions sans espoir, d'avenues où circulent les carrosses et les fous, lancés à la recherche d'un manteau volé; ville aussi de l'Europe du XVIII^e siècle, où le français se parlait au-delà de lui-même, dans l'espace abstrait de la culture, zone où la langue est affranchie, délivrée de son usage profane; ville possédant sa propre loi, comme la possédait, d'une autre manière, la vieille Reval hanséatique, capitale d'un pays ne

s'appartenant pas, cité néanmoins souveraine, dont le droit, au mépris des règles des barons baltes, voulait qu'un serf enfui du domaine de son seigneur, qui s'y serait caché un an et un jour, échappant à la mort, devenait un homme libre.

La loi de la langue et sa souveraineté me paraissent subsister de la même manière, par la vertu de la dissimulation, celle d'une parole cachée dans la langue commune, ne s'exténuant pas dans le message mais, au contraire, le suspendant, pour y faire survenir la signification. Pour moi qui ai grandi dans l'estonien où l'écrit n'est que le calque phonétique de l'oral, le français fut d'emblée une langue cryptographique, puisque l'extravagance de son orthographe fait de chaque mot plus qu'une simple unité du lexique, le récit de l'avènement de la langue à elle-même, de ses efforts pour s'extraire de l'auguste culture latine, pour affirmer siècle après siècle sa différence, en se défeuillant des déclinaisons, des syllabes peu à peu devenues superflues, jusqu'à la maturité de l'époque classique, où elle s'affirme, adulte, indépendante, tout en se retournant vers son devenir par la vertu d'une graphie archaïsante, dans laquelle transparaissent d'anciennes prononciations, comme des insectes enfermés dans un morceau d'ambre. Je m'étonnai, en l'assimilant, de cette orthographe étrange où deux lettres ou parfois trois ne recouvrent qu'un seul son, les phonèmes s'épousant dans l'histoire de la langue jusqu'à se rejoindre, puis se confondre. Je m'agaçai de ce que lecture et écriture fussent ainsi rendues complexes, s'apparentant à une archéologie qui nous renvoie à l'enfance de la langue, celle que je retrouverais des années plus tard dans les textes du Moyen-âge, qui témoignent de l'existence d'une langue très ancienne, ayant l'innocence des armées rutilantes, troupes de jeunes hommes pour qui la guerre est un jeu, et la cruauté de paysages inexorables, hautes montagnes, torrents rapides, gorges profondes, vals ténébreux parmi lesquels une voix lointaine s'étire, où la trahison tarde à être découverte, et où

l'aide arrivera toujours trop tard. Langue d'un monde sans concessions, et pourtant vivante, inventive, espiègle, accordant à un même mot des graphies diverses, l'accoutrant d'une orthographe variable, laissant se bousculer en elle des lettres jugées inutiles depuis, consonnes agglutinées (*forsfait, ocisre, forest*), fondues en voyelles (-l de *altre, halt*) ou devenues des curiosités (*z, k*) et chassées hors du giron de l'alphabet usuel, vers la région pittoresque des langues étrangères.

Apprendre à écrire en français, c'est trébucher sur les ruines d'un monde ancien, sur des pans de mur à demi éboulés, qui affleurent le sol, le français écrit portant en lui un autre rapport au temps que l'oral, comme si l'écart du son et de la graphie suffisait à confirmer que l'écriture n'est pas une langue dérivée, fixant ou copiant la langue orale, mais une fonction distincte du langage, dévolue à recueillir la pensée, à garder la trace des mouvements intérieurs. Ce dédoublement fait du français, d'emblée, une langue littéraire, langue rendue consciente d'elle-même, se retournant vers les époques qui l'ont forgée, signalant par son orthographe, dans laquelle les morts nous prennent par la main, sa nature réflexive, ouvragée, fabriquée. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le français me semble être par excellence la langue de la civilisation, prédestinée à faire obstacle à la nuit, nous invitant à poursuivre l'œuvre, réclamant d'être travaillée, rendue plus artificielle encore; langue appelant l'écriture. L'estonien, à l'inverse, paraît s'opposer à l'écriture, langue archaïque, minérale, se dérochant à l'action de l'homme, inattaquable, sinon comme le sel attaque la pierre, par une ruse mille fois recommencée. Il n'y a dans la langue estonienne nulle ruine dessinant une géographie de la culture, construisant une syntaxe de l'histoire, mais le silence des forêts, le grondement de la mer, le souvenir de peuples rudes, qui n'étaient pas des bâtisseurs de civilisations, temples, amphithéâtres ou cathédrales, mais des nomades ou des paysans, dont l'existence taciturne n'a jamais imposé sa marque





sur le monde, se laissant, au contraire, impressionner par celui-ci. Langue pour cela abreuvée de nuit, gardant en elle la cruauté de longs hivers, l'isolement de la sauvagerie, la noirceur des terres restées aux mains des barons baltes, où, jusqu'au cœur du XIX^e siècle, la vie des hommes ne leur appartient pas. Parler estonien aujourd'hui, c'est plonger dans un monde qui n'existe plus, certains de ses mots, tels *veri, maa, tuul* (sang, terre, vent), mots les plus simples et les plus essentiels, bruts, indivisibles comme les nombres premiers, me faisant l'effet d'émerger d'un autre temps, étoiles depuis longtemps éteintes dont la lumière continue de nous parvenir à travers des étendues dont nous ne pouvons nous figurer l'immensité; mots qui, lorsqu'ils sont prononcés, provoquent une effraction du passé dans le présent, de la barbarie dans l'humanité.

Parler ou écrire en estonien, c'est faire un saut par-dessus les siècles, souligner le hiatus dans la trame des époques, tandis que le français est durée, stratification du temps. Durée, il l'est aussi par sa grammaire, tout entière orientée vers la mise en attente, prédisposée au déploiement de la raison: syntaxe évoquant par sa rigueur, par les articulations des subordonnées, où l'on entre en faisant basculer la malléole de la conjonction, les barres métalliques perforées s'assemblant à l'aide d'écrous et de vis dans les jeux de construction destinés aux enfants. Grammaire de la surséance, faite pour intercepter l'éclair de l'intuition, pour, la soumettant au carcan de sa structure, la soustraire à l'instantanéité, la transformer en mémoire, donc en pensée. Grammaire tatillonne par les variations qui la divisent, celles par exemple des conjugaisons où il y a place pour des nuances singulières, tel le futur antérieur qui inscrit l'accompli dans l'à-venir, et met en scène un improbable chassé-croisé des temps. Grammaire prudente lorsqu'elle use du subjonctif afin d'exprimer sa réserve face à ce qui n'existe qu'à titre d'hypothèse, produisant alors des fantômes linguistiques, des ombres d'énoncés.

Peut-être cette surséance m'a-t-elle interpellée parce que j'ai découvert le français à un âge où la langue est déjà celle des livres, dérobée à la fugacité de l'échange; peut-être parce que toute langue apprise demeure une langue construite, dont l'artifice nous est donné en même temps que l'usage, à l'opposé de la langue maternelle, dont la musique évidente et inaudible nous accompagne sans qu'on l'entende, enfouie qu'elle est dans le mugissement des astres, le brouhaha tumultueux des organes, le bouillonnement de la nuit. Ou bien ne m'a-t-elle frappée que par contraste avec l'estonien, langue non de rues, de réseaux, de relations, mais langue de pierres dressées, d'îles solitaires, où l'interminable série des flexions et une tendance naturelle des mots à s'emboîter, signes paraît-il des dialectes archaïques, occupent la place des connecteurs et, ramassant la langue sur elle-même, l'empêchent d'entrer dans l'écriture, cette architectonique du langage.



Mais peut-être ce que je viens de dire ne relève-t-il nullement de la grammaire, si ce n'est de cette grammaire intérieure, de ce réseau d'invisibles coordonnées qu'inscrit en nous la langue maternelle et dont le centre, île d'Ogygie, nombril de la mer, est formé des premiers mots qu'articule l'enfant. Sans doute n'ai-je évoqué la structure du français, son goût pour la phrase arborescente, son penchant immodéré pour les connecteurs, saillies qui rendent la phrase maniable, que pour passer sous silence ce qui peine à être dit: la perte qui se produit lorsque la langue nous échappe, nous confrontant à l'insaisissable, si souvent assimilé à une minauderie du langage faisant des manières face à une réalité qui la déroute, alors que c'est la langue, non la réalité, dont il s'agit de se saisir, pensée, sentiments, ferveur ou désir n'existant pleinement que par la langue qui les fait se déployer, comme des papillons sortant de

leur chrysalide. Invoquer l'insaisissable, n'est-ce pas seulement se refuser à affronter la disgrâce qui nous frappe lorsque la langue se dérobe, cette privation que chacun de nous expérimente quand il n'est plus en mesure de trouver ses mots, et que j'ai vécue lorsque je me suis rendu compte que ma langue maternelle ne m'appartenait plus?

Peut-on perdre sa langue native? En sortir, en être dépouillé, comme dans la fresque de Michel-Ange, Saint Barthélémy au jour du Jugement tenant du bout des doigts sa peau écorchée, soi et non-soi, objet étrange et familier, où l'on décèle encore les traits du visage, mais déformés, rendus hideux, méconnaissables. Enveloppe sans vie, signe certain d'une déchéance, le contraire du corps glorieux, inspirant pitié, inquiétude et dégoût, comme le vêtement de la langue, lorsqu'il nous est ôté, et qu'il devient le support d'une voix étrangère, d'un discours qu'on répugne à admettre pour sien, parce qu'indice d'une scission honteuse qui nous place en situation de locuteur et d'auditeur, d'observateur et d'objet. Langue maniée du bout des lèvres, mots prononcés entre guillemets, avec réticence, témoins du scandale d'une division intérieure. Langue soudain redevenue brute, faite de règles, non de transgressions, ayant perdu ce qui la rendait vivante: expressions orales, en faveur un moment, puis sombrant dans le gouffre du vocabulaire, fleurs des champs rétives à tenir en vase, coquelicots fanés aussitôt qu'ils sont cueillis, mots éphémères qui, lorsqu'ils entrent dans la discussion, servent aux locuteurs à se reconnaître, à vérifier le partage d'une époque et d'un lieu ou, à l'inverse, à confondre les imposteurs à qui, plus qu'aucune autre finesse de la langue, échappent ces caprices fugitifs du glossaire.

La peau, la langue, la respiration et la lumière, supports indispensables de l'existence, qui pour remplir leur fonction doivent être ignorés, et qui n'apparaissent que par la négative, lorsque viennent la nuit et le vent, de même que nous ne

nous figurons la vie que lorsqu'elle devient cahotante, que maladies ou accidents la font bégayer. Comment décrire ce qui se passe en nous une fois que la nuit a chassé le jour, que le vent souffle, et que l'on ne peut plus parler? Quand la langue maternelle, impalpable, invisible, offre soudain une résistance, comme si l'on marchait immergé dans la mer? Comment évoquer la chute hors de la langue qui nous astreint à user d'une parole malhabile, les phrases les plus simples se remplissant de pièges, creusant des vides dans le lexique, et nous forçant à faire appel à la mémoire, ce lointain de la parole, qui d'ordinaire livre d'elle-même les mots, sans qu'on ait besoin de les quêmander?

Celui qui perd sa langue maternelle est réduit à être un mendiant de la parole, toujours humilié car exposé au manque, quêtant la menue monnaie des mots, condamné sans crime, mais se sachant coupable, l'exil suffisant à le rendre mauvais, puisqu'il fait de lui un sujet rebelle, esprit séditieux, traître à son origine, dont la distance par rapport à la langue native menace à chaque instant de se changer en révolte, de basculer en dérision, le rendant menaçant, partant suspect. Celui qui bégaie est condamné d'office, comme ce Barthélémy tenant sa défroque, au visage navré, aux mains sans vie, exprimant désespoir et renoncement, lui qui, bien que se tenant aux côtés du Christ, semble égaré parmi les justes, appartenant en fait à la foule des damnés que les diables emportent vers l'Enfer, et dont la Vierge détourne pudiquement les yeux, moins par pitié que par cette indifférence teintée d'ennui qu'ont pour les réprouvés les gens communs, qui sont sûrs de leur lieu comme de leur droit. Et criminels, ils le sont bien, ceux que la langue a rejetés, parce que tout tribunal se doit de punir plus que de juger, de sorte que celui qui passe devant le juge peut être acquitté mais non rendu à l'innocence, et surtout parce que l'arrêt d'exil n'est que le châtement de l'inconstance, de l'infidélité à la langue originelle.

La langue maternelle n'a sans doute d'autre choix, pour se perpétuer, que de se montrer inflexible, a fortiori lorsqu'elle est, comme l'estonien, une langue à demi-morte, presque abandonnée, agonisante et sans cesse ressuscitée, ayant atteint depuis longtemps la vieillesse des langues, ayant — peut-être depuis toujours — l'âge de disparaître, mais continuant malgré tout à résister et devant pour cela se montrer cruelle, exiger de ceux qui sont nés en elle une foi indéfectible, semblable à celle des époques lointaines où l'on touchait le sacré du doigt, où Dieu se rendait encore présent dans une branche de ricin qui reverdit, dans la rosée de la manne recouvrant le désert, dans l'eau claire prenant la couleur du vin. De même, la première langue parlée par l'enfant est-elle formée de choses, non de mots, présence plus que relais de l'univers, apparition plus qu'évocation, exacerbant la nature de tout langage qui est non de dire mais de vivre le monde. Les noms des couleurs, des odeurs ou des saisons étant dans la langue maternelle colorés, chargés de fragrances et de lumières : jours de printemps naïfs et frais, où certains arbres conservent sur leur couronne inférieure quelques feuilles mortes portant témoignage de l'automne, et où l'hiver est encore répandu dans le sol, empêchant la terre de se réchauffer ; couchers de soleil que l'on tient dans la main, un après-midi d'hiver, alors que la neige enfilée aux branches comme de longs gants de bal immaculés renvoie les arbres dans l'au-delà et que les vitres orangées des appartements, par lesquelles l'intimité s'incrute dans les rues, consolent celui qui s'est attardé dehors. Paysages enfermés dans la langue de l'enfance, essences, non pas simulacres, puisqu'ils ne renvoient à rien d'autre qu'à eux-mêmes, l'alphabet de la langue maternelle faisant coïncider toute chose avec son être, annulant la distance qui sépare les mots des choses, mais aussi celle qui éloigne les objets d'eux-mêmes, et les actes des intentions. Les mots de la langue maternelle sont en cela des désignateurs rigides,

vestiges d'un état magique de la parole, d'un temps antérieur à la folie des hommes, précédant la rupture de la tour de Babel, spirale lancée dans la conquête du sens, puis éparpillée pierre par pierre, langue par langue, la multiplicité des dialectes révélant le caractère fortuit de chacune, le rapport accidentel des signes aux signifiés, et battant en brèche la tentation du cratylisme en même temps qu'elle nous insuffle la nostalgie d'une époque, d'un espace réduit au village et au patois, où l'expérience quotidienne permettait encore de croire qu'il n'existait aucun ailleurs adonné à d'autres langues et où celle que l'on parlait avait valeur d'absolu. Celui qui, au sein de la Babel moderne, ne sait, par une ruse semblable à celle d'Ulysse, fermer l'oreille à la cacophonie des langues, est donc exclu du monde des évidences, et forcé à chaque mot prononcé de constater le divorce des signes et du sens.

Laisser croître en soi une langue seconde, c'est assumer l'indigence de la première, l'exil n'étant pas un déplacement mais le lieu de l'origine qui se resserre au point de ne plus nous contenir, puisque la moelle des langues, leurs idiosyncrasies et plus encore le paysage que chacune porte en soi, se déroband à la traduction, nous révèlent le solipsisme des dialectes et ce qui fait défaut à chacun. Ce n'est pas une consolation de s'en remettre au lieu commun selon lequel la littérature est par essence exil, l'écriture se faisant dans les faubourgs de la langue, ou contre elle, comme si l'auteur devait se rendre étranger à soi, oublier l'air ancien qui fredonne en lui, la ritournelle du pays natal, que l'on peut répéter, non transformer, puisqu'elle se compose de paroles apprises, n'acceptant pas d'être mises au singulier, et n'ayant d'autre but que leur perpétuation. Car la langue est au contraire identité, géographie intérieure. Si nous pouvons nous reconnaître dans un lieu c'est grâce à l'hypallage produite par la langue, ce glissement par la vertu de laquelle deux objets échangent leurs qualités comme si le monde apparaissait par

surimpression en nous, de même que les hasards de la lumière projettent parfois l'ombre des arbres sur un mur, faisant naître une forêt au sein d'une chambre close.



En changeant de langue, nous devenons sans doute un autre, de même que la voix se fait plus grave ou plus aiguë selon le dialecte que l'on emploie, les langues nous rendant tributaires de leur passé, certaines étant raffinées et lisses, à l'instar du français, pour lequel l'histoire est fête, éternel été de la Révolution, le grain de la langue et celui du passé tous deux mille fois polis par la bouche des hommes, broyés par la meule de l'écriture, pareils en cela aux façades en pierre de taille, ornées de moulures, corniches, sculptures, ayant pris la couleur et la douceur du sable à force d'être griffées, grattées par le vent. D'autres, au contraire, solitaires et rêches, langues prostrées, comme l'estonien, gardent en elles un passé d'anéantissement, fléaux, servitude, déportations n'étant plus l'exception mais l'ordinaire de l'histoire, celle-ci condensée dans quelques mots épars qui forment sur les frondaisons du lexique des nodosités du souvenir, semblables aux boules de gui sur la ramure des arbres : plus qu'aucun autre *Liivisõda*, la guerre de Livonie dont le nom contient toutes les guerres possibles, étant à lui seul une nuit de la langue, aspirant l'espoir, disant le sang, la violence, la famine, la peste noire, les charrettes emportant les corps rigides, figés par la mort ou par le froid, ces deux ennemis de l'homme faisant cause commune et finissant de se confondre, célébrant leurs noces sur la couche de la terre, où se mêlent le sang et la boue gelés, dans les plis sales, jaunis, noircis de la neige, éternellement rendue à l'innocence par les nuages qui, se moquant du sort des hommes, étendent chaque nuit sur terre un drap immaculé.

La fête et la mort peuvent-elles s'accorder, et les langues s'unir en nous? Ou bien leurs paysages demeurent-ils intra-

duisibles, de sorte qu'en prononçant des mots étrangers, c'est un paysage que nous perdons, comme si le monde que nous portons en nous ne pouvait être exprimé qu'avec des mots choisis, qu'il ne pouvait apparaître que dans la langue qui est la sienne, rendant impossible toute diglossie intime et dérisoires les tentatives de traduction, déplacements d'un monde vers une parole hostile, cette dernière ne pouvant que rejeter la greffe, comme le corps humain s'empoisonne parfois alors qu'on entreprenait de le sauver en lui adjoignant l'organe extrait d'un autre.



Je n'ai pas de paysage français, aucun lieu français qui s'impose à moi, me parle, exigeant de parler à travers moi, seulement des lieux lointains, estoniens, étrangers, qui me semblent à l'intérieur de la langue française exilés, isolés, coupables d'intrusion. Ce sont ces lieux que j'essaie de faire parler, à l'aide d'une langue qui ne leur appartient pas : paysage estonien, sombre et sinueux, toujours en passe de se perdre, de se taire, pris dans les journées d'hiver vite essoufflées, où il est cinq heures du soir dès le matin, dans la demi-pénombre de la neige, lumière venant non du ciel mais de la terre, renversant la mythologie, consacrant la revanche des dieux d'en bas, soulignant l'obscurité plus qu'elle ne la combat. Terre désirée et sans cesse perdue, menacée comme la langue estonienne elle-même par tout ce qui l'assaille, puissances étrangères, naturelles ou humaines, religions imposées, guerres de conquête, camisole de la neige, mouvement des marées. Terre adonnée à tous les excès, aux nuits d'hiver sans fin, aux jours d'été interminables, qui tantôt surexposent, tantôt exténuent le paysage.

Rien qui s'oppose davantage à la lumière égale de la langue française, lumière de midi ne projetant pas d'ombre, tirée au cordeau par les grammairiens, géométrique à la manière

des jardins de Port-Royal, droite comme les colonnes de l'Institut de France ou celles, uniformes, du dictionnaire. Le français, parole contrainte, parole céleste, dont la charpente bien ordonnée est celle des dominants, la grammaire, l'orthographe, parfois la phonétique reflétant l'imposition de règles venues d'en haut, de la cour, des prêtres, des châteaux, et dans laquelle la langue populaire elle-même, plus difficile à entraver, peut être soumise à des retouches inattendues, telle la transformation d'*ameur* en *amour*, la trajectoire naturelle du mot étant déviée pour ne pas contrevenir au message de l'Église, ou bien sous l'influence de l'occitan, dialecte de la poésie, de sorte qu'on ne peut aimer en français qu'à travers ce parti pris de la langue qui sanctifie celui qu'on aime, faisant de tout amour profane une parcelle de l'amour divin.

Langue des sommets, dans laquelle il n'est pas possible de dire l'humilité d'une terre sans éminences, ne produisant que de légers plissements. Terre à ras de l'eau, maisons à ras de terre, peigne aux dents cassées des toits surmontés de cheminées en briques. Rues aux noms de fleurs, d'arbres et d'oiseaux. Terre sans hauteurs et n'ayant rien pour l'élever, patrie de paysans aux habitations basses, de pensées corsetées par les rigueurs du quotidien, d'espoirs arrêtés par la nuit trop vite venue, la barrière des eaux, l'épaisseur des forêts, le ciel, trop vaste pour le paysage, toujours en train de le dévorer, comme si l'on avait étendu le manteau d'une reine sur une bergère. Âpre géographie du Nord où chaque nuit est un hiver enchâssé dans le jour; terre vide, vouée au ciel et à la mer, assiégée, engloutie de tous côtés comme nous sommes assiégés par la nuit muette, souvent traversés, pour certains engloutis. Pays n'existant que par intermittences, la plupart du temps effacé des cartes pour être englobé dans des nations plus larges, territoires danois, slaves ou germaniques, ayant pour eux la puissance et la caution de l'Histoire; pays ne subsistant à travers les siècles que par une langue qu'on

n'a cessé de vouloir faire taire, langue étrange, tenace, se distinguant de ses voisines, ne ressemblant à aucune autre, si ce n'est à ce grand frère finnois, lui-même isolé au-delà de la mer, langue dont la frontière invisible s'est longtemps substituée aux limites politiques, plus fragiles celles-ci, et éphémères ; langue dure, langue d'une double résistance.



Sans doute est-ce à cause de ce combat toujours repris que l'estonien est resté une langue si rude, agglutinante, comme si les mots en elle avaient besoin de se serrer les uns contre les autres, les phonèmes de faire bloc en se répétant jusqu'à produire d'indus rassemblements, comme celui des quatre [u] de *kuuurijad*, qu'aucun étranger ne peut entendre ni prononcer. Langue de la physique plus que de la culture, du minéral plus que de l'humain, et qui aujourd'hui encore, lorsqu'on l'emploie, fait de nous des êtres anachroniques, comme ces dentelles de givre sur les fenêtres, fleurs cruelles dessinées par la Reine des neiges, qui enferment ceux qui se tiennent derrière les carreaux dans un monde révolu, absent, lointain.

Il se pourrait qu'elle soit destinée à disparaître maintenant qu'elle n'a plus à lutter pour sa survie, ayant obtenu ce qu'elle désirait, le statut de langue officielle, sérieuse, frontières linguistiques et politiques se trouvant enfin superposées, et son archaïsme devenant intolérable, y compris pour ses locuteurs eux-mêmes, puisque ne peuvent exister aujourd'hui que ceux qui habitent dans l'immédiat, ayant su se délester d'un passé encombrant. Peut-être est-elle vouée à l'abandon, trop peu malléable et trop ancienne, malgré des tentatives pour la moderniser, en y faisant entrer des mots venus d'ailleurs, de l'anglais essentiellement, de même que les gratte-ciels du centre de Tallinn, imitant les tours des villes occidentales, ne semblent avoir été construites, il y a une décennie, que

pour combattre le penchant de la ville à s'effacer, à retourner dans la nuit, à se perdre dans les venelles du Moyen-âge. La réforme de l'orthographe, les mots étrangers ne sont pourtant que le retour d'une vieille entreprise consistant à civiliser la langue, comme le faisaient déjà les tribus germaniques, qui imposèrent à l'estonien les mots de la technique, de la santé et de la foi.

Peut-être n'est-ce là qu'une manière enfin trouvée, pour cette langue longtemps mourante, de s'éteindre en renonçant à ses frontières, en se rapprochant des dialectes dominants, et retomber dans le creuset du semblable, l'étape préparatoire menant à l'indistinct; cette disparition même, si elle a lieu, étant l'image du destin des langues, vouées à naître, croître et disparaître, puisque la langue est dans la bouche de chaque enfant, de même qu'à l'échelle des civilisations, semblable aux forêts alluviales, nées d'une graine cotonneuse tombée dans la rivière, germant dans la glaise ou dans la boue, devenant à son tour tige, feuille, peuplier, taillis, jusqu'à ce que les eaux prennent leur revanche, emportent et broient la forêt dans le courant. S'il y a une raison d'être de l'écrivain, elle tient dans le désir de retenir les eaux, de protéger la graine placée en terre et d'observer patiemment sa promesse secrète.

Qu'est-ce que la promesse d'une langue? La coque de la graine fermée sur son secret, la nudité de l'hiver, la neige sans fin, effaçant les limites d'un paysage; une marche lente à travers le silence de la neige vers un îlot de sens que l'on ne fait que deviner. Ou bien, suspendue dans le bruit, assiégée par celui-ci et pourtant toujours vierge, une cage en or, destinée à l'accueil d'un oiseau dont le ramage reste encore à inventer.





PAUL CHANEL MALENFANT

Cosmogonie des choses

PROMENADE EN FORÊT VIERGE FOLLE¹

Ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer.

Amour: art premier, pour amorcer l'abécédaire. Je dis amours et autres mélancolies quand se sont envolées les grandes orgues du cœur, avec le temps, avec les morts qui veillent en nos souvenirs et sous l'effet néfaste des affaires courantes de la planète.

Tandis qu'au trou de la mémoire, *au fond du fleuve Amour*, brille encore *la pointe vibrante du cœur constamment en éveil*.

Le mot **Â**me ne saurait ici produire du sens tant le poème, chez Roland Giguère, lapidaire et tout absorbé dans la stricte résistance de sa forme, dans son absolue nécessité, est, par essence, voué au seul émerveillement d'une intense rêverie matérielle.



Blanc: blanc sur blanc, des pas sur la neige, un envol d'oies sauvages dans le bleu d'octobre, les repentirs invisibles aux tableaux de Riopelle, le grand Livre du fleuve, en janvier, sous le gel, l'aura sonore de la *rosace* émergeant des *roses*, des *ronces*,

1. Tous les mots, images, fragments ou phrases en italiques appartiennent à Roland Giguère et la plupart sont empruntés à *Forêt vierge folle* (Montréal, l'Hexagone, coll. «Parcours», 1978).

une fugue de Bach par un clair matin d'été, *les cris blancs et aigus des sinistrés*, la langueur et la nostalgie et le sillage imperceptible des nuages au-delà de la mer, un miroir sans visage pour lire dans les lignes de la main de Malevitch, *les marges blanches où la mémoire s'ensevelit*, l'ange silencieux qui passe entre l'arbre et l'écorce, l'acte de naissance et le dernier soupir...



Cris : les cris retentissent tels des blessures infligées au silence, des salves d'aiguilles au centre de l'horloge. Ils saignent comme des échardes sous les ongles, des épines sur le blanc de l'œil. *J'imprimais la nuit les cris les plus clairs*. Le sable du sablier se dispersait dans la pénombre. *Et la nuit maintenant éclate de mille cris retenus à huis clos au fond des puits*.

À corps et à cris. Les corps découvrent des îles tranquilles à la dérive du désir. Ils reposent, vastes oiseaux repliés sur leurs ailes, dans le jour sans appel, quand se confondent, monochromes, le silence et le silex. Ils s'ouvrent, à découvert de leurs masques, éblouis, glorieux, lorsque le printemps s'annonce sous le coup de midi dans le fouillis des feuillages.

Les corps alors, veilleurs de lueurs, font office de toutes les couleurs.



Dessin : la main trace des figures arachnéennes qui tissent leurs toiles pour enrober la poésie de fils de plume, de rayons lumineux. Des images, des visages visibles vivent par magie dans les marges du désir et du destin. Mais « Jamais un coup de dés n'abolira le hasard. »

Il y a dans le dessin un ton confidentiel qui lui est propre ; regarder les dessins d'un peintre, c'est un peu en feuilleter le journal intime. Chez le peintre, chez le poète, le confidentiel reconduit à l'universel. Ici le deuil n'a pas de lieu. Ailleurs, on reste seul sur le seuil

de sa maison, avec dans sa main la seule chaleur de son autre main. Avec son ombre, contemporaine et soumise à côté de soi, tandis que s'éteignent, une à une dans la nuit des néons fous, les lettres capitales du nom de DIEU.



Exil: *L'exil nous guette.* Du dedans au dehors. Dans la distance et l'abandon. Dans ce pays froid qui chaque saison se dérobe sous nos pas. Dans tous les cas de malheurs qui accablent la planète, de Beyrouth à Sarajevo. Chez les tueurs fous qui exultent dans les salles de classe et sur les territoires occupés.

Dans les trahisons du jour le jour, dans la détresse et dans l'effroi et dans le désamour. Devant la chemise de nuit, le nid défait, la lampe éteinte. Dans le pain oublié sur la table, le vin rance au fond du verre, l'insecte mort sur la vitre, quand la vie se dévide aux pages du calendrier.



Fenêtre: comme Giguère, j'aime la fenêtre, le mot, la chose. C'est toujours par une fenêtre — Rue Daubenton à Paris, dans un tableau de Mondrian, à Sainte-Luce-sur-Mer pour la pensée en front de mer, à Saint-Clément pour les pommiers en fleurs de mon enfance au jardin du père Isidore... — que je viens à l'écriture. Car elle exalte l'esprit des lieux. Elle reconduit l'être à l'avènement de la naissance, au cycle des eaux originelles.

Comme le tableau, elle incline à la veille, à la vigilance. À la voyance. *Il suffit d'une seule fenêtre illuminée un seul œil à la fenêtre pour découvrir une île fraîche à la croisée des matins.*

Longue vue. *Il faut toujours voir au-delà, prendre tout pour une fenêtre.* Et imaginer un œil nu, brillant de larmes, ouvert. À découvert entre des volets clos.



Grimoire: pour apprendre à lire: ouvrir un livre d'images à la lueur des bougies, à la seule faveur de la nuit.

Pour écrire un poème: écouter la voix silencieuse de la mer au fond du coquillage. Voir ensuite la forme de l'oreille apparaître, visible, au creux du coquillage muet.

Pour apprendre à mourir: retomber en enfance.



Habitable... et habitée: comme l'ombre portée sur un tableau, comme la main qui écrit sur la nappe devant la transparence du verre d'eau, comme la terre avant le chaos du siècle dont les ruines s'écroulent, décors d'opéra baroque.

La pensée et le rêve sont habités. La rêverie, flottante, flexueuse, entre dérive lente et parcours aquatique, est infiniment habitable. S'y opèrent toutes les métamorphoses de l'univers invisible. Et devant le magma du monde, se déploie la tension entre l'angle et la courbe, entre la ruine et la boue, la boussole et le minaret. *J'aime les courbes, sinuosités, volutes, méandres profonds où l'on se perd pour monter, descendre, tourner en rond et sans cesse rêver du lieu où l'on voudrait vivre, s'arrêter enfin.* La spirale devient une façon d'exister, de toujours tout recommencer. La halte et la faction, des manières d'être.

Nuances sonores, musiques visuelles: entre le bleu de nuit et le blé de mer.



Images: de l'image poétique à l'image visuelle, de l'image lue à l'image vue, il n'y a qu'un pas. Un pas vite franchi par l'ouïe, car elle voit; et par l'œil, quand il ne fait pas la sourde oreille. Les sens, en toute poésie, sont réversibles comme les

parfums, les couleurs et les sonorités. Les sens irradient tels, dans la lumière d'hiver, les rituels spéculaires de la neige.

Quel bonheur, chez Giguère, que l'imaginaire! Entre boîte à musique et miroir aux alouettes, entre table tournante et feu d'artifice, entre carrousel et kaléidoscope! Les choses sont autres choses, pays et paysages confondus, vies et visages dévisagés. Voyageurs éperdus.

Alors, émerveillée, la lecture parfois hésite à choisir entre les bonheurs d'expression: entre *la grandeur d'une amande avec les armoiries de l'été* et *la porte aux anémones qui attendent sur le seuil*.

Car la pierre de sagesse, après le voyage au fond de la nuit, entre en âge de parole. Et comme la mer, elle veille.



Jeux: libre cours quand vient *le libre jeu des métamorphoses*. La poésie refuse d'opposer le «parti pris des choses» (Ponge) au pari pris des mots. Elle les rassemble, les assume et, euphorique, se réjouit par avance de l'un comme de l'autre. «Ne me dérangez pas je suis profondément occupé», disait, avant Giguère, et tout absorbé par son jeu, le poète enfant de Saint-Denys Garneau, nous rappelant ainsi que le poème n'est pas une distraction mais une occupation, n'est pas *une évasion mais une invasion du réel*.

«Et dans ses yeux on peut lire son espiègle plaisir / À voir que sous les mots il déplace toutes choses»: pour le poète de *Regards et jeux dans l'espace*, les mots et les choses pactisent avec le sens car ils sont doués d'une seule et même vie de poésie.

Forêt vierge folle, la parole poétique, facétieuse, ludique, tient aussi dans la jouissance acoustique et visuelle de nommer les objets par leur nom. De jongler avec les mots comme avec des bulles. De les détourner de leurs sens communs et de l'usure du sens courant. «Langage tangage» comme chez Michel Leiris.

Ces poètes-là sont des magiciens, des prestidigitateurs qui sèment les vocables à tous vents.

Ainsi, certains mots, certaines choses, fétiches ou talismans de l'imagination, appartiennent en propre à Giguère: les lits, les îles et les nids, l'ombre, la proie et le corail, la foudre, l'aube et le brasier, le sang, le puits et le coup de minuit, la larme, la lame et l'étoile, l'ébène et le faucon, le miroir et la cage, la main, l'augure et la mémoire, le sablier, l'encrier, l'aquarium...

Quoi d'autre encore? Résiste à ce jongleur, propriétaire du dictionnaire.



Kaléidoscope: le jouet favori de mon enfance. Grâce à cette baguette magique, j'ai appris la mobile irradiation des vitraux, de l'éclat lumineux au foisonnement du feu; le mouvement immobile et la métamorphose et la géométrie des cristaux; le pacte de la partie et du tout; la dissémination du fragment, la pulvérisation des lueurs, la fulgurance du rassemblement des signes; l'étincelle et le tison dans l'énergie de la flamme et du flambeau! Bref: leçon de choses, de poésie.



Lettre/Livre: toute lettre, toute peine est capitale. Lune et l'autre appartiennent au *capital des choses visibles*. Je revois la main d'écriture de l'enfance appliquée sur le tableau d'ardoise de la petite école. L'air, courant l'air, embaumait d'aubépines ou de feuilles d'automne brûlant dans des barils de tôle. Mappemonde. Le monde était majuscule entre les mains du père.

Un homme est au tableau noir et voilà que, la craie blanche à la main, violant le tableau, il retrouve ses yeux d'enfant et réapprend à voir le monde non pas comme il est, mais comme il le voit, lui, avec ses yeux vierges. Comme il l'imagine.

J'habite dans ce souvenir. L'ai-je vécu ou l'inventé-je par l'osmose magique qui assortit l'écriture et la lecture : une seule ligne de vie sinueuse dans la paume jusqu'à ce qu'elle croise la ligne d'horizon, la plus seule de la terre.



Mot/Mer/Mémoire : toute écriture fait des vagues et la plage déroule à l'infini dans l'espace l'immense marge du monde. Le passé, pétrifié, resurgit dans le présent tandis que les poètes passent des heures très lentes à l'écoute flottante de la langue. Ils épellent *remous, margelle, libellule...* Les mots sont fruits de mer et la musique vient du néant.

Les choses alors bougent et brillent dans les armoires de cèdre, on dirait des anémones, des améthystes.

Bientôt, en sourdine, entre murmure et rumeur, les mots maudits, « mort » et « miroir », feront leur triste apparition, comptine silencieuse chuchotée au visage aveugle de la mère amnésique.



Nuit : blanche, évidemment. Mais des amis m'ont offert un jour une gravure de Giguère intitulée *La nuit en rose*. Un oiseau noir plane au-dessus du vide et trompe l'œil. Vertige autour d'un nid de brindilles beiges. Noir sur noir comme dans les vitraux de Soulages, à Conques. La lumière s'y éteint, ombreuse, en une obscure fulgurance de lueurs, de transparences.

Depuis ces années-lumière, je veille, dans les siècles des siècles, la longue nuit agonique et les mille et une nuits de celle qui m'a donné le jour.







Ombre/Oiseau : l'oiseau de mon enfance, à Percé, use le rocher d'éternité. C'est un fou de Bassan abattu en plein vol, par un tueur fou, sur l'Île Bonaventure. C'est un Œil nu qui ne sait plus ce qui de l'ombre ou de l'ambre anéantit sa nuit.

Mon père, entre le bleu de lessive et la lueur mauve des laitues, semait des cendres sur le jardin. Ma mère, fleur de farine, mettait la main à la pâte, car *Pour nourrir les oiseaux il faut faire son propre pain.*

Ainsi va le souvenir, nulle part. Puis il revient, clochard en loques tendant la main à la croisée des chemins, tandis que l'avenir prend du retard.

Entre temps, s'effectue la grande *Métamorphose aux pays des oiseaux* qui donnent à entendre, dans leurs filets de voix, toutes les résonances du noir, le cliquetis des armes et des outils des bourreaux. Car *la zone d'ombre est nécessaire au poème comme le silence au cri.*



Pays/Paysages : *Les paysages qui nous hantent sont ceux que nous imaginons et les paysages que nous imaginons sont toujours habitables et souvent habités.* Je pense souvent à ces lieux de Provence où j'ai vécu, dans l'abandon laborieux de l'écriture, entre le cliquetis des sauterelles et l'odorante mer mauve des vagues de lavande. Giguère y écrivit *l'Adorable femme des neiges.*

L'écriture, sa vérité comme son mensonge, est une contrefaçon de la mémoire. Ainsi, j'entends encore parfois à l'aube dans mon rêve, entremêlée aux cris à pic des pies et au silencieux sillage des lapins de garenne, la tourmente d'un vent fou glacé par la pluie de mars sur les toits d'ardoise. Synesthésie sonore.

Les immenses platanes, comme des Christ en croix, tenaient dans le vide leurs moignons coupés. L'hiver du pays d'Aix aiguissait ses couteaux sur les façades. À midi, quand le

miel du soleil aurait fini de fondre sur les trottoirs du cours Mirabeau, nous irions boire aux terrasses un vin rosé et doux.



Quel avenir nous attend? Quand la nuit tombe sur la terre et quand le siècle vole en éclats? En quel pays naître et venir au monde?

Sept fois sur la langue tu retournes les questions, les énigmes, tandis que les syllabes de Québec doucement dans ta bouche s'éteignent comme des bougies.



Roue: ou **Erre** d'aller. Toutes les choses viennent en échos des choses.

Et «Oh cet écho!» quand *roucoule* ce qui *coule* et *roule*, là où les *seins de velours* sont des *seins de velours*, à l'infini, comme un palindrome de corps glorieux, cycle de l'éternel retour.

La tête tourne dans les nuages tandis que «La terre est bleue comme une orange»; la palette de l'arc-en-ciel se déploie sur le chevalet. Et comme il tourne à son tour, à la vitesse du vent, le polichinelle de mon enfance étourdi d'ivresse sur le parquet de cèdre! Fleurs d'oranger, bulles de savon, cerceaux de paille, films muets: des images du monde défilent pour donner à la mémoire sa forme provisoire.

Car, entre le point de fuite et le globe terrestre, entre l'angle mort et le ciel de lit, toute perspective est abolie.



Silence/Signe: au large du soir quand les lampes de la nuit s'ouvrent comme des ombrelles odorantes, tu dis: «Tais-toi». Tel silence est violent dont la lance va droit au cœur de la cible. Alors le sang ruisselle, à découvert, sur les seuils.

Tel autre se répand, palme sur un toit de chaume, halte au chaud pour laisser au repos la mémoire vive. Alors la terre s'ouvre, amande d'eau douce et planète conquise. Les maisons clignent, s'illuminent, cubes de couleurs aux tableaux de Paul Klee. Le soleil devient violet, la table tourne entre les enluminures, les cartes à jouer jonchent le sol comme dans un conte inachevé. Et la petite fille aux allumettes flambe comme une petite torche de couleurs dans le dessin d'enfant.

Signe des temps, la poésie de Giguère connaît aussi la fable, le proverbe, la consigne.



Temps: il y a l'arbre et l'éclair, la caille et la paume, *le temps de l'opaque* et celui des hautes trahisons de l'Histoire. Meurtres à blanc et crimes de sang.

Mais le jour qui se lève est serti d'odeurs, corbeille d'osier remplie de petits pains et d'oranges amères.

La poésie capte l'épaisseur palpable et plastique du temps qui passe. Elle retrouve le temps perdu de la mémoire et le *printemps ébloui dans les artères*.

Cosmogonie des choses visibles, elle est une intuition du monde. Une intuition qui ne trompe pas.



Us et coutumes: j'imagine les gestes quotidiens du graveur dans son atelier. Nomenclature des choses du monde, un chat peut-être somnole sur le pas de la porte, une araignée déploie sa corolle à l'angle du mur de chaux. Sur l'établi une pierre ponce est posée entre *La montre molle* de Dali et *La Muse endormie* de Brancusi. Les lettres de l'alphabet voltigent comme des lucioles au-dessus d'un étang. Des oiseaux noirs nagent dans l'encre de l'aquarium. Au rebord de la fenêtre, un géranium

rouge éclate dans un pot de grès. Une boussole veille dans la main de l'ouvrier. Une mappemonde repose en équilibre sur le dictionnaire parmi les objets de beauté.

Bref, impossible de faire l'inventaire de ce lieu ; dans la cheminée, l'esprit souffle sur les braises.



Vide : comme si de rien n'était quand le sillage de la neige s'efface sous les pas des passants, quand les mots sur la page s'enlisent dans l'encre, grande noirceur d'aquarium et de pôle. Vois encore, veilleur de nuit, ces étincelles éphémères, ces lucioles mises en abîme et qui s'envolent parmi les éclats du verre brisé.

Mais où donc va l'avenir entre les vagues qui vacillent et sans cesse reviennent à leur sillage de vagues ? Tandis que la pensée erre au front de mer.



X : comme la signature très ancienne – immémoriale dans la nuit des temps – de mon père mort.



Yeux : fixes, forcément, et bleus comme des idées folles jouant aux dés sur un tableau d'ardoise.



Z : zig zag de la pensée quand le souffle est suspendu entre le pied de la lettre et le point final. Entre l'enchantement de la parole et l'horreur froide des génocides.

Car le Z ressemble à une arme, entre la faux et la scie, la hache ou la kalachnikov.

Surtout, ne jamais lui laisser, sur la langue, le dernier mot.



LAURENCE C. THÉRIAULT

La nuit du champ de coquelicots

BOÎTE-OBJECTIF

Dans certains cas les gens peuvent savoir lorsqu'ils dorment. Je sais qu'avant je pouvais savoir que je dormais quand j'étais dans des situations où les lieux et les visages changent sans que l'on quitte les lieux, sans que l'on bouge nécessairement. Quand toute la réalité devenait liquide, et que les discontinuités glissaient ensemble. Quand je me retrouvais dans des situations impossibles et qui ne marchaient pas. Quand c'était l'imagination.

Si je me retrouvais dans la rue où nous avons marché avec le groupe de la garderie pour nous rendre à la pataugeoire. Si je me retrouvais dans la rue du chien de garde. Ce qui avait été une erreur de la part des éducatrices puisque la chaîne aurait pu s'arracher. Si j'étais dans cette rue, seule, et qu'il y avait un camion-remorque chargé de chiens de garde qui s'ouvrait, qui se déverrouillait par erreur devant moi. Si les chiens qui aboient se mettaient tous à se jeter sur moi, en sortant par la même issue répandue comme une rumeur au sein de l'entrepôt. S'ils se précipitaient tous vers moi. Si la meute de chiens sortait du camion-remorque avec grand bruit et force élans. S'il fallait fuir les chiens qui sont fâchés, qui tuent. Alors je savais que j'étais en train de rêver.

Dans mon rêve il était possible de voir les chiens et aussitôt de savoir qu'ils n'étaient pas vrais. Que je dormais. Mais il aurait fallu savoir comment faire. Comment faire si les chiens qui ne sont pas vrais se précipitent sur moi. Se

réveiller avant qu'ils arrivent ou se laisser faire. Se détacher puisque c'est un rêve. Se laisser mordre. C'est impossible, ils ne peuvent pas arriver sur moi. Ça ne se conçoit pas s'ils arrivent sur moi, il n'y aura pas de résultat. Je me réveillerai. Mais comment faire pour se réveiller *avant*. J'ai peur qu'ils me mordent en rêve, j'ai peur. Je sais que j'aurai mal quand même.



Pour être quelqu'un, il faut d'abord être dans l'impossibilité de souhaiter être quelqu'un d'autre. Il arrive qu'on dise j'aimerais être telle ou telle personne, mais ce n'est pas vraiment ça qu'on veut dire. On veut plutôt dire j'aimerais avoir telle ou telle chose que telle ou telle personne possède. On ne voudrait pas *être* une autre personne, même si cette personne est chanceuse, a du succès. C'est impossible, y penser, on ne veut pas. On en est incapable. On n'y pense jamais jusqu'au bout. On ne peut pas s'imaginer à l'extérieur.

Je me demande si en général c'est immédiat chez les gens, c'est-à-dire si ça va de soi dès la naissance, ce sentiment d'appartenance à sa personne. Je me demande si on doit l'apprendre. Si c'est quelque chose de culturel.

Petit, on est soi mais un soi très vague. Le soi pourrait très bien être générique, transcendantal. Mais nous n'y pensons pas, nous n'y croyons pas, nous ne pensons pas que nous sommes une personne. Nous ne nous pensons pas en particulier.

Dans la vie, on est soi sans s'observer moi, c'est normal. Forcément nous concevons moi; il le faut, nous vivons en société. Mais l'information est toujours indirecte. On ne regarde pas *moi* dans les yeux. Nous sommes trop familiers à nous-mêmes; ça ne marche pas, ce n'est pas ça.

J'ai appris que j'étais moi, très jeune, je me le rappelle. J'ai vu que j'étais moi, ou j'ai eu un choc terrible, en me regardant

de l'extérieur, c'est-à-dire en me voyant dans le miroir et en oubliant, par distraction, de me chercher en particulier dans le miroir. Comme on s'aperçoit de profil sur une photographie dont on n'est pas le sujet principal. Sans s'attendre à se voir, on s'aperçoit soi-même d'un œil distrait. On pense voir quelqu'un d'autre. Quand on voit que c'est soi, on se sent trompé. On souffre.

Je suis une personne distraite, et quand j'étais jeune j'étais distraite. Par manque de vigilance par rapport à la logique de la réalité, je me vois dans un miroir; je m'appréhende sans entente préalable de l'identité du reflet avec ma personne. Je me vois comme si j'étais quelqu'un d'autre. Puis je le vois: *c'est moi*, et je comprends que je suis quelqu'un. C'est brutal. Je comprends que je peux être quelqu'un pour quelqu'un d'autre. Ça me choque. J'ai vu ça. Ça me gifle, ça me coupe le souffle. Je me suis fait peur en voyant l'autre, je n'y avais pas pensé. Je n'avais jamais vu ça sous cet angle-là. C'était presque comme en apprenant que ma mère ne s'appelait pas «maman». Je m'étais alors sentie violée par la réalité. J'avais refusé. J'avais nié.

Je pense que j'ai succombé à la tentation de me torturer devant le miroir. J'ai voulu le reproduire. Je ne *voulais* pas le vivre, c'était comme un vide extrême ou être mort. C'était comme sortir de soi ou être nulle part. C'est le genre de choses qui fait mal. Mais c'était plus fort que moi: je me savais connaître le *petit chemin*. J'avais peur de le vouloir et je le voulais; je me disais «n'y pense pas». Ça ressemblait à se répéter dans sa tête: «moi-moi-moi-moi-moi», en se regardant. Je pense que les gens ne sont pas capables de vivre ça parce que pour eux c'est évident depuis le début qu'ils sont eux-mêmes. Ils ne peuvent pas faire ça, s'objecter. J'avais déjà parlé à des gens de cette expérience-là, et il y avait une personne qui avait dit: «Oui j'ai déjà vécu ça exactement ça. C'était quand j'avais fait un mauvais voyage. Quand

j'avais pris une drogue et aussi que les choses que je voyais ressemblaient à la façon de voir en infrarouges.»

Maintenant je ne suis plus du tout capable de faire ça : me mettre dans un certain angle optique et souffrir. Je n'y pense plus. Je n'ai plus envie de me regarder et de sortir de moi. Et je n'en serais plus capable de toute façon. J'ai l'impression que cette expérience a été nuisible, j'ai l'impression qu'à partir du miroir, le reste a été un processus de guérison.



Il y avait *Le Magicien d'Oz* que j'écoutais toujours, que je n'arrêtais jamais d'écouter dans ma petite-enfance ; je regardais le film de ma propre vie et je ne pouvais plus arrêter de regarder ce film-là, et je me rappelle cette histoire. Je me rappelle Dorothée qui marche, qui suit les briques jaunes, et qui suit les briques jaunes pendant tout ce temps. Suivre les briques jaunes, Dorothée, c'est ce qu'elle faisait et c'était pour un but. C'était parce qu'il le fallait, et que le magicien d'Oz voulait que l'on suive les briques jaunes et après, au bout, il y avait le magicien d'Oz qui avait été un *mensonge*. Ce n'était pas le magicien d'Oz.

Et je me souviens seulement qu'ensuite il fallait tuer. Il fallait tuer la sorcière, le magicien d'Oz, ils sont la même personne. C'est tout ce dont mon souvenir a besoin, c'est un souvenir pur qui conserve la stricte nécessité de l'histoire. Le reste n'a pas d'importance, il fallait tuer le magicien d'Oz, le leurre, il fallait tuer la sorcière. Mon Dieu juif il fallait le *tuer*. Je n'ai besoin de rien que de la pureté du schéma des briques jaunes pendant dix ans et du magicien d'Oz qui attendait au bout, la mort de Dieu qu'il fallait tuer soi-même. Tuer la sorcière, lui jeter de l'acide et la faire fondre, la regarder mourir, regarder mourir Yahvé pour y croire et le purger.

Et qu'il fallait enfin retourner chez soi. Qu'il fallait revenir chez soi dans la seule vie que l'on avait eue, la

trouver quelque part entre d'abord la conscience d'exister et ensuite le fait d'avoir sept ans. *There's no place like home*. Et qu'enfin je pouvais, que j'avais le droit de fermer les yeux et de revenir à la maison avec mes souliers rouges au Kansas, et que j'allais enfin revenir à la vie, à ce que j'avais eu avant, au temps de la garderie, au temps de la maternelle. S'attacher au peu de souvenirs de la vie que j'ai eus. Comment redevenir comme avant s'il n'y avait pas d'avant, il fallait s'en souvenir. Il fallait reprendre ce que j'avais arrêté il y a dix ans à la garderie et il était toujours temps. Il fallait pouvoir revenir à la vie dont je m'étais souvenu. Le temps d'avant sept ans il fallait le reprendre, le temps de la garderie, le temps d'avant qui était presque inconcevable et la vie que personne encore ne m'avait enseigné à haïr. Ce temps-là où je n'avais encore permis à personne d'enlever ma vie de moi, le temps où je vivais en possédant ma vie moi-même et en me moquant de ce genre de choses, en riant de ce genre de choses débiles, ce temps qui m'était apparu étrange, étranger et que j'avais chéri malgré tout par mon petit peu de lucidité sensible.

Moi comme ça, *moi* alors que j'étais quelqu'un qui vit comme ceux que je vois vivre de l'extérieur et qui me sont étrangers. *Moi* qui vivais de la vie des autres qui sont loin et qui vivent dans une vie lointaine et étrange, à laquelle je n'avais eu pendant tout ce temps aucun droit d'accès.

Il fallait revenir à la préhistoire de ma vie, au temps d'avant, le temps où j'étais encore dans un cheminement de vie comme les gens qui vivent qui sont des enfants qui ont une famille qui ont une chair. Qui sont nés avec une chair venue de la chair de leurs parents et qui vivent juste de ça, du fait d'être une personne née en chair et vulnérable de vivre uniquement, d'adorer et d'être adorée dans la chaleur. Qui sont nés pour vivre de la vie qui passe pour rien et qu'on m'avait dit vaine, inutile, coupable.



JEAN DÉSY

Nous partirons

J'aime m'arrêter dans ta rue
 Et gravir les trois marches
 Menant à ton perron
 J'aime cogner à ta porte
 Ou sonner puis ouvrir en disant
 C'est moi!
 Tu es toujours en haut
 Tout en haut de l'escalier
 Où tu as écrit en lettre bleues
 Sur les contremarches
 Un court poème que tu aimes
 Tu te tiens là et tu dis
 Entre! Monte! Viens!
 Et je monte
 Avec dans mes mains tendues
 Un petit bouquet
 Des violettes ou des lys
 Toujours des violettes ou des lys



Je ne dors pas
 Je rêve de toi
 Un crayon sur l'oreille
 Les doigts sur le clavier

Je rêve de toi
Posée sur moi
Avec ta langueur et tes mains
Qui sont des grenouilles
Je rêve de tes jambes
Certains soirs
Et le matin qui rit
Je rêve de toi
Et je ne dors pas
Je ne dormirai jamais
Nous ne dormirons jamais
Tant que nous resterons
L'un pour l'autre
Tout au bout de nos doigts



Je pense aux nuages
Comme à notre voyage
Aux nuages comme à ton visage
À ton visage dans les nuages
Et à tes yeux qui me regardent

Je pense aux nuages
De tous ces Nord aimés
À nos routes superposées
Nos deux chemins entrelacés
Notre maison dans nos poches
Et nos souliers libérés

Je pense à tous ces nuages
De mes voyages avec toi
Avec toi je m'ennuage
Je m'attache à ton visage

Pour gravir les derniers glaciers
 Une pluie douce dans nos yeux



Nous partirons l'œil incendié
 L'estomac chargé de fleurs
 D'hémérocailles de lys et de pissenlits
 Nous partirons pieds nus
 Pareils à des enfants de Félix
 Issus de l'Île et de la pointe d'Argentenay
 Nous irons tout droit
 Vers l'Ouest et son grand lit
 Fait de soleil couchant
 Pour aller dormir
 Ou rêver peut-être



Quand tu viendras chez moi
 Tu seras chez toi
 Et les montagnes douces seront à toi
 Les nuages seront les tiens
 Et la neige toute la neige
 Qui entoure la petite maison de bois
 Eh bien, toute cette neige sera à toi
 Tu seras chez toi
 Bien dans cette maison où je ne serai pas
 Tu la feras tienne pendant quelques heures si tu veux
 Tu t'y assoiras et peut-être tu regarderas
 Un livre ou deux ou trois livres
 Il n'y a que des livres dans cette maison
 Qui est chez moi dans les montagnes
 Que des livres qui parlent de nuages
 Mais aussi d'humains mais surtout d'âmes

Dans ces livres tu seras chez toi
Chez moi le nomade toujours en quête
D'une montagne à gravir
D'un nuage à faire frémir
Je serai heureux quand tu seras chez moi
Avec moi-même si je n'y suis pas
Comme je suis toujours là avec ceux et celles
Qui me visitent et qui aiment rêver
Qui aiment vagabonder par la pensée
À travers les montagnes douces
Et la lumière et les nuages
Et les sitelles apprivoisées
Et les mésanges à tête noire
Car chez moi ce sera chez toi
Puis tu verras je reviendrai



MONA LATIF-GHATTAS

Quand c'est la plus jeune qui part

La plus jeune est partie. Celle sur le berceau de qui tu te lançais à l'âge de dix ans en rentrant de l'école pour l'étouffer d'amour. Ta poupée vivante qui souriait et clignait des yeux sans que tu n'aies à la remonter. Tu fourrais ton nez dans son cou qui sentait la poudre Johnson&Johnson et tu la chatouillais pour qu'elle rie aux éclats.

La plus jeune est partie et tu restes effarée comme une enfant de dix ans à qui on vient d'arracher sa poupée. Mais tu en as soixante et à ces âges on ne tape pas des pieds. À ces âges on sait aussi que l'on ne part pas chacun son tour par ordre d'ancienneté de vie sur la terre.

Tu sais tout cela mais tu restes figée sur ton banc de bois, dans un monastère du Sinaï où tu t'es réfugiée pour tenter de trouver une raison qui te paraisse valable. La nuit, dans le désert, les étoiles fracassent le ciel de leur lumière. Tu lèves les yeux et tu cherches une étoile nouvelle, une étoile nouvellement introduite dans la constellation de... Dieu?

Tu te plantes au café El Fishawi avec un carnet sur les genoux et tu regardes les orfèvreries architecturales de l'art islamique. Tu commandes un café et encore un autre et puis un thé à la menthe. Tu écoutes le Azan venant de la Mosquée El Hussein. Tu écoutes attentivement la prière de midi pour que Celui qu'on invoque daigne répondre à tes incertitudes. Tu veux qu'Il te console. Est-ce qu'Il t'entend...?

Tu es fracassée parce que les choses ne se passent pas dans l'ordre logique des choses même si elles se sont faites au mieux de la connaissance humaine et dans les règles de l'art. Tu te tapes les joues et les cuisses avec tes paumes comme les villageoises arabes de ton enfance pour te lamenter sur l'impuissance de l'art à guérir les humains.

Tu te regardes dans le miroir et tu vois que le choc t'a vieilli de dix ans. À présent vingt ans te séparent de la plus jeune et tu te lamentes encore plus parce que tu as soudain le sentiment qu'elle est partie infiniment trop tôt.

Tu essaies de philosopher sur la vie terrestre et tu te dis qu'elle est enfin dans des paradis d'où sont absentes la vulgarité, la trahison, la jalousie et la laideur. Tu te dis qu'elle est protégée du saccage, de l'envie, de la calomnie et de la médisance, des sornoiseries humaines, de la douleur et des multiples déceptions. Tu philosophes. Et tu regardes le ciel du Caire aux étoiles cachées par la pollution de l'air et tu veux croire qu'elle est dans les bras de la lune.

Tu restes là, toi, pesant lourdement sur la terre comme une pierre qui doit encore être fendue avec des pics avant de mériter la paix.

Et puis tu te plais à croire que tu acceptes ton sort de vivante et tu te dis qu'il va falloir poursuivre le chemin.

Pour le dernier adieu de la plus jeune qui part, parmi les nombreuses personnes aimantes venues une dernière fois la saluer et rendre hommage à sa mémoire, le Président Général de Johnson&Johnson, arrivé la veille dans son avion privé. La vie avait fait en sorte que ce grand Monsieur et son épouse soient entrés dans ses horizons.

Quelle révérence du destin.

Tu éprouves soudain une grande fierté.

Tu es fière de sa beauté, de sa nature d'artiste, de son charme et de son talent.

Tu es fière de l'Égypte qui l'a fait grandir et qui l'a offerte à l'Amérique pour qu'elle rayonne un jour et qu'elle charme les grands de son pays d'adoption.

Tu souris en voyant entrer M. Johnson & Johnson et tu as soudain envie de lui dire que le bébé d'Égypte avait la douce odeur de sa poudre.

Tu agites ta cervelle et tu te dis qu'il y a une Vie après la vie et tu te souviens que ce Dieu de qui finalement tu préfères ne pas douter t'a donné le don de la musique et celui de l'écriture. Tu penses à Zorba le Grec qui dansait pour conjurer la douleur de la perte de son fils.

Alors tu sors dans le jardin de la plus jeune à Cincinnati, il fait moins dix degrés et le jardin est blanc de neige. Tu allumes ton Iphone et tu dictes un poème et ses notes de musique. Quelques minutes à peine ont passé. Tu as les doigts gelés mais tu as une chanson pour elle.

Tu as le sentiment du devoir accompli car tu l'as ainsi ancrée à jamais dans les mémoires. C'est ce qu'on appelle dans le langage des poètes : l'Éternité.





NAÏM KATTAN

Cent ans de littérature : Maurice Nadeau

Au début de 1948, j'étais depuis quelques mois étudiant à la Sorbonne, je me rendais comme tous les dimanches après-midi chez Yves Bonnefoy, à l'hôtel qu'il habitait Quai Notre-Dame. Je l'ai connu grâce à Georges Henein, qui lui avait annoncé mon arrivée à Paris. Il avait quitté le groupe surréaliste alors qu'André Breton me présentait comme le chef du groupe surréaliste de Bagdad. Yves me demanda si nous étions nombreux et je lui ai répondu : tu as tout le groupe devant toi. J'avais écrit plusieurs articles sur le surréalisme dans la revue *Al Fikr al Hadiith* de Bagdad, dont j'étais membre du comité de rédaction. Georges Henein, l'un des rédacteurs de la revue *Al Maggalah al Jadidah* du Caire, publication trotskiste et surréaliste, avait remarqué mes textes. Le surréalisme avait ainsi atteint ce lieu perdu, Bagdad. Il m'a écrit et ce fut le début d'une amitié. Yves s'enquit de la manière dont j'avais fait la découverte du surréalisme. La guerre venait de finir mais l'armée britannique était toujours présente à Bagdad. Certains militaires se retrouvaient au YMCA pour des soirées culturelles, des projections de films, des discours. C'est là que j'avais fait la connaissance de Simon Watson Taylor, chef du groupe surréaliste britannique et directeur de la revue *Free Unions*. En plus de son périodique, il me prêta l'*Histoire du Surréalisme* de Maurice Nadeau, qui venait de paraître. Pour l'adolescent de Bagdad le surréalisme fut un véritable éblouissement. J'étais trop ignorant de l'Occident, trop imprégné de

littérature arabe pour y adhérer. J'ai eu cependant le sentiment qu'un monde s'ouvrait devant moi et j'étais avide de connaître les dimensions et le caractère de son territoire. Mon enthousiasme était évident, sans limites.

— Tu sais, me confia Yves, Maurice Nadeau apprécie mes écrits et me demande d'écrire pour le journal *Combat* dont il dirige les pages littéraires. Cependant, ma décision est prise: je n'écrirai jamais d'articles de journal. Mais toi, tu le fais déjà chez toi et tu peux commencer à le faire à Paris. Va le voir de ma part.

Le rêve était trop beau, trop grandiose mais hors de portée. Écrire en français, à Paris?

Dans l'inconscience de mon âge, j'eus l'audace de me présenter rue du Croissant où *Combat* avait hérité des bureaux de *l'Humanité* d'avant-guerre. Il serait là, m'a-t-on appris, les après-midi du mercredi et de jeudi.

Un vieil immeuble, encombré de monde, de va-et-vient de journalistes, de typographes. Cela me dépayisait à peine des quotidiens de Bagdad que je fréquentais. En bras de chemise, un homme grand et fort, une armoire à glace, me demanda si j'étais le jeune homme de Bagdad. Il me conduisit dans un coin où nous étions presque en tête-à-tête.

— Vous êtes l'ami d'Yves Bonnefoy? J'ai fait timidement signe que oui.

— Vous désirez écrire à *Combat*. Que nous proposeriez-vous?

J'étais alors très fier de dire que j'avais beaucoup écrit sur la littérature, sur Gide, Malraux, Valéry, Kafka. J'avais même traduit en arabe des poèmes d'Aragon, d'Éluard, de Pierre Emmanuel. À Bagdad, j'étais le détenteur quasi unique d'une connaissance de la littérature française actuelle. Or, cela n'avait nullement l'air d'impressionner, voire d'intéresser mon célèbre interlocuteur. Allais-je lui dire mon admiration pour son opus sur le surréalisme? Je ne serais pas le premier. Il avait l'air embêté.

– Il doit y avoir des écrivains de langue arabe dont vous connaissez les œuvres.

– Oui, en effet, balbutiai-je.

Il attendait des noms.

– Taha Hussein, Tewfik el Hakim.

– Faites un article sur l'un ou l'autre et revenez me voir.

Une plume à la main, il corrigeait en le lisant l'article que je lui soumis une semaine plus tard. J'admirais sa facilité de mettre en français ce que je tentais d'écrire.

Prenant connaissance de l'article, Tewfik el Hakim fut heureux d'être reconnu à Paris. Il m'écrivit, m'envoya ses derniers livres dédicacés, « d'un écrivain à un autre ».

J'ai soumis d'autres articles à Maurice Nadeau. Il les corrigeait en les lisant. Je me sentais enhardi pour lui parler de ses propres articles et il discutait avec moi sans me donner le sentiment hiérarchique d'un paternalisme. Il m'arrivait même d'exprimer des opinions différentes de la sienne. Ainsi Malcolm Lowry, dont il était le premier à signaler l'importance, était pour moi autant canadien qu'Irlandais alors que, pour Nadeau, le Canada n'était pour cet écrivain qu'un lieu de résidence.

À Bagdad, j'avais lu dans la revue britannique *Horizon* un article sur Choderlos de Laclos par Martin Turnell. Je venais de découvrir dans l'émerveillement l'écrivain classique français. Je lui écrivis alors mon désaccord sur certains détails de son essai. Il me répondit et ce fut le début d'une correspondance qui se prolongea en amitié dès notre première rencontre à Londres. Turnell était le critique de littérature française du *Times*. Il était l'auteur de divers ouvrages sur Rimbaud, Baudelaire, Flaubert. Il passait tous les mois quelques jours à Paris et nous déjeunions dans un restaurant boulevard Saint-Germain. Il exprima le désir de faire la connaissance de Nadeau. Souvent, je remettais à celui-ci mes articles chez lui rue Malebranche plutôt qu'à *Combat* et ensuite

à *France Observateur*. J'ai pris rendez-vous avec lui et nous nous sommes présentés chez lui, Turnell et moi, à dix heures du matin. Turnell avait une voix basse et ne s'animait qu'au cours d'un repas légèrement arrosé. Nadeau n'était pas enclin aux discours. Turnell attendait les questions plutôt que de les poser.

— Quelle est votre méthode comme critique? demanda Nadeau.

— Je lis les textes.

La rencontre fut un désastre. Aucun échange, même pas un début de conversation. J'ai donné le signe de départ.

Nadeau était le grand découvreur. Henry Miller, Mezz Mezzrow, Witold Gombrowicz, Walter Benjamin, Bruno Schultz, Leonardo Sciascia. Pour lui l'édition n'était pas un commerce mais un moyen de faire connaître des écrivains. Ceux-ci ne lui étaient pas toujours fidèles et ils changeaient d'éditeur quand ils prévoyaient une plus importante diffusion. Nadeau ne s'en plaignait pas. Il lui arrivait parfois de rater certains écrivains étrangers quand il se fiait à ses lecteurs de langues étrangères. Il me raconta un jour sa rencontre avec Mario Vargas Llosa à l'occasion de la publication de son premier livre en traduction française.

— J'ai beaucoup admiré votre livre, dit-il au jeune écrivain.

— Vous vous moquez de moi? dit Llosa, entre l'incompréhension et l'indignation. Vous avez été le premier à qui je l'ai soumis et vous l'avez refusé sans commentaire.

Nadeau me dit alors: «J'ai cherché ensuite la fiche de mon lecteur en espagnol. Selon lui, personne ne s'intéresserait à des cadets militaires du Pérou. Son jugement était péremptoire. Je n'avais pas le moyen de le contredire.»

Quand j'ai annoncé mon prochain départ pour le Canada, Nadeau m'affirma que notre collaboration se poursuivrait. En effet, il me nomma comme correspondant canadien de la revue *Les lettres nouvelles*, qu'il venait de fonder. Il publiait mes

chroniques sur la littérature canadienne-française dont je prenais avidement connaissance. Puis lors d'un passage à Paris en 1965, il me proposa de consacrer un numéro spécial de la revue aux lettres canadiennes. Je me suis attelé à la tâche, choisissant des textes, sollicitant des collaborations. Gaston Miron, Jacques Brault, Paul Chamberland, André Langevin figuraient aux côtés de Margaret Atwood, Dennis Lee, Morley Callaghan. Celui avec lequel j'avais le plus de mal était Miron. J'avais choisi un poème déjà paru à Montréal. «Ce n'est pas terminé. Il faut que j'apporte des remaniements.» J'ai fini par lui fixer une date précise, au-delà de laquelle je ferais reproduire ce qui était déjà publié. C'était une époque d'effervescence nationaliste, non seulement au Québec, mais également au Canada anglais. Je crois que le numéro reflétait bien l'état d'esprit de ces années, les poètes devançant les politiques pour dire le pays qui naissait et le nommer sous des figures francophones et anglophones. Je crois que ce numéro conserve aujourd'hui encore sa valeur de tentative de donner expression à deux littératures qui s'affirmaient côte à côte comme distinctes.

Les lettres nouvelles, tout en demeurant une revue littéraire, devinrent une maison d'édition. Pour mener à bien mon entreprise, il était nécessaire que je me rende à Paris et j'ai demandé une bourse au Conseil des Arts du Canada pour ce faire. Le directeur du Conseil, Jean Boucher, que j'avais connu comme fonctionnaire au ministère de l'Immigration, accueillit favorablement le projet. Le Conseil, qui marquait son dixième anniversaire de fondation, n'avait pas de responsable des lettres et de l'édition. Jean Boucher me proposa la fonction. J'étais l'un des rares critiques intéressés par les deux littératures du pays, étant à la fois chroniqueur au *Devoir* et membre du comité de rédaction de *Tamarack Review*, le périodique littéraire de Toronto. J'ai accepté à la condition de garder ma résidence à Montréal. Je croyais que cela allait durer un ou deux ans. Cela s'est poursuivi pendant vingt-cinq ans.

Ce fut cette même année que Nadeau fonda *La Quinzaine littéraire*. Il tenait pour acquis que j'en serais. En effet, j'en ai été un collaborateur assidu et enthousiaste. J'y écrivais des articles sur la littérature des États-Unis, de l'Amérique du Sud... J'ai eu le privilège d'avoir un entretien à Budapest avec György Lukács. C'était la première interview qu'il accordait après dix ans de silence forcé, ayant été membre du gouvernement dissident de 1958. J'ai également publié le texte dans *Le Devoir*, qui fut repris par plusieurs autres journaux, dont *l'Espresso*.

Je ne manquais pas de rendre visite à Nadeau au cours de mes passages à Paris. Il m'invitait à déjeuner avec sa femme et, plus tard, il m'accueillait à *La Quinzaine*, me proposant de participer à une réunion du comité de rédaction. Quand il était seul avec sa fidèle collaboratrice Anne Sarraute, il m'écoutait tout en corrigeant lui-même les épreuves de *La Quinzaine*. Ses grandes réalisations, ses écrits, ne lui ont jamais procuré les moyens matériels d'avoir des assistants rémunérés.

J'avais souvent suggéré à Nadeau de visiter le Canada. Il serait invité... Il me remerciait sans donner suite. Ce n'était pas un voyageur. La seule visite à un pays étranger fut son court séjour à Cuba au début du castrisme. Il était rentré enthousiaste, emporté par l'esprit révolutionnaire ainsi que par la chaleur humaine des Caraïbes. Il fut vite déçu quand le nouveau gouvernement, une fois installé, se mit à arrêter des dissidents et à faire taire les voix d'opposition.

Après vingt ans de silence comme écrivain, j'ai écrit un essai, *Le réel et le théâtral*, ma première tentative de revenir à la littérature en tant qu'auteur. Nadeau me connaissait comme journaliste, comme critique et je redoutais son jugement. Car je changeais de ton, de volonté d'expression. J'ai envoyé mon texte à la *Nouvelle Revue Française*, où je ne connaissais personne. C'était ma manière de tester mon éventuelle entrée dans le cercle des écrivains. Pas de réponse. Quelques mois plus tard,

de passage à Paris, j'ai appelé la secrétaire de rédaction de la revue, Dominique Aury, qui me réserva une heureuse surprise. «On a discuté de votre texte au comité. Favorablement. Donnez-moi vos coordonnées. Jean Grosjean, le directeur, voudrait vous voir.» Ce fut le début d'une profonde et longue amitié. «Nous allons publier votre texte dans la revue mais ce n'est que le début d'un livre. Il faudra que vous vous y mettiez.» Je l'ai fait, envoyant chapitre après chapitre à Jean Grosjean, qui commentait, interrogeait, suggérait. Le livre terminé, je l'ai adressé aux Éditions Gallimard. Grosjean faisait partie du comité de lecture mais, selon la règle de la maison, il devait s'abstenir d'intervenir car j'étais son protégé. La réponse de la grande maison fut négative, surprenante. On me reprochait mon pessimisme ainsi que de m'en tenir à soulever des questions sans suggérer de réponses. Le hasard a fait que je fasse alors la connaissance de Claude Hurtubise. Je lui ai fait part de mon texte et il m'a demandé de le voir. Sa réponse fut enthousiaste. J'ai mis Grosjean au courant et il écrivit une préface, qui était une réponse à la lettre négative de Gallimard. Sans que le lecteur en soit averti, évidemment. J'ai alors décidé, par fidélité, de mettre Nadeau au courant. Quelle ne fut pas ma joie de recevoir sa réponse, une lettre écrite à la main où il me faisait un éloge que me comblait. Mon texte était malrusien. Il allait le publier aux *Éditions des Lettres Nouvelles* mais il souhaitait que j'écrive une introduction où j'expliquerais que l'Orient dont je parlais n'était pas celui de la Chine ou du Japon. J'ai reçu ensuite le prix France-Canada pour le livre et Maurice Nadeau fut très content d'être présent au Centre culturel canadien à Paris pour la célébration de l'événement. Courtois, d'une amabilité naturelle, il répondait aux questions, s'entretenait avec des journalistes. «Je ne demanderai pas à des journalistes de faire connaître ton livre. Il se défendra par sa propre valeur. Je ne veux surtout pas qu'on me demande le renvoi de l'ascenseur.» En fait, il n'y eut

pas d'articles dans les quotidiens parisiens mais des analyses dans des revues. Léturmy dans la *Nouvelle Revue Française*, Marie-Thérèse Bodart dans *Synthèses*, de Bruxelles. J'ai été comblé à mon retour à Montréal de recevoir un télégramme d'André Malraux qui m'invitait à déjeuner chez Lasserre lors de mon prochain séjour à Paris pour discuter certains points de mon ouvrage. Jean Grosjean le lui avait signalé. J'ai publié le compte rendu de cette rencontre dans les *Cahiers André Malraux*, texte que j'ai inclus dans l'édition de poche de l'ouvrage à Montréal il y a trois ans.

La dernière fois que j'ai rendu visite à Nadeau au bureau de *La Quinzaine* rue Saint-Martin, il corrigeait les épreuves du journal comme d'habitude. Il était extrêmement triste car Anne Sarraute venait de mourir. C'est le drame du grand âge. Pendant de nombreuses années elle avait été son bras droit. Autour de lui, les proches, les intimes disparaissaient les uns après les autres. Toujours discret sur ses sentiments, Nadeau souhaitait la bienvenue dans le sourire et la courtoisie.

Il faut constamment le deviner et surtout deviner son amitié. Ses affections sont néanmoins inaltérables. La littérature est centrale dans sa vie. Il a traversé des années difficiles mais son dévouement aux écrits, tout d'abord à ceux des autres, est indéfectible. «Je n'ai rien à te demander et rien à te proposer», ai-je dit. Il a paru surpris mais j'ai ressenti la chaleur de son sourire. Je crois qu'en plus de la gratitude, de l'amitié, je voulais exprimer aussi, peut-être malhabilement, dans le silence, un hommage à la passion, à l'amour de la littérature qu'il continue d'incarner.

HOMMAGE
À JEAN-GUY PILON





HÉLÈNE DORION

« *L'espérance du soleil* »

PRÉSENTATION

C'est dans le plaisir de la rencontre que la revue souhaite rendre hommage à Jean-Guy Pilon. Il ne pourrait en être autrement lorsqu'on sait combien l'amitié, la solidarité et la convivialité lui sont chères et constituent même des aspects essentiels de son lien à la littérature.

On le constate à lire son parcours, Jean-Guy Pilon a fait de l'action et de l'engagement l'un de ses projets littéraires et sa contribution au rayonnement de la littérature québécoise est inestimable. Réalisateur d'émissions culturelles à Radio-Canada de 1954 à 1988, il a aussi été Président de l'Académie des lettres du Québec de 1982 à 1996, a participé à la fondation de la revue *Liberté*, qu'il dirigea pendant près de vingt ans, a été co-fondateur, avec Fernand Ouellette et André Belleau, de la *Rencontre québécoise internationale des écrivains* dont il a également été responsable durant plus de vingt-cinq ans, en plus de diriger, de 1994 à 2000, la revue *Les Écrits*. Jean-Guy Pilon s'est impliqué à plus d'un titre dans la vie littéraire québécoise avec une ferveur et une générosité rares.

Cette présence de Jean-Guy Pilon dans l'institution littéraire québécoise ne porte d'aucune façon ombrage au poète immense qu'il est. J'ai pour ma part découvert son œuvre alors que j'écrivais ce qui allait devenir mon premier livre de poèmes, au début des années 1980. *Comme eau retenue* a été pour moi une lecture décisive. Aujourd'hui encore, lire Jean-Guy

Pilon, c'est bien sûr d'abord renouer avec les préoccupations de la génération de l'Hexagone, celle des « poètes du pays », qui a en quelque sorte constitué une communauté, une fratrie dont les enjeux étaient liés à un projet politique — l'indépendance —, et que traversent les thématiques de la fondation du pays et de la quête identitaire. Ces poètes (dans leur diversité, Jean-Guy Pilon, Gatien Lapointe, Michèle Lalonde, Fernand Ouellette, Roland Giguère, Jacques Brault et, bien sûr, Gaston Miron) ont soutenu une conception de la vie et de la poésie qui s'appuie sur des idéologies politiques et englobent les questions de l'origine et du devenir. Si la conscience politique a depuis été supplantée par ce qu'on appelle une conscience planétaire, et si les écrivains québécois ont par la suite délaissé la *quête du pays*, on peut cependant lire dans les préoccupations écologiques actuelles un discours sur le *lieu* (dont le mot *écologie* porte d'ailleurs la trace), évidemment très différent, mais qui constitue un prolongement du désir de retrouver le lien intime qui unit le devenir de l'être humain à celui du lieu qu'il habite.

Plus encore, la visée idéologique qui sous-tend l'œuvre de Jean-Guy Pilon tient à un souci profond de l'être, de sa destinée et, par conséquent, de ce qui entoure les conditions de sa survie et de son accomplissement. Être humain, c'est d'abord habiter un lieu — maison, pays, planète — qui se nourrit d'images et d'impressions sensorielles, et donc un paysage intérieur en incessante transformation qui en porte la résonance métaphorique. Tout autant, l'œuvre de Jean-Guy Pilon laisse ainsi surgir et ressentir l'impalpable, cette *essence des choses* où vibrent les questions qui nous hantent depuis toujours.

« Les très profondes douleurs ne sont jamais étrangères à l'amour. » « Courir à perdre la mémoire / pour conserver l'espérance du soleil ». « Nous marchons / À la parole mesurée de nos cœurs / Nous allons patiemment vers notre famille /

Appelée des quatre coins du monde / Bâtit cette vie / Pétrir cette terre». L'œuvre de Jean-Guy Pilon est celle d'un aventurier de l'âme humaine qui écrit des poèmes comme on plante des arbres.

Chacun des écrivains que j'ai réunis ici permet que résonne la poésie et la présence de Jean-Guy Pilon pour créer un spectre qui témoigne de la pertinence et de la richesse de cette œuvre marquante de la littérature québécoise et rappelle à juste titre l'importance de l'homme dans l'institution littéraire. Je les remercie de leur précieuse collaboration. Je remercie tout particulièrement Jean-Guy de nous avoir confié un poème inédit. On y retrouve avec émotion sa voix toujours tendue entre l'intime et l'universel.



PIERRE MORENCY

Continuité

Au cours des trois ou quatre dernières décennies, nous avons échangé, Jean-Guy Pilon et moi, des centaines de lettres, toujours à l'encre noire sur papier blanc, des lettres brèves ou longues qui circulaient entre Québec et Montréal. Il n'y avait pas nécessairement de raisons urgentes ou pratiques qui nous poussaient à prendre la plume; ces pages portent le plus souvent une simple salutation, un vœu d'anniversaire, une réflexion sur le temps qu'il fait, un court récit des dernières nouvelles de la maisonnée, un commentaire amusé sur la situation politique ou tout simplement l'évocation de souvenirs surgis d'un événement de la vie courante. Jamais nous ne nous sommes souciés de poser au poète ou à l'écrivain. Notre correspondance (qui se poursuit toujours) est plus humaine que littéraire, elle est une manière d'exercer une complicité souriante et de vivre une amitié sur le mode de la continuité. Voilà un mot que Jean-Guy aime. Il apparaît en filigrane, sous des vocables divers, tout au long de son œuvre poétique et aussi dans son important travail d'animateur et de passeur au sein de diverses institutions. Ne m'écrivait-il pas à la fin d'une lettre récente: «Nous établissons (ainsi) une continuité discrète, simple, en dehors du temps, une continuité de cœur»?

Et puis un jour de fin d'été, il y a trois ans, j'ai reçu une lettre qu'aucune occasion particulière n'annonçait et à laquelle, on comprendra pourquoi, j'ai tout de suite répondu.

Quelque temps plus tard, au cours d'une conversation, nous avons évoqué la possibilité de rendre public cet échange de deux lettres pour la simple raison qu'elles débordent l'intérêt de nos deux personnes et concernent un poète, Alain Grandbois, que tous deux nous admirons, un poète qui ne devrait pas être oublié, un de nos plus grands. Il n'est peut-être pas inutile de souligner ici qu'Alain Grandbois faisait partie du groupe (très large) des fondateurs des *Écrits*, dirigés par Jean-Louis Gagnon.

Réunir des gens et transmettre le vif patrimoine de notre poésie sont deux aspects parmi d'autres de la personnalité et de l'action de Jean-Guy Pilon. En publiant ces deux lettres, je le salue une fois encore.



LETTRE DE JEAN-GUY PILON À PIERRE MORENCY

Le 27 août 2008

Très cher ami,

En avril 1962, Alain Grandbois m'écrivait : « Vous savez ou vous ne savez pas que je vous avais fait comme poète mon héritier "spirituel" (dans le sens originel du mot)?¹ »

Quelques décennies plus tard, je puis affirmer que je n'ai pas dilapidé cet héritage ; je l'ai gardé vivant et secret au fond de mon cœur.

Tu le sais, j'ai toujours eu pour Alain Grandbois le plus grand respect. Je pense souvent à lui avec émotion.

1. Lettre n° 278, datée du 3 avril 1962, publiée dans Alain Grandbois, *Correspondance*, édition critique établie par Bernard Chassé, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003, page 333.

Le temps, me semble-t-il, est venu pour moi de transmettre cet héritage à un poète dont l'œuvre honore la poésie, à un poète de la même famille.

Je te transmets donc cet héritage dans son intégralité. Il n'est pas constitué de théories ou de contraintes. Il est fait du respect de la vie, de la recherche de la beauté, du bonheur des mots, du pouvoir de la parole. Il est surtout fait d'amour.

Alain Grandbois aurait sûrement été d'accord pour que cet héritage te revienne.

Un jour lointain, lorsque tu jugeras le moment venu, tu voudras sans doute transmettre à un autre poète ce souvenir du poète essentiel que fut Alain Grandbois.

Avec ma profonde amitié,

JEAN-GUY PILON



LETTRE DE PIERRE MORENCY À JEAN-GUY PILON

Le 29 août 2008
À Sainte-Pétronille

Bien cher ami,

Je crois pouvoir dire qu'au cours de ma vie d'écrivain, aucune lettre ne m'a autant ému que celle que tu viens de m'écrire. Je la reçois comme une marque de grande amitié, de rare confiance à mon égard et de profond respect de la réalité poétique. Cet héritage « spirituel » que tu me transmets après l'avoir reçu d'Alain Grandbois il y a 46 ans, je l'accepte avec modestie et le conserverai vivant tant que je posséderai le feu.

L'œuvre et la figure d'Alain Grandbois ont toujours été essentiels pour moi et pour cela je considère comme une insigne fierté le fait d'avoir reçu, en 1988, le premier prix de poésie qui porte son nom.

Je n'ai rencontré que deux fois le poète. Le 16 décembre 1970, une attachée de presse rencontrée au café Le Chantauteuil, à Québec, m'invite à aller saluer Alain Grandbois qui assiste avec sa femme, à deux portes de là, au lancement de l'édition Fides de ses poèmes. On me présente au poète qui, déjà très souffrant, se lève en s'appuyant sur sa canne, me salue, cause brièvement avec moi et m'offre un exemplaire de cette édition de luxe ornée d'une dédicace. Ce livre est une des richesses de ma bibliothèque.

La seconde fois, c'était en ta présence dans son appartement de la rue Cazot, à Québec, en mars 1975. Alain Grandbois reposait dans son cercueil, au centre de son petit bureau tapissé de livres. Son corps exposé était si maigre dans son costume marine qu'on ne voyait que ses mains osseuses, blanches, posées l'une sur l'autre, et surtout le visage d'une si grande noblesse. Il avait, depuis quelques mois au dire de sa femme Madeleine, laissé pousser sa barbe, et j'ai encore très vive dans ma mémoire sa ressemblance avec le masque mortuaire de Lénine.

Étrangement, les figures des vrais poètes que sont Jean-Guy Pilon et Alain Grandbois se superposent depuis longtemps dans mon esprit, depuis le jour, en fait, où j'ai lu l'hommage que tu rendais à ton devancier et ami dans ton texte «Le temps de notre jeunesse», paru en 1964 dans *Littérature du Québec* de Guy Robert.

Je suis donc parfaitement conscient de ce que tu me transmets par cet héritage spirituel. Et je pense en ce moment au poème de notre ami Gaston, *En une seule phrase nombreuse*, qui se termine par ces vers :

*...aujourd'hui, ici, entre nous, il y a
d'un homme à l'autre des mots qui sont
le propre fil conducteur de l'homme,
merci.*

Ce dernier mot, je le saisis à mon tour pour dire brièvement la joie que tu me causes.

Ton héritier « spirituel »,

PIERRE



FERNAND OUELLETTE

D'émois et d'appels

À VENIR

À l'être inaltéré,
Un surcroît de teinture bleue,
Dès que les papillons effleurent
L'intérieur le plus secret,
Le plus clair.
Mais comment relater
L'essor des désirs,
Les séquences d'une promenade
De l'esprit là-haut en allé
Pour mieux s'adosser au matin
Vierge qui se dévoile,
Sans mesure, sans grisâtre?
Un temps nourricier s'est levé.
Tout ce qui chante vif s'exerce
Enfin à psalmodier le ciel,
À inscrire dans chaque son
L'ascension des soleils à venir.

AMANTES

Aurore promise d'un lever vermillon,
 Continuel, lent, sans ombres lilas,
 Pour une félicité discrètement éclatante.
 Tel un paysage se déploie en transparence,
 La forêt offre son dais aux lumières.

Le jour ultime va descendre,
 Dans une majesté éveillante,
 Sur les vifs, au-dessus des tombeaux
 Aux lueurs secrètes,
 Ceux des amantes diadémées :
 Eurydice, Hélène et Béatrice,
 Femmes que la nuit garde jalousement,
 Mais que jamais les mots n'ont abandonnées,
 Les préservant dans leur écrin bleu,
 Les exaltant pour maintenir leurs flammes
 D'émois et d'appels.

EXTASE

Le suprême charnu
 Révélé dans la forme
 La plus sublimement élue.
 Retraccée par les visiteurs
 À main divine qui la remodèlent,
 S'extasient sur les courbes et la nacre
 Qui se dévoilent.
 Musique troublante,
 Déchirante
 Jusqu'au saisissement.

Le sang nocturne
S'imprègne de sa lumière
Pour rejoindre l'altitude
De l'esprit en élévation.
Passer la frontière des heures.
Il y a tant d'ouverture, d'attente
À nu,
Dans ce qui prochainement
Va se cendrer,
Pour ailleurs se transfigurer.

L'OMBRE

Le pétale blanc
Tombe en lenteur comme un flocon.
Nul ne l'entend pénétrer l'air.
Ni éprouver le choc d'une suavité
Qui s'altère
En touchant la pierre.

Tout s'épure qui ainsi rompt avec le visible.
Il n'y a pas de célébration pour les ruines
Multiples de la beauté,
Ni pour les esprits trop lourds
Que nul psaume n'entraîne
En frôlant les parages du soleil.

Seul le pic neigeux persiste
Dans son élévation hardie,
Rebelle en apparence,
Et perce les nuages
Pour mieux attirer l'égaré dans l'azur,
Et attendrir celui qui ne croit qu'à l'ombre.

MÉSANGE

Tant de mots se chargent de l'horreur,
Tandis que le soleil étroit le vallon,
Comme l'amant le corps
De la femme aimée.
L'ivresse bascule, les failles
Trop aisément s'entrouvrent,
L'immonde s'en prend à la sérénité.
Le visible malsain de la terre
Avarie le plus vif.

Je retourne au torrent des images
Qui se déversent sur les prés,
Le long des caps,
Et à l'ondulation de la mer.
Attendri de pouvoir dessiner
Avec la mésange qui façonne ses guirlandes,
Égrène le temps de longs sons noirs
À ouvrir le cœur.



MONIQUE LA RUE

Monsieur le directeur

Il n'est pas donné à tous les personnages de survivre, de jouir de la vie posthume des Quichotte, Bovary, Karenine ou Swann, de figurer de plein droit au dictionnaire des personnages. La plupart meurent comme leurs auteurs, après une durée variable au sujet de laquelle n'existe aucune statistique. Leur nom, pathétiquement forgé pour l'éternité, tombe dans l'oubli comme l'immense majorité des noms humains, sans qu'on songe même à faire le décompte de ces êtres éphémères, voués à l'attente éternelle d'une fin jamais consentie.

Pétula Cabana était très avancée dans ce processus quand elle fut rappelée à la vie à l'occasion de l'anniversaire du Symposium. Un collègue du temps de la gloire de Cassiodore lui signala par courriel l'apparition d'une vieille photo sur Internet, et le lien pour y accéder. C'était bien elle, vêtue de la petite robe noire cousue par sa tante, photographiée au flash sous le grand lustre du Château, en compagnie du directeur du Symposium. On reconnaissait tout de suite les yeux pétillants du directeur, sa chevelure ondulée, épaisse et encore toute noire. Le sujet du Symposium cette année-là était «L'écrivain et l'espace», Pétula s'en souvenait très bien. On peut dire que le directeur avait le don de subodorer les chamboulements. Onze ans passeraient avant que soit consignée l'apparition du mot «cyberespace», mais Steve Jobs et Stephen Wozniack étaient en train de fabriquer les premiers ordinateurs personnels dans leur garage de la

Silicon Valley et les jours de la galaxie Gutenberg étaient comptés. Quelques-uns avaient parlé d'eux, au Symposium, mais personne n'y avait prêté attention. Les écrivains ne sont pas toujours aussi perspicaces qu'on le dit.

Il faut dire que ce Symposium se tenait à Québec, à des lieues de la Californie. Pétula se rappelait avoir pris l'autobus à cinq heures du matin à Montréal, puis un taxi jusqu'au Château. Pétula Cabana! Pétula Cabana elle-même était invitée au redoutable échange littéraire qu'elle écoutait depuis des années à la radio avec sa tante, comme on écoute une partie de tennis. Elle ne lui avait rien dit, à sa tante, non. Ce n'était pas possible. Elle n'y croyait pas encore quand le taxi la déposa devant le portier en uniforme qui la regarda franchir le seuil d'un pas vacillant, toute flagada sur ses maigres jambes. Une chambre avait été réservée à son nom sous le donjon – lit de princesse, vue sur le fleuve et les falaises. Elle troqua fébrilement le jean pour la petite robe noire et, les mains moites et l'estomac crampé, s'achemina vers le Salon Rose, les jambes toujours plus cotonneuses sur les hauts talons qui s'enfonçaient dans les moquettes et les tapis ou claquaient mortellement sur les parquets.

Le directeur s'était levé pour l'accueillir. Elle se souvenait avec précision de ce moment car on ne se levait pas de son siège de cette manière dans le monde qu'elle fréquentait. Une chose qu'elle ne comprendrait que trente ans plus tard en regardant cette photo en noir et blanc sur Internet s'était produite à cet instant: elle était devenue ce qu'elle était. Jusque là, elle était un peu comme ces hommes qui affirment être une femme mais n'ont aucun moyen d'en persuader les autres. Mais dans ce Château, au moment où le directeur s'était levé pour l'accueillir, elle avait éprouvé ce sentiment si fameux, la sensation physique d'une «seconde naissance».

Monsieur le directeur était reconnu comme un poète majeur de son pays. Pétula avait enseigné ses poèmes. Il était

responsable des émissions littéraires qui nourrissaient les esprits et faisaient en sorte que des jeunes femmes comme elle trouvent en la littérature le sens de leur vie. Ce qui n'est pas rien, avait-elle pensé, ne pouvant détacher son regard de sa photo si claire, si touchante. Elle ne savait pas à cette époque que trouver le sens de la vie c'est le perdre. Monsieur le directeur savait-il, lui, que ces Châteaux immémoriaux sont imprenables et qu'on ne peut que s'en approcher? C'était aux yeux de Pétula un homme énigmatique et réservé. Président d'une Académie, membre d'innombrables sociétés, il dirigeait une maison d'édition, une revue littéraire. On l'honorait de décorations civiques, de récompenses littéraires dont la liste incomplète apparaissait dans le grand cahier du Symposium, où de leur côté les minuscules réalisations de Pétula Cabana figuraient sur trois lignes. Cet homme, pensait Pétula absorbée par la photo, incarnait exactement la valeur indiscutée qu'on accordait à la Littérature juste avant le grand basculement hors de l'ère Gutenberg.

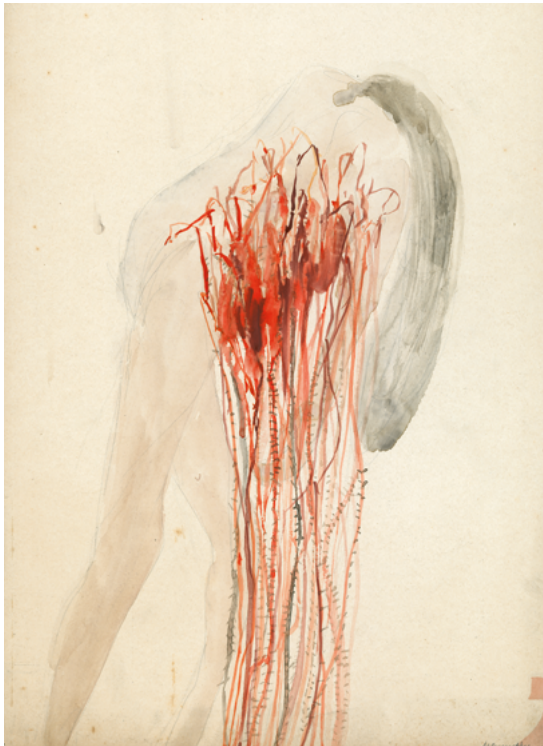
Il s'était levé à son arrivée, lui avait souri avec une bonté toute paternelle. Les figures paternelles avaient la faculté de magnétiser Pétula. Il lui avait montré, avec une amabilité à la fois familière, distante et non dénuée d'humour, sa place à l'autre bout de la table démesurée autour de laquelle quelques écrivains se trouvaient déjà assis, crayon à la main, fumant des cigarettes, buvant du café. Des écrivains. Des écrivains hommes et des écrivains femmes (le mot écrivaine n'avait pas encore gagné sa place dans la langue française).

Elle avait longé pas à pas le rectangle quasi-illimité que formaient ces tables mises bout à bout, recouvertes de nappes blanches, de micros, de pichets d'eau, et avancé en flottant vers son nom, parmi les autres noms, parmi les noms des autres écrivains. *Tu n'es pas un écrivain, un écrivain ne peut pas s'appeler Pétula Cabana.* Dans son dos le regard du directeur la poussait comme le vent souffle sur la barque dont le rameur

est sur le point de défaillir. Les secondes s'égrenèrent et elle se trouva enfin assise derrière son nom en lettres noires sur un carton blanc. Sous la paroi de son crâne les voix se turent. Avant ce moment, il pouvait encore s'agir d'une erreur, aussi monstrueuse que celle d'un homme qui aurait longtemps pensé qu'il était une femme et qui, transformé en femme, s'apercevrait qu'il est un homme. Mais ce n'était pas une erreur. Elle était devenue ce qu'elle était. Les centaines de pages que Jean-Paul Sartre a écrites sur le pouvoir que possède le regard de l'autre de vous accorder existence et identité étaient donc vraies. Pétula Cabana était assise à côté du nom de Gaston Miron. À sa gauche, un écrivain d'Algérie. D'Algérie. En face : des écrivains d'Argentine, de Belgique, de France. Un énergumène venu de Roumanie la dardait d'un regard très littéraire. Des écrivains du Québec qu'elle connaissait et d'autres qu'elle ne connaissait pas arrivaient peu à peu. Les yeux du directeur se détournèrent d'elle. Les journalistes, les critiques littéraires prirent place un peu à l'écart. On allait enregistrer les communications, les débats. Sa tante les écouterait. Et tout ce que pouvait penser Pétula Cabana était : je suis assise à côté de Gaston Miron. Cheveux noirs, lunettes de corne, sourire non dénué d'humour, amabilité familière quoique distante. Gaston Miron me salue, je suis assise à côté de Gaston Miron.

Dans une heure Gaston Miron, le directeur, l'écrivain algérien, les trente-six autres écrivains, les critiques, les techniciens de la radio allaient écouter et enregistrer la communication de Pétula Cabana sur l'espace littéraire. Suivraient un « déjeuner », dans un Salon bleu, d'autres communications, un « dîner ». Elle allait connaître la puissance du verbe, l'individualisme théâtral des écrivains, jalousier leur intelligence, leur témérité, disparaître sous leur regard aussi vite qu'elle était née sous celui du directeur, reparaître, muette, sous forme invisible, être ravie par la beauté de la langue française, par

le vin servi avec une largesse qu'elle n'aurait jamais imaginée. Elle était arrivée au port, dans son monde, parmi les siens, si étrangers fussent-ils. L'indiscernable mélange de réalité et de fiction dans lequel elle avait pataugé, seule de son espèce, comme une exilée, depuis sa découverte des romans de la bibliothèque pour enfants, était ici le territoire de tous. Elle serait restée enfermée incognito dans ce Château jusqu'à ce que mort s'ensuive si le directeur et ses assistantes n'avaient pas, au troisième jour, fait en sorte que tous et toutes retournent avec armes et bagages qui à Montréal, qui à Buenos Aires, qui à Tombouctou ou à Paris.



MADELEINE MONETTE

Les déliés et les pleins

Il rit tête renversée,
grand éclat de surprise
amusée, un brin sceptique,
dans l'excès passager qui
détonne à ravir, il se réjouit
complice de l'absurde ou
de l'irrévérent, et s'il vous
en aimait? lui le paladin de
la beauté exacte et du mot
saisissant, le maître de toutes
les cérémonies, s'il vous aimait
de soulever ainsi juste un coin
du voile, oh! comme le ferait
une brise égarée, sur les plaisirs
d'un moment gouailleux, sur
un petit nuage de perditions?

sa vie entrouverte, heureux
de ces portes battantes, il
n'en livrera pas plus, mais
il rit et c'est déjà immense,
si subtil et discret qu'il n'a
pas à s'en mêler davantage,

d'un calme vif avec un bouillon
d'impulsions sur les lèvres,
qui fusent puis freinent avec
sagesse, pendant qu'entre vous
un clair sentiment, ni mesure
ni danger, vous délie

sans âge sur la page, amoureux
incessant qui conjugue la femme
à l'espace, ville aux chevilles
attendrissantes et plaines aux
dos moites, entre le poète!
touchant agitateur, à l'horizon des
rêves échoués, qui ne saurait
retenir sa langue, qui la sculpte
avec une fureur appliquée, la
déplie en chutes de lumière
ou la broie en tisons, en perles
d'ambre, cette langue qui
est de terre, soudain langue
fleuve émue, qui vous fouette
de front ou vient clapoter sur
vos corps, se frotter à vos
portes de secours, sa langue
est sa terre, qu'il fait couler
éclatante, même et surtout
quand il pense trouble, non,
ni elle ni lui n'ont à se retenir,
elle est sa mémoire

quand ses mains reposent,
sous le souffle en suspens et
les yeux obstinés de la lecture,
c'est à peine si sa langue
s'accorde un répit, enrobée
de syllabes comme de couleurs
et de fruits, secouée d'échos,
alerte dans son lit, elle peut
être impatiente, sa langue,
dans la volupté de l'attente,
plus encore tranchante, mais
il ne désespère pas d'une
autre colère amie, d'une jeune
respiration étonnante



FRANCINE D'AMOUR

L'un des leurs

Un petit matin tout gris du mois de mai. J'ai peine à m'extirper du lit. J'enfile mes vêtements de la veille, qui s'en-tassent sur le tapis. Soie dentaire et pâte dentifrice, coup de peigne, soupçon de rouge à lèvres. Pas le temps de faire du café. J'attrape une pomme, une grosse écharpe en laine parce que le printemps n'est pas au rendez-vous, ma très lourde serviette qui déborde de paperasses, livres, notes de cours, examens à moitié corrigés. En route pour le cégep, où deux groupes d'une quarantaine de jeunes gens invoquent Dieu, Allah ou Madonna dans l'espoir que mon nom figure sur le tableau des absents. Sur l'écran, plutôt, virage techno oblige. Bon, ça n'est pas la forme olympique, mais la forme tout de même, suffisante pour passer au travers de cette journée exténuante qui commence à peine.

Je suis presque en retard. Et voilà qu'on m'informe que j'ai reçu un colis. On précise que je n'aurai pas besoin d'un diable. Un colis léger, donc. Intrigant. Je n'ai rien commandé. Sans doute s'agit-il d'un quelconque manuel. Les maisons d'édition se montrent très généreuses à cet égard. Mes collègues et moi sommes submergés de bouquins didactiques. D'habitude, ce sont les coordonnateurs qui se chargent de distribuer la manne. Irai-je avant ou après mon premier cours? La curiosité l'emporte. Sprint. Direction «livraison des marchandises». Un employé me refile un petit colis. Assez lourd toutefois pour que mes bras gringalets tremblotent sous son poids.

Je rame jusqu'à mon bureau. Y dépose le mystérieux objet. Cours rassurer mes élèves. Non, je n'ai pas été victime de mort subite, la nuit dernière, non, je n'ai pas eu d'accident fatal ou invalidant sur l'autoroute, non, je ne fais pas de fièvre, aphteuse ou bubonique. J'ai la forme, relative s'entend, mais j'ai aussi un colis à déballer. Alors, un peu de patience, jeunes gens, et je reviens vous entretenir des hauts faits de la littérature québécoise. Au programme aujourd'hui, *Les muses orphelines*. Alors, on se plonge à nouveau dans les pages bouleversantes de l'auteur en attendant le test de lecture (pilule) et la projection du film inspiré de l'œuvre (bonbon).

Tel que prévu, le colis contient des livres. Quelques dizaines d'exemplaires de l'œuvre complète d'un poète prestigieux. L'une des étoiles de *La nuit de la poésie*, qui fait partie de mon anthologie. Un choix personnel puisque je n'utilise pas de manuels. Un livre m'est dédié. Trois autres, à trois de mes élèves. Je me vois déjà entrant dans la classe, les bras chargés de cadeaux. Sans doute seront-ils heureux qu'un grand homme s'intéresse à eux. Eux qui bougonnent si souvent. Surtout au début de la session. «À quoi ça sert, des cours de littérature? Qu'est-ce que ça peut donner à des gars qui ont choisi des programmes techniques? Génie civil. Sécurité incendie. Informatique. Le pire, c'est la poésie. C'est plate. En plus, la plupart du temps, ça rime même pas.»

Il est vrai que mon auditoire est composé de futurs pompiers, assistants ingénieurs, etc. Une majorité de gars. D'où tout ce temps consacré à me creuser la cervelle pour éveiller leur curiosité. J'y arrive parfois. En lisant à voix haute poèmes, scènes de pièces de théâtre, pages entières de romans. Lectures préparées à un point tel qu'au moment de lire, je connais le texte par cœur ou presque. J'exige aussi que mes futurs techniciens mémorisent un poème, qu'ils se le mettent bien en bouche. S'ils parviennent à l'interpréter avec intelligence et sensibilité, c'est qu'ils l'ont compris. Et cela vaut bien une dissertation.

Même une dissertation « critique ». Ce fléau imposé par les technocrates du Ministère qui s'abat sur le seul des quatre cours obligatoires réservé à la littérature québécoise. Car il faut gaspiller un temps précieux à préparer l'EUF, l'Épreuve Uniforme de Français, que tous devront subir et qui leur garantira l'obtention de leur diplôme. Mais comme je suis un mauvais sujet, je ne suis pas la recette, surtout en ce qui a trait à la forme : intro composée de trois parties, développement, et patati et patata. Les ennuyeux et trop faciles « marqueurs de relation » (premièrement, en premier lieu, d'abord, etc.) sont interdits, je veux que « ça coule » (l'expression les fait sourire). Oui, que « ça coule » jusqu'à la conclusion, qui ne sera ni un proverbe ni une expression toute faite. Quant au contenu, eh bien ! il faudra prendre position. Telle est la formule imposée par les experts ès-EUF. On répondra « oui » ou « non » à la sempiternelle question ainsi formulée : « Est-il vrai (juste) de dire ? Peut-on dire ? » On pourra aussi opter pour le « oui et non », position que je recommande.

Comment les préparer à cette douloureuse et soporifique épreuve ? Il y a bien ce sujet pigé dans un manuel : « Peut-on dire que le pays est évoqué de la même manière dans les poèmes *L'Octobre* de Gaston Miron et *Je murmure le nom de mon pays* de Jean-Guy Pilon ? ». Les deux poèmes figurent dans mon anthologie. Autant faciliter la traversée de l'EUF à ma cohorte de techniciens effarouchés. Mais comparer Pilon à Miron me paraît banal. Je préfère innover. Pourquoi pas à Giguère ? Eureka ! j'ai trouvé. Ça se lira comme suit : « Peut-on dire que les thèmes de l'oppression et de l'espoir de s'en libérer sont traités de la même manière dans les poèmes de Jean-Guy Pilon, *Je murmure le nom de mon pays*, et de Roland Giguère, *La main du bourreau finit toujours par pourrir* ? ».

Au terme de dizaines d'heures consacrées à la correction de copies bourrées de fautes et de clichés, je fulmine. J'exulte aussi. Car trois perles émergent de cette mare saturée

d'encre rouge. Des dissertations quasi parfaites. Leurs auteurs excellent dans l'art de manier le «oui et non». Oppression collective, oui. Nationale chez l'un, toutefois, universelle chez l'autre. Espoir de libération, oui, bien sûr. Grâce à la solidarité des «camarades» dont le nom du pays, «un matin», «ne sera plus murmuré / Mais proclamé». Grâce aux «panaris» qui «viendront», «la grande main pourrira». Le combat militant versus le passage du temps. L'ici versus l'ailleurs. Etc. Le tout exprimé avec aisance, voire élégance. «Ça coule» comme j'aime. À tel point que l'idée saugrenue me vient d'offrir mes perles à l'un des deux poètes. Celui que je connais personnellement. J'hésite un peu, je n'ai jamais fait une chose pareille, puis allez hop, direction photocopieuse et bureau de poste.

Dans quelques minutes, il me faudra avouer à mes élèves que je fréquente à l'occasion le salon de Jean-Guy. Quand je connais, de près ou de loin, l'auteur d'une œuvre au programme, je me garde bien de les en informer. Ils pourraient se faire des idées que je préfère ne pas exposer... Les trois récipiendaires des exemplaires dédicacés tomberont des nues. Ils ne savent pas que j'ai fait parvenir leurs textes au poète «qui murmure». Petit malaise tout à coup. Vite balayé. Ils seront ravis.

Ils le sont. Tous. Le grand homme qui a reçu les prix les plus prestigieux, participé aux grandes aventures littéraires d'ici, côtoyé peintres et écrivains d'un peu partout dans le monde, eh bien, ce grand homme est devenu pour ainsi dire l'un des leurs. Il incarne la poésie. Saluons le poète. Grâce à son œuvre immense et à sa générosité, immense elle aussi, ce petit matin tout gris «s'achèvera (tel) un jour de soleil et de grand vent» aux yeux de mes «élégants esclaves», récompensés pour avoir survécu à l'«enfer» de la dissertation. Et grâce à cet inestimable cadeau qu'il leur a fait, parions qu'ils seront mieux armés pour faire face à l'EUUF, la prochaine et décisive épreuve qui les attend.

MARTINE AUDET

Ton cœur est un arbre

pour Jean-Guy Pilon

Parce qu'arbre parce que ton *cœur est arbre* dis-tu parce que ciel ciel parce que soif parce que source des saisons parce que tout pénètre les plus *souples rivages* parce que tout naît dans l'éclatement des pas parce que laine parce que joie parce que front à la lisière des astres parce que *ni la pluie ni la nuit ni rien* parce que pierre parce que tes doigts se joignent aux pierres et de l'infini dissipent l'infini pour atteindre le nom¹.

1. Les passages en italique sont de Jean-Guy Pilon.

PATRICK LAFONTAINE

Montréal

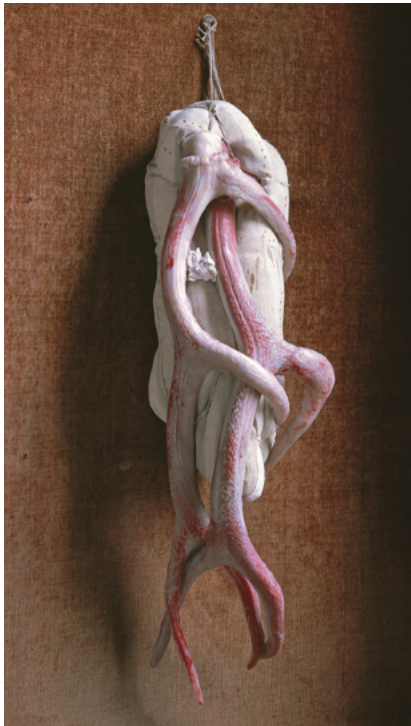
J'ai eu le temps
de ne pas répondre New
York Copenhague Barcelone
Lima la terre m'a
oublié dans son nombril
indigent de début
du monde j'enlève chaque jour
ses vêtements ma grâce sous
elle ne distingue plus la cime
de ses seins de la nuit suis-je enfin
disparu dans son ventre les yeux
fermés aux bords de l'horizon
corps gris de matière dense je
pensais être perdu jusqu'au relent
du calorifère le premier jour
de l'hiver avalé de tous
côtés le soleil mordu
des feuilles au-dessus de la rue
l'espérance oh
sur moi sceller son nom

HÉLÈNE DORION

On voudrait

Le fil du labyrinthe solidement tenu
 entre nos doigts on voudrait
 moins étrange cette chose qu'est le monde
 on voudrait la connaissance des planètes celle
 des rêves qui se promènent dans nos têtes on voudrait Galilée
 Newton Einstein et l'Histoire de l'univers lumineuse
 dans nos livres on voudrait Miron Morency Madeleine
 Monette et le jardin comme une terre même un pays
 où l'on dépose nos mots ces îles d'amour et de nuages
 on voudrait tant de fleuves
 de fruits qui ne tombent tant d'aubes
 qui ne s'achèvent on voudrait autour de la table
 l'amitié la poésie et les anges tout au bord
 qui murmurent de longs secrets
 on voudrait des visages sans nuits des yeux neufs pour tout voir
 au-delà des tempêtes on voudrait des bateaux sans amarres
 des ponts que l'on suspend au-dessus d'abîmes
 l'horizon d'un enfant qui ouvre son cahier à colorier s' imagine
 capitaine d'une goélette qui l'amène au bout de l'inconnu
 invente son aventure et le monde avec lui
 devient un vaste poème on voudrait vagabonder
 dans l'histoire nommer l'Île aux Coudres ou d'Orléans
 celles de la Madeleine le long du Saint-Laurent on voudrait

des mots pour chaque lieu chaque visage et
comme eau retenue
*le commencement de ce qui n'en a pas*¹



1. Vers de Jean-Guy Pilon, à qui est dédié ce poème.

JEAN-GUY PILON

Le dernier regard

Au bout du sentier il n'y aura plus d'arbres ni de maison.

Je fermerai les yeux sur les années, les villes et les jours,
sur les amours.

Ce sera une fin de nuit qui n'aura pas de fin, ou peut-être
un matin de pluie.

Ce sera après l'été, quelque part en automne quand la
lumière devient blanche.

Les visages ne seront plus qu'ombres ou pâle fumée entre
révolte et néant.

Je regarderai loin, très loin, vers la nuit sans espoir, ou
peut-être ailleurs,
encore plus loin, dans les mirages confus de la baie de
San Francisco.

Je n'aurai été qu'un signe à peine esquissé à la fragile
surface de l'eau sans mémoire.



CAROLINE LAMARCHE

Miroirs fêlés

MARIEANGE

I

NON, JE NE SUIS PAS UN ANGE

On me convoque, on me sort de ma chambre, on me dit de rester debout, de ne pas sourire pour la photo, de ne pas me déguiser, rien qui ressemble à une forme : le visage et le corps nus. La forme appartiendra à ceux qui liront l'image, qui la traiteront comme matériau. À ceux qui passeront le message au monde.

J'étais cet être mis à nu, plongé soudain en pleine lumière, mon corps tordu, un rictus au visage, j'étais le monstre de foire, l'animal de cirque – c'était l'époque des grilles, des barrières, des cages, de l'exclusion, du voyeurisme sadique.

Aujourd'hui le message est à la compassion, à l'effacement de la frontière. C'est le credo de notre siècle, celui qui doit ouvrir les yeux des bien-portants, car, attention ! un quart de nos contemporains souffrent de maladies mentales ! Et parmi ceux qu'on dit normaux, adaptés, intégrés, il paraît que pas mal ont approché, voire touché, au moins une fois dans leur vie, ce que l'on nomme « le fond ». Dont ils se gardent bien, désormais. Ils se gardent bien d'y retourner, au fond, où ils ont (peut-être) été un jour, en passant, un peu par hasard, les



hasards d'une existence qui côtoie parfois les gouffres. Pour certains, même, leur génie vient des gouffres. Les aventuriers, les poètes. Ceux qui sont dans Wikipédia.

Mais pour moi, pas d'avantages secondaires. Moi, j'y suis à fond, dans le fond. J'y suis sans avoir provoqué le destin, j'y suis par la génétique, mes hormones, mon histoire, le vide de mon existence, l'orage dans ma tête et tout ce qu'on ne sait pas encore, sur quoi les spécialistes s'interrogent. Qu'ils s'interrogent. Ça risque de durer encore un certain temps.

Une chose est sûre: je lutte chaque jour pour ne pas disparaître. Oui, chaque jour, chaque minute, chaque seconde. Même sans lutter, je lutte. À l'envers. Je dégingole.

Parfois même je tente, oh! bien inconsciemment sans doute, d'entraîner mon entourage avec moi, histoire de ne pas rester tout seul, là, dans ce lieu de perdition.

Eux, ils essaient de me comprendre. De me tirer de l'autre côté. Eux, ils veulent brouiller la frontière, dire qu'elle

n'existe pas vraiment. Ils disent: te rendre ta dignité (oui, oui, on me tutoie), te rendre au monde, même. Un peu. Provisoirement. Ils sont pleins de bonne volonté. Solidarité. Humanité.

Mais ils sont du bon côté. La preuve: ils n'ont pas besoin, eux, d'ateliers créatifs, ils n'ont pas besoin d'être occupés collectivement, ils n'ont pas besoin d'« asile » (un beau mot, un mot odieux, ça dépend des points de vue). Non. Ils créent dans leur coin, dans leur atelier personnel. En relation avec la ville, avec le monde, dans un va-et-vient instructif. Du bon travail. Tout simplement du travail. Du lien, donc. Avec un résultat. Un résultat intéressant. Subversif même. Ou touchant. Montré dans des endroits agréables. Des endroits qu'on leur demande, parfois, de partager. Avec moi par exemple. Pour la dignité, justement. L'intégration. L'illusion qu'on est proches. Pour le miroir que je leur tends. Moi. À ce qu'ils croient.



Désolé, mais ils croient faux. Parce que quand on leur dit, à eux, tiens-toi droit pour la photo, ne souris pas, ouvre les yeux, ferme les yeux, ce n'est pas une question de vie ou de mort. D'apparaître puis de disparaître. De sortir de l'inexistence. C'est juste un jeu social. D'autres qu'eux, des gens parfois connus, ont accepté cette position que je considère, moi, comme humiliante. D'autres qu'eux feraient l'affaire. Car ce n'est pas sur leur visage bizarre qu'on les convoque, sur leur beauté convulsive (quelqu'un a dit ça, je crois), mais

sur leur nom, qui recouvre quelque chose de solide: ils sont écrivains, chanteurs, épiciers, barmen ou galeristes, pères ou mères, amis ou voisins de l'artiste. Oui, des tas d'autres feraient l'affaire. Les trois quarts de la société, en fait.

D'autres que moi feraient aussi l'affaire, ça, je le sais bien. Des fous (comme on disait avant que les mots ne soient devenus ces bonbons insipides qu'on doit tourner septante-cinq fois dans sa bouche en réfléchissant bien), des fous, donc, on en trouve un peu partout. Dans les couloirs du métro, au coin des rues, dans les prisons, ou, comme moi, dans une institution, bref, dans des lieux où vous, les bien-portants, vous ne dormirez jamais.



Oui, d'autres que moi feraient l'affaire. Elle ou lui, lui ou elle. Des anonymes.

Parce que même si on nous prend en photo, on ne met pas notre nom. Ou alors un prénom. D'emprunt, de préférence.

Si je disais non?

Je dis non.

Vous n'aurez pas ma photo.

Non, c'est non.

Avec moi, c'est tout ou rien.

C'est bien là mon problème: tout ou rien. Je suis, génétiquement, neurologiquement, familialement, socialement (personne ne sait exactement) plongé dans le tout ou rien.

Si j'étais comme vous, quelqu'un qui vit, travaille, voyage, aime, a des enfants, des amis, un lieu à soi, je serais capable

de vous proposer autre chose. Un compromis. Par exemple une photo de moi que je choisirais. Une photo de moi qui témoignerait d'un moment où j'ai joué, intensément, en ouvrant puis en fermant les yeux. Une photo de moi sans préméditation ni projet. Dans l'ignorance de ce projet-ci, qui n'est pas le mien.

Car moi, je mourrai sans projet. Rien ne relie entre elles mes personnalités multiples, mes pensées fantasques et confuses, rien sinon le fil de la médication : pilules rouges, bleues, vertes (personnellement je préfère les rouges).

Oui, je vous proposerais autre chose. Un moment proche de l'enfance, de la plus haute fantaisie, de la confiance qui ouvre le visage et le rend désirable. Un moment qui n'est ni normal ni anormal, ni sage ni fou, ni fort ni fragile, ni essentiel ni insignifiant, mais tout cela à la fois.

Le seul moment qui pourrait nous être commun, à vous et à moi. Le seul lieu où la frontière s'effacerait enfin.

Aimez-moi. Aimez-moi. Aimez-moi.

Carol-Adriana-Rachel-Otto-Ladislas-Iphigénie-Nour-Élie-Lieven-Abdel-Marie-Aristide-Rivka-Celso-Hubert-Électre.

II

NE CROYEZ PAS QUE ÇA ME DÉRANGE

MarieAnge, rien ne la dérange.

Moi je la trouve étrange.

Elle travaille en atelier avec des gens qu'on disait « fous » autrefois. « Un univers touchant car humain », ai-je lu sur la couverture d'un des nombreux livres actuellement publiés sur le sujet... Un hérisson, une rose, sont touchants aussi. Qu'on cesse de nous balancer des expressions sentimentales. La vie humaine n'est pas tendre. Pas avec eux, en tout cas.

MarieAnge, elle, dit tout autre chose.

Elle dit qu'elle voit les mêmes personnes de semaine en semaine et qu'elle a l'impression, pourtant, d'être chaque fois devant des personnalités différentes. Qui ont changé du tout au tout. Méconnaissables. Imprévisibles.

Elle dit qu'ils sont dans une autre réalité. Orageuse. Multiple. Secrète.

Elle dit qu'elle n'est pas spécialiste. Qu'on ne lui dit pas de quoi ils souffrent. Que leur dire? Comment vont-ils réagir? Pourquoi certains jours dessinent-ils et d'autres non? Pourquoi parfois un visage triste? D'autres fois, paisible? Ou distrait? Quelles ombres? Quelles lumières?

Elle leur fait de la salade de fruits. (Certains diront qu'elle en fait trop). Elle parle peu. Elle regarde. Elle attend. (Certains diront qu'elle n'en fait pas assez).

Elle dit que, pour la photo, ils, elles surtout, mettent leurs meilleurs vêtements, se maquillent parfois. Se réjouissent, peut-être. Ou résistent, à leur manière.

Elle avance avec précaution et respect et pourtant il se pourrait, dit-elle, qu'elle se fourvoie. Si elle bouleverse? Ils ne le diront pas. Si elle apaise? Elle ne le saura pas.

Elle s'approche à l'instinct. À l'aveugle. Avec la confiance que placent en elle les professionnels. Et leur discrétion. Ne pas donner les noms. Ne pas donner d'histoires.

Alors elle fait, je suppose, ce que font tous les artistes: elle raconte sa propre histoire. La manière dont la vie l'a mise là. Pourquoi là? Pourquoi avec eux? Pourquoi invite-t-elle ses amis, ses connaissances? Pourquoi brouiller la frontière entre eux et nous? Qui est qui? Quel est ce jeu?

Elle vous regarde bizarrement. Avec une confiance désarmante. Et une pointe d'ironie. De l'air de dire: dis ce que tu veux, je l'accepte. Vulnérable. Des yeux d'ange. Enfin. Pas si ange.

Moi je regarde ses images. Ses visages. Autant de



miroirs fêlés. Des zébrures. Des couches feuilletées. Des fronts qui cachent des personnalités multiples. Qui s'éparpillent dans tous les sens. Que ne maintiennent ensemble (enfin, plus ou moins ensemble) dans la réalité (enfin, une certaine réalité) qu'une protection asilaire, les pilules nécessaires et la sollicitude des soignants.

C'est ça, l'humain.

« Touchant » ?

Ce qui me touche, moi, c'est le fil rouge. Le fil qu'elle tisse, MarieAnge, en zigzag, en oscillations régulières. Un fil ténu, mais tenu. Solide, sans interruption. Parfois même c'est le papier, un papier de rebut, récupéré, qui donne la trame.

Superposer, piquer, coudre.

Elle brode sur la frontière.



Notices biographiques

Martine Audet est née et vit à Montréal. Elle a publié plusieurs recueils de poésie depuis 1996 et un album pour enfants. Ses poèmes paraissent régulièrement dans des ouvrages collectifs au Québec et ailleurs. Ses plus récents titres sont : *Le ciel n'est qu'un détour à brûler* et *Je demande pardon à l'espèce qui brille* (*Les grands cimetières I et II*), parus à l'Hexagone, et *Des lames entières*, avec le graveur François-Xavier Marange, publié aux éditions du Braquet.

Paul Chamberland est né à Longueuil en 1959. Poète et essayiste, il a reçu le prix Spirale pour *En nouvelle barbarie* (l'Hexagone) en 2000, le prix de la Société des écrivains francophones d'Amérique pour *Au seuil d'une autre Terre* (Le Noroît) en 2004, le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec pour *Une politique de la douleur* (VLB Éditeur) en 2005, ainsi que le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre en 2007.

Guy Cloutier est né à Québec en 1949. Poète, romancier et critique littéraire, il est directeur artistique des Poètes de l'Amérique française depuis 1996. Il a fait paraître une vingtaine de livres, dont des romans, *La cavée* (1987), des nouvelles, *Ce qu'il faut de vérité* (1994) et *Des causes perdues* (2000), des essais, *Le goût de l'autre* (2006), et plusieurs recueils de poèmes dont une rétrospective a paru en 2008 sous le titre *L'illumination du tragique* (Le Noroît). Il a été fait chevalier de l'Ordre des Palmes académiques en 1990 et, en 2001, chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par la République française.

Francine D'Amour a publié quatre romans. Son premier, *Les Dimanches sont mortels*, a obtenu le Grand prix littéraire Guérin en 1987 ainsi que le prix de l'Académie des lettres du Québec en 1988. Son troisième, *Presque rien*, a été récompensé par le prix Québec-Paris en 1997. Son quatrième, *Le Retour d'Afrique*, a figuré parmi les œuvres en lice pour le prix littéraire des collégiens et le prix des libraires du Québec en 2005. Traduit en anglais par Wayne Grady, *Return from Africa* a été publié par les éditions Douglas & MacIntyre en 2005. Elle est aussi l'auteur de deux recueils de nouvelles : *Écrire comme un chat* et *Pour de vrai, pour de faux*.

Jean-Marc Desgent est né à Montréal en 1951. Son œuvre poétique lui a valu de nombreux prix, dont le Grand prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières pour *Ce que je suis devant personne* en 1994 et à nouveau en 2005 pour *Vingtièmes siècles*, qui a aussi remporté le prix du Gouverneur général et le prix de la revue *Estuaire*. Il a obtenu également le prix Rina-Lasnier pour *Paysages de l'extase* en 2000, le prix Félix-Antoine-Savard en 2002 et le prix de poésie Jaime-Sabinès/Gatien-Lapointe en 2006. Son dernier livre, *Portrait de famille*, a paru aux Écrits des Forges en 2010.

Jean Désy est né au Saguenay en 1954. Il est médecin et écrivain. La nordicité est au cœur de son œuvre, qui comprend des poèmes, des essais, des nouvelles, des romans, des contes et des récits de voyages, dont *Kavisilaq: impressions nordiques* (1992), *Voyage au nord du nord* (1993), *Ô nord, mon amour* (1998), parus au Loup de Gouttière, *Le coureur de froid* (2001), *Au nord de nos vies* (2006) et *L'esprit du nord* (2010), parus chez XYZ.

Hélène Dorion est née à Québec et vit à Montréal. Auteure d'une vingtaine de livres, elle a reçu le prix Études françaises pour son récit *L'étréinte des vents*, en 2009, le prix Charles-Vilfranc pour *Le hublot des heures*, recueil de poésie paru en 2008, le prix Mallarmé et le prix du Gouverneur général pour *Ravir: les lieux*, poèmes parus en 2005, et le prix Anne-Hébert pour son récit *Jours de sable*, en 2002. En 2006 l'Hexagone a fait paraître une rétrospective de son œuvre poétique: *Mondes fragiles, choses frêles*. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec, chevalière de l'Ordre national du Québec et officière de l'Ordre du Canada.

Katrina Kalda est née en Estonie en 1980 et vit actuellement en France. Agrégée de lettres modernes, diplômée de l'École normale supérieure de Lyon, elle est l'auteur d'*Un roman estonien*, publié chez Gallimard en 2009, qui a été très favorablement accueilli par la critique et les lecteurs.

Naim Kattan est né à Bagdad en 1928 et vit à Montréal depuis les années 1950. Son œuvre, composée d'une trentaine d'ouvrages, romans, nouvelles, essais traduits en plusieurs langues, a été récompensée par le prix Athanase-David en 2004 et, en 2007, par le prix Hervé-Deluen de l'Académie française. Il est membre de l'Académie de lettres du Québec et de la Société royale du Canada, chevalier de l'Ordre national du Québec, officier de l'Ordre du Canada, chevalier de la Légion d'honneur de France et officier de l'Ordre des Arts et des Lettres de France.

Patrick Lafontaine est né à Montréal en 1971. Poète, il a publié quatre titres aux éditions du Noroît: *L'ambition du vide* (1997, prix Émile-Nelligan), *Au lieu de l'abandon: mes êtres* (2006), *Home sweet home* (2008) et *Grève du zèle* (2010, prix de la revue *Estuaire*). Codirecteur littéraire du Noroît, il enseigne la littérature au collège Maisonneuve.

Étienne Lalonde est né à Montréal en 1979. Il a publié ses premiers textes en 1996 et a fondé, deux ans plus tard, le groupe artistique Ichor et la revue *Fresque*. Écrivain et critique, il a fait paraître, aux éditions Les Herbes rouges, *C'est encore la guerre* (1999, finaliste au prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire*), *Histoires naturelles* (2010) et *Devenir vieux* (2011).

Caroline Lamarche est née à Liège, en Belgique, en 1955. Récipiendiaire du prix Roussel pour *Le jour du chien* (Minuit, 1996), elle est l'auteur de plusieurs romans, dont *La nuit l'après-midi* (Minuit, 1998), *Lettres du pays froid* (Gallimard, 2003), *Carnets d'une soumise de province* (Gallimard, 2004), *Karl et Lola* (Gallimard, 2007) et *La Barbière* (Les Impressions Nouvelles, 2007), ainsi que de livres de poèmes, dont *Entre-deux*, avec Hilde Keteleer, de nouvelles, dont *J'ai cent ans* (Le Serpent à Plumes, 1999), de textes pour la scène et de catalogues d'artistes. Elle vient de faire paraître *La chienne de Naha* chez Gallimard.

Monique LaRue a obtenu un doctorat en littérature sous la direction de Roland Barthes. Elle a publié six romans: *La cohorte fictive* (1979), *Les faux fuyants* (1982), *Copies conformes* (1990, grand prix du livre de Montréal), *La démarche du crabe* (1996, grand prix du Journal de Montréal), *La gloire de Cassiodore* (2002, prix du Gouverneur général), *L'exil de Marquise* (2009, prix Jacques-Cartier). Elle a aussi publié une étude, *Promenades littéraires à Montréal* (1990), en collaboration avec Jean-François Chassay, un recueil d'essais, *De fil en aiguille* (2001) et de nombreuses nouvelles. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Mona Latif-Ghattas est née au Caire en 1946 et vit à Montréal depuis l'âge de vingt ans. Poète, romancière et traductrice, elle a publié une quinzaine d'ouvrages, dont des romans, comme *Le double conte de l'exil* (1990), *Les filles de Sophie Barat* (1999), *Mono et Loulou*, avec Louise Desjardins (2004), et des recueils de poèmes, comme *La triste beauté du monde* (1993) et *Ambre et lumière* (2006), pour lequel elle a reçu le prix du Salon des poètes francophones du Bénin.

Thomas Mainguy est doctorant en littérature à l'université McGill. Il a fait paraître, en collaboration, un collectif sur l'œuvre de Jean-Aubert Loranger (*Loranger soudain*, Nota bene, 2011). Il a publié quelques poèmes

et critiques en revue ainsi qu'un livre d'artiste, *Totem* (Éditions du Braquet, 2009), réalisé avec le peintre-graveur François Vincent. Il est membre du comité de rédaction des *Cahiers littéraires Contre-jour*.

Paul Chanel Malenfant est né au Bas-Saint-Laurent en 1950. Auteur d'une trentaine de livres, poésie, romans, essais, il a reçu le prix Alain-Grandbois et le Grand prix du Festival international de poésie pour son recueil *Fleuves* en 1997, ainsi que le Grand prix de la Société Radio-Canada et le prix du Gouverneur général pour *Des ombres portées* en 2001. Parmi ses dernières publications mentionnons *Tombeaux* (2010), *Rue Daubenton* (2007) et *Vivre ainsi* (2005). Il est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Éric Méchoulan est professeur à l'université de Montréal, au département des littératures de langue française. Spécialiste de l'esthétique et de l'épistémologie littéraire, il a remporté le prix Raymond-Klibansky du meilleur essai en sciences humaines au Canada pour *Le livre avalé. De la littérature entre mémoire et culture*, publié aux PUM en 2004. On lui doit de nombreux ouvrages, dont *La culture de la mémoire* (2008) et *D'où viennent nos idées* (2010). Il a fondé et dirigé jusqu'en 2006 la revue *Intermédialités*.

Madeleine Monette est originaire de Montréal et vit à New York. Lauréate du prix Robert-Cliche de 1980 pour son premier roman, *Le Double suspect*, elle a fait paraître ensuite *Petites Violences* (1982), *Amandes et Melon* (1991), *La Femme furieuse* (1997) et *Les Rouleurs* (2007). Une traduction anglaise du *Double suspect* a paru en 2000 sous le titre *Doubly Suspect*. Plusieurs de ses nouvelles, poèmes et essais ont été publiés dans des recueils collectifs et des revues au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis et en France. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Pierre Morency et né à Lauzon. Il a fait paraître une quinzaine de livres, poèmes, théâtre et prose. Il s'est vu décerner le prix Duvernay (1991), le prix Athanase-David (2000) et le Grand prix de poésie Guillevic-Ville de Saint-Malo (2002) pour l'ensemble de son œuvre. Son premier recueil, *Poèmes de la froide merveille de vivre*, a paru en 1967, une rétrospective de ses premiers livres, *Quand nous serons*, a reçu le prix Québec-Paris en 1989 et ses derniers livres de poésie ont été publiés chez Boréal en 1994 et 2008: *Les paroles qui marchent dans la nuit* et *Amouraska*. La parution en 2002 de son livre *À l'heure du loup* amorce une nouvelle veine où le récit se mêle à la méditation philosophique et à la poésie. Il a reçu l'Ordre des Arts et Lettres de France, l'Ordre du Canada et l'Ordre national du Québec.

Fernand Ouellette, né à Montréal en 1930, a publié une quarantaine d'ouvrages, recueils de poésie, romans, essais. Il a reçu de nombreuses distinctions, dont le prix du Gouverneur général à trois reprises, le prix Athanase-David en 1987, le prix Ludger-Duvernay et le prix Gilles-Corbeil en 2002, le prix Alain-Grandbois en 2006, le Grand prix international de poésie de langue française Léopold-Sédar-Senghor en 2008 et le Grand prix du Salon international des poètes francophones du Bénin en 2009. Une anthologie de son œuvre poétique est parue aux Éditions Typo en 2010 sous le titre *Sillage de l'ailleurs*.

Jean-Guy Pilon est né à Saint-Polycarpe en 1930. En 1959 il a fondé la revue *Liberté*, qu'il a dirigée jusqu'en 1961, puis de 1963 à 1979. Il a été président de la « Rencontre québécoise internationale des écrivains » de 1972 à 1997 et président de l'Académie des lettres du Québec de 1982 à 1996. De 1994 à 2000 il a dirigé la revue *Les Écrits*. Membre de la Société royale du Canada (1967), officier de l'Ordre du Canada (1987), chevalier de l'Ordre national du Québec (1988) et officier de l'Ordre des Arts et des Lettres de France (1992), ses recueils de poèmes ont été réunis dans *Comme eau retenue* aux éditions de l'Hexagone. Il a reçu plusieurs prix littéraires dont le prix du Gouverneur général (1970), le prix Louise-Labé (1970), le prix Athanase-David (1984) et le prix international de la Paix du PEN Club (1991).

Pierre Senges est né en 1968 dans le Drôme. Il a publié de nombreux romans et textes en prose, depuis *Veuves au maquillage* (2000) jusqu'à *Environs et mesures* (2011) en passant par *Essais fragiles d'aplomb* (2002), *Ruines-de-Rome* (2002), *La réfutation majeure* (2004), *Géométrie de la poussière* (2004), *Sort l'assassin, entre le spectre* (2006), *Fragments de Lichtenberg* (2008) et *Études de silhouette* (2010), tous parus chez Verticales.

Laurence C. Thériault est née à Greenfield Park et vit à Montréal. Elle poursuit des études en création littéraire, au département d'études françaises de l'université McGill, auprès du poète et romancier Alain Farah. Elle publie ici pour la première fois. Ses sources d'inspiration: Réjean Ducharme, Gertrude Stein, Georges Bataille.

PORTFOLIO : BERLINDE DE BRUYCKERE

Berlinde De Bruyckere est née à Gand, en Belgique, en 1964. Artiste internationalement reconnue, à qui furent consacrés de nombreux catalogues, elle a reçu plusieurs distinctions et son œuvre a fait l'objet d'un grand nombre d'expositions solos, parmi lesquelles on peut mentionner celle qui

s'est tenue de juin à novembre 2011 à la galerie DHC de Montréal. Deux expositions ont eu lieu récemment en France, à la Maison rouge d'abord, sous le titre de *Mémoires du futur*, puis à la Conciergerie de Paris, où elle a présentée *Bêtes off* jusqu'à la fin du mois de mars 2012, ainsi qu'en Suisse, où elle a exposé au Kunstmuseum de Bern dans le cadre de *Mysterium, Leib, Berlinde de Bruyckere im Dialog mit Cranach und Pasolini* et au Kunstmuseum St. Gallen, où elle présente jusqu'en août prochain *Menschenzellen/Human Capsules*. Parmi ses autres expositions d'envergure, on peut citer celles de l'Accademia Carrara, au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, en 2011, de la Galleria Continua, à Paris, en 2010, de la Hauser & Wirth Gallery à Londres, en 2009, de la Galerie Yvon Lambert à New York en 2008 et du Kunstmuseum de Lucerne, en Suisse, en 2007. On lui doit aussi de nombreuses participations à des expositions collectives dans plusieurs galeries et musées de grande réputation. On lira ici avec profit le texte de Caroline Lamarche qui présente le travail de l'artiste avec beaucoup d'empathie.

Table des reproductions

Page 8: *Marthe*, 2008; p. 9: *In Doubt*, 2007-2008; p. 10: *Beauty and Invisible Love II*, 2011; p. 12: *In Doubt*, 2007-2008; p.16: *Letsel*, 2008; p. 25: *Beauty and Invisible Love I*, 2011; p. 26: *Unintentionally Keloid (Ongewild wildgroei van mijn litteken)*, 2011; p. 32: *Romeu, my deer*, 2010-2011; p. 42: *Piéta*, 2007; p. 52: *Romeu, my deer*, 2010-2011; p. 60-61: *Piéta*, 2008; p. 70: *Marthe* (détail), 2008; p. 78-79: «019», 2007; p. 91: «019» (détail), 2007; p. 92: *Feminine Habitat* (détail), 2008; p. 100-101: *Lost II*, 2007; p. 106: *Doornenkroon I*, 2008; p. 112: *Piéta*, 2008; p. 116: *Romeu, my deer I*, 2010; p. 119: *Romeu, my deer*, 2010-2011; p. 120: *Piéta*, 2007 (détail); p. 129: *Romeu, my deer*, 2010-2011; p. 130: *Parasiet*, 1997; p. 133: *Romeu, my deer*, 2010-2011; p. 138: *Hanne*, 2003; p. 142, 147 et 150: *Parasiet*, 1997; p. 158: *Romeu, my deer III*, 2010. Toutes les photos, sauf celle de la page 16, qui est de Mike Bruce, sont de Mirjam Devriendt, que nous remercions chaleureusement pour sa collaboration.



Signalons également la reproduction dans nos pages, en fin de numéro, d'œuvres de l'artiste **MarieAnge**, à laquelle Caroline Lamarche consacre deux très beaux textes. Peintre et photographe, MarieAnge est née et travaille en Belgique. On pourra consulter son site (www.marieange.be) pour en connaître davantage sur son œuvre et sur ses expositions passées, présentes et à venir. Les œuvres reproduites ici appartiennent à la série qui a pour titre *Le fil rouge/de rode draad*, exposée à la librairie Saint-Hubert, dans la Galerie du Roi, à Bruxelles, du 16 août au 6 octobre 2011.



30^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

FIFA 

30th INTERNATIONAL FESTIVAL OF FILMS ON ART



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

15 - 25 MARS 2012 • WWW.ARTFIFA.COM • MONTRÉAL

PRÈS DE 250 FILMS, DE PLUS DE 25 PAYS

Art contemporain - Peinture - Sculpture - Photographie et bien plus encore...

Dévoilement de la programmation le 23 février 2012

Billets en vente dès le 25 février à la billetterie de la Place des Arts 514 842 2112 / 1 866 842 2112

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE • CINÉMA ONF • CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE • GOETHE-INSTITUT
 • GRANDE BIBLIOTHÈQUE • UNIVERSITÉ CONCORDIA • MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
 • MUSÉE DES BEAUX-ARTS • PLACE DES ARTS

lettres québécoises

REVUE
fondée en
1976


La revue de l'actualité littéraire

Depuis
35 ans
nous couvrons la
LITTÉRATURE
québécoise !

Roman
Traduction
POLAR
RECIT
Nouvelle
POÉSIE
Études
littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique :

www.lettresquebecoises.qc.ca

 Suivez-nous sur Facebook

éditions
Liber

Philo & Cie

MAGAZINE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Le pouvoir, encore... ses formes, ses lieux

Quelle anthropologie?

Entretien avec Francine Saillant

Michel Freitag,
dialectique et société

Jacques Dufresne,
intellectuel public



Jacques Brault,
un portrait par Paul Bélanger

janvier - avril 2012 10\$



*Contribuer à inscrire
l'activité intellectuelle dans
le cours normal des choses*

Janvier - Avril 2012

Abonnement : 35 \$

Le numéro : 10 \$

En vente en librairie dès maintenant



BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS



- RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
- INSTITUTIONS 35 \$
- RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante:

Les écrits

Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: 514 987-3000 (5796#) • Télécopieur: 514 987-6548
ouellet.pierre@uqam.ca

Imprimé par Marquis Imprimeur

le premier mars deux mille douze

Imprimé au Canada / Printed in Canada

*Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre
Écrits du Canada français*

10 \$



Contes
Dossiers
Essais
Extraits de romans
Hommages
Journaux intimes
Poèmes
Nouvelles
Récits
Témoignages
Théâtre

Portfolio: Berlinde De Bruyckere